
U d'/ of Ottawa
39003001393015

COURS DE LITTÉRATURE

Paris. — Impr. Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

COURS DE LITTÉRATURE
II

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE
SACRÉE, GRECQUE ET ROMAINE

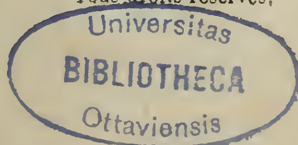
PAR

EUGÈNE TALBOT
Docteur ès-lettres, Professeur de rhétorique au lycée Condorcet



PARIS
LIBRAIRIE GÉNÉRALE
Dépôt central des Éditeurs
BOULEVARD HAUSSMAN, 72, ET RUE DU HAVRE

1873



HISTOIRE LITTÉRAIRE.

CHAPITRE I.

DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DE SES DIVERSES PHASES : ORIENT, GRÈCE, ITALIE, FRANCE.

L'histoire littéraire est l'exposé chronologique et critique des productions de la pensée humaine, soit en vers, soit en prose, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours : c'est l'histoire de l'esprit humain. Elle énumère, en les classant, les ouvrages de tout genre qui ont paru chez les différents peuples, elle les juge et en détermine la valeur et la portée. Comme le temps où chaque écrivain a vécu exerce une influence incontestable sur la direction et sur l'expression de ses sentiments et de ses idées, et comme il influe, à son tour, sur l'esprit et sur le cœur de ses semblables, la biographie des différents auteurs est une partie essentielle de l'histoire littéraire. Par là, l'histoire de la littérature se rattache à l'histoire proprement dite, dont elle n'est, en réalité, qu'une branche particulière. En effet, on ne comprend bien le rôle d'une nation que quand on joint à la connaissance de ses actes politiques ou militaires celle des évolutions intellectuelles et morales qui ont signalé son apparition sur la scène mobile de l'univers. Ce n'est pas tout : on s'élève de cette étude à une considération plus étendue; on voit que l'esprit humain suit à travers les siècles une marche réglée, et que, en dépit des vicissitudes par lesquelles il passe, rien n'interrompt jamais ce développement de la raison

et de l'activité humaine, ce triomphe du bien, du beau et de l'utile, qu'on appelle la civilisation et le progrès.

Cependant des causes diverses, dues au climat, au génie natif, aux mœurs sociales, aux occupations usuelles de chaque peuple, modifient en plusieurs manières la suite continue de l'éducation de l'humanité. Il en résulte dans chaque pays un esprit général, qui inspire à tous ceux qui l'habitent une conformité de sentiments et de langage, et qui détermine chez eux un caractère propre, original, individuel, mais changeant. Par conséquent, la littérature n'est point une, permanente, constante : elle a ses phases comme toutes les histoires, ses périodes de naissance, d'épanouissement et de déclin : elle naît, grandit et meurt pour renaître, vivre et mourir encore.

Suivons-la dans ses transformations les plus saillantes et les plus expressives.

Éclose sous les rayons du soleil de l'Asie, sur cette terre qui est le berceau des races, des religions et des langues, la manifestation de la pensée se produit sous des formes d'autant plus vives que l'exercice de cette puissance de l'esprit est plus nouveau. C'est l'âge de la poésie orientale; c'est l'époque où l'imagination des premiers hommes, riche de séve et de jeunesse, se sent comme exaltée par les grandes scènes de la nature, à peine sortie des mains du Créateur. On dirait qu'un souffle divin court à travers le ciel, la terre et les mers, et passe des éléments au cœur du poëte qui les contemple, les admire et s'incline en chantant devant la majesté de Dieu, dont ces merveilles racontent la gloire et la puissance. C'est alors que la splendeur de la lumière

éblouissante et toujours égale, qui brille sur les campagnes de la Syrie, semble se répandre sur les compositions lyriques des poëtes hébreux, en même temps que les regards mélancoliques de leurs prophètes jetés sur les misères de la vie, et l'espoir certain d'un Libérateur, qui doit descendre du ciel, inspire à ceux-ci les psaumes les plus éloquents, les allégories les plus touchantes, ou les cris d'amour et de délivrance les plus triomphants et les plus sublimes. Nulle autre littérature, à n'envisager la poésie hébraïque que par son côté tout humain, n'a ce caractère d'inspiration surnaturelle : l'esprit de Dieu est là.

Mais jusqu'à l'arrivée de Celui que David a vu de loin et qu'il a chanté dans ses psaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais, de Celui dont les îles, c'est-à-dire l'Europe et les contrées occidentales, attendent la loi, la pensée humaine prend son vol vers l'Occident, comme si elle suivait, pour éclairer le monde, la marche même du soleil.

Parties des côtes de l'Asie Mineure et répandues jusque dans la Sicile et dans la Grande-Grèce, des colonies pélasgiques vont déposer des germes de culture intellectuelle dans la Thrace et dans la Thessalie. C'est là que s'ébauchent les traits primitifs de tout ce que le génie hellénique enfante dans la suite des âges ; c'est là que se forme, sur un type indigène, la première civilisation des Grecs, et que l'on entend les premiers accents de cette littérature, qui servira de modèle à toutes les autres. La poésie sacerdotale, marquée par les noms d'Orphée, de Linus et de Musée, domine exclusivement durant cette période jusqu'au moment

où elle est remplacée par des chants nationaux et populaires : poésie lyrique, d'où va naître l'épopée, et qui est comme un essor d'indépendance de l'esprit grec, affranchi désormais des liens de l'Orient. La littérature devient alors plus claire, plus intelligible, et pour ainsi dire plus humaine. Les dieux d'Homère ont les mêmes sentiments, les mêmes passions, les mêmes défauts que les hommes, à la vie desquels ils sont mêlés. Ils ne sont plus enveloppés dans un nuage mystérieux et terrible comme dans les chants orphiques : on les voit agir, on les entend parler, et ils descendent de leur trône afin de prendre parti pour les Grecs ou pour les Troyens. La langue, ainsi modifiée, s'assouplit, devient riche, pleine, sonore, entre les mains d'Homère, dont l'étonnant génie sait tempérer la rudesse éolienne par un heureux mélange avec la douceur du dialecte ionien. Perfectionnée déjà par les poëtes lyriques et élégiaques, elle acquiert un rhythme plus cadencé, une harmonie nouvelle, et, ce qui est plus spécialement l'œuvre d'Homère, tout un trésor d'images vivantes et animées, de termes pittoresques et colorés qui expriment les sentiments intimes et les diverses émotions de l'âme.

Tout semble conspirer pour ménager à la Grèce l'époque la plus remarquable et la plus féconde de sa littérature, le moment où celle-ci va s'épanouir dans sa floraison la plus brillante. Victorieuse des Perses, la Grèce est à l'apogée de sa puissance politique et de sa renommée militaire. C'est le siècle de Périclès et d'Alexandre, le siècle de Pindare, de Sophocle, d'Aristophane, de Thucydide, de Démosthène, de Platon,

d'Aristote, de tous ces illustres génies qui rendent immortel le nom d'Athènes, leur ville natale ou leur patrie adoptive. Époque à jamais fameuse, époque d'éclat, d'expansion libre et de maturité parfaite, véritable âge d'or, où tous les beaux-arts s'unissent à la poésie, à l'éloquence, à l'histoire et à la philosophie, pour produire d'innombrables chefs-d'œuvre, modèles éternels des générations à venir!

Arrivée à ce haut point de perfection, la littérature grecque n'a plus qu'à décroître ; elle décroît en effet : sa grandeur semble n'être qu'un avant-coureur de sa décadence. Privée de sa liberté sous les successeurs d'Alexandre, Athènes demeure encore l'école de la politesse, le centre du bon goût, mais elle s'est comme épuisée à produire tant de merveilles. La littérature grecque, transplantée en Égypte, y brille d'un éclat passager sous les Ptolémées, mais elle n'a plus ni la force, ni la grâce native des grands maîtres : plus d'orateurs convaincus ; plus de poëtes inspirés : des rhéteurs, des sophistes, des grammairiens, des faiseurs de commentaires. Le Christianisme seul fera trouver plus tard à la muse et à l'éloquence grecques des accents inconnus et des beautés nouvelles.

Les Macédoniens avaient commencé l'asservissement de la Grèce, les Romains l'achèvent ; mais, comme l'a dit Horace, la Grèce prise prend son farouche vainqueur et porte les lettres et les arts dans l'agreste Latium. Les esprits y étaient déjà préparés ; l'influence grecque avait dès longtemps pénétré dans l'Italie par la Sicile et par les colonies du littoral de la mer tyrrhénienne. Mais, à vrai dire, la littérature romaine ne date réellement

que de la fin de la première guerre punique. Seulement, comme il arrive chez les peuples intelligents, bien doués et résolus, qui, après une enfance rude et inculte, empruntent aux nations policées leur poésie, leur éloquence et leurs beaux-arts, les Romains semblent entrer de plain-pied, en conquérants, dans la civilisation grecque, et ils ont de prime abord des hommes éminents, dont l'imitation conserve un caractère original, grâce à la différence de l'idiome et au génie propre de la race italienne. Auprès d'Homère se place Virgile ; Horace égale Pindare ; Térence ne le cède point à Ménandre ; Cicéron se rapproche de Démosthène pour l'éloquence, de Platon pour la philosophie ; Salluste et Tite-Live peuvent être comparés à Thucydide et à Hérodote. Ainsi la littérature des Romains n'est pas la copie servile des modèles que lui offre la Grèce : ils y ajoutent, de leur propre fonds, non-seulement une gravité, parfois un peu solennelle, mais aussi je ne sais quoi de bref, de concis, de ferme et d'arrêté, qui manque peut-être au génie grec, et qui semble provenir d'un sentiment de fierté nationale, naturel aux maîtres et aux législateurs du monde.

Le plein épanouissement de la littérature romaine a lieu durant la période à laquelle on a donné le nom de siècle d'Auguste. Aussitôt après, son éclat s'obscurcit ; le despotisme de Tibère, de Caligula, de Néron, étouffe, avec la liberté, le germe des talents que l'ère républicaine avait vus éclore. Ce n'est pas que l'on cesse de cultiver les lettres : Tacite, les deux Pline et Quintilien illustrent encore le règne de Trajan ; mais le bon goût des siècles précédents décline, s'efface et disparaît ;

l'emphase et l'esprit remplacent le langage grave et digne des écrivains de la grande école qu'avait suscitée la lutte intellectuelle de Rome avec Athènes. Après les dernières lueurs jetées par quelques hommes de talent sous le règne d'Adrien et des Antonins, la tyrannie militaire produit une anarchie qui porte le trouble et la désolation dans l'empire et dans les intelligences. La dissolution se fait de toutes parts. Avec le déchirement des provinces démembrées, la langue s'altère, se corrompt, et retrouve à peine sous la plume de saint Augustin, de saint Jérôme, de Tertullien et de Lactance, assez d'énergie et d'ampleur pour proclamer et pour défendre les dogmes de la religion chrétienne. Il faut un sang jeune et pur à l'empire vieilli et corrompu. Les barbares du Nord y pénètrent de toutes parts; toutes les frontières sont ouvertes, mal défendues, livrées : c'est la ruine, c'est la fin de l'ancien monde. Mais l'humanité ne saurait périr; et la littérature, qui en est la voix vivante, a beau subir, ramenée violemment aux premiers bégaiements de son berceau, une transformation dont les phases ne sont point encore définitivement accomplies, elle contient en elle les germes d'une fécondité nouvelle, d'une régénération qui se développe pendant le Moyen Age, fleurit sous la Renaissance, et porte les fruits de sa maturité sous Louis XIV.

L'invasion des barbares semblait menacer le monde civilisé d'un chaos affreux, d'une ignorance voisine de l'état sauvage : il n'en est rien. Les hommes du Nord, en se mêlant avec ceux du Midi, leur communiquent quelque chose de leur énergie et reçoivent d'eux, en

échange, avec leur langue et leurs lois, une souplesse qui sert à compléter leurs facultés intellectuelles. Ils rencontrent surtout un élément puissant de culture morale, qui les transforme et qui prépare en eux l'esprit des nations modernes : cet élément, c'est le christianisme. La tournure particulière de leur imagination, leur penchant à la mélancolie et à la mysticité, leur respect pour les femmes auxquelles ils rendaient une sorte de culte, tout, jusqu'à leur enthousiasme guerrier et leur mépris de la mort, disposait merveilleusement les tribus scandinaves, germaines et gauloises à quitter la religion d'Odin et celle des Druides pour les enseignements de l'Évangile. Ils en adoptent facilement la doctrine, en développent chez eux la croyance par les pratiques et assurent ainsi l'avénement d'une nouvelle ère de civilisation, due à la fusion des mœurs pures et mâles de la Germanie, des institutions perfectionnées de Rome et des lumières de la foi chrétienne.

Nulle part cette heureuse combinaison ne trouve un terrain mieux préparé et plus favorable que dans la Gaule. Parsemée d'abord au midi de colonies italiennes, conquise ensuite par César, la Gaule était la plus romaine des provinces de l'empire, quand elle fut envahie par les Franks. Mais le triomphe de ces conquérants germains ressemble à celui des Romains, vainqueurs de la Grèce : ils ne peuvent résister à l'ascendant de la langue et de la constitution politique des vaincus. C'est en latin qu'ils rédigent leurs lois, c'est au latin qu'ils empruntent tous les termes correspondant aux idées civiles, sociales, usuelles, que leur a révélées la conquête. Cependant le peuple victorieux ne traite pas

la langue du peuple conquis avec assez de respect pour oublier sa langue nationale; et de l'alliance brusque et forcée des deux idiomes naissent deux langues *romanes,* dont l'une, parlée au nord de la Loire, prend le nom de *langue d'oïl* ou *roman wallon*, l'autre, usitée au midi de ce fleuve, s'appelle *langue d'oc* ou *roman provençal.*

Le provençal, riche, harmonieux, flexible, fertile en poëtes gracieux et aimables, fleurit quelque temps avec éclat, mais il disparaît, au treizième siècle, emporté par la croisade contre les Albigeois. Le roman-wallon, sec, âpre et sans harmonie, mais parlé par un peuple énergique et ingénieux, devient, vers le douzième siècle, sous le nom de français, la langue de toute la Gaule : de ce moment la littérature française est créée.

La littérature française, à l'exemple de toutes les autres, commence par la poésie : ce sont des poëtes qui frayent la voie aux historiens, aux orateurs, aux philosophes; mais cependant, dès son début, notre littérature a déjà, dans les *Chansons de geste,* les *Romans* et les *Fabliaux,* un caractère narratif, oratoire et raisonneur, qui indique ses tendances et explique ses destinées. On comprend que c'est la prose qui doit en être un jour l'expression propre, définitive, universelle.

Maniée avec succès par nos premiers historiens, Villehardouin, Joinville, Froissard, la prose française se développe, quoique avec une certaine lenteur, à côté du latin qui est toujours la langue de la science et de la philosophie, lorsque, au milieu du quinzième siècle, deux graves événements viennent exercer une grande influence sur notre littérature. La prise de Constantinople par les Turcs chasse vers l'Europe occi-

dentale les Grecs fugitifs, héritiers des trésors de l'antiquité classique : l'Italie et la France s'enrichissent de leur exil ; et l'imprimerie s'offre à point nommé pour multiplier et pour éterniser les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome. Le monde ancien et le monde nouveau semblent alors se retrouver et se reconnaître, après un long divorce. L'étude des langues anciennes, en provoquant et en développant chez nos écrivains le véritable goût des lettres, va même jusqu'à leur inspirer une fureur d'érudition, presque ridicule, qui menace d'absorber en entier tout talent créateur. Mais bientôt l'esprit moderne, original dans son imitation comme l'avait été celui de Rome, reprend le dessus, et l'on ne tarde pas à voir paraître dans la morale, dans la politique, dans les sciences et dans les lettres, des génies qui égalent, s'ils ne les surpassent, ceux de l'antiquité. Nouvelle époque mémorable, dont le développement dure encore, où les progrès des lumières et de la raison conduisent la France au plus haut point de sa littérature et de sa philosophie, et lui préparent en même temps une constitution sociale dans laquelle chaque citoyen est égal devant la loi. C'est l'instant le plus glorieux de notre littérature, c'est le siècle de Louis XIV et le dix-huitième siècle.

Telle est, en abrégé, la marche de l'esprit humain à travers les âges ; ainsi se manifeste son activité intellectuelle, toujours en mouvement, toujours en progrès. L'histoire littéraire n'est pas autre chose que le tableau de cette vie de l'intelligence, l'analyse des idées, des sentiments et des découvertes des différents peuples, exprimés par leur langage. Après l'essor biblique de la

pensée, la Grèce, l'Italie et la France sont les pays où cette vie du cœur s'est produite avec le plus d'énergie, d'éclat, d'utilité morale et pratique, où les monuments littéraires qu'elle a fait naître sont marqués d'une empreinte qui doit durer aussi longtemps que la race humaine. Ce sont les monuments littéraires de ces peuples qui feront successivement l'objet de notre étude.

Tout en les considérant à part, il est essentiel que jamais notre pensée ne sépare les auteurs et les écrits de ces diverses périodes. La chaîne qui unit les littératures modernes à celles de l'antiquité ne doit à aucun prix être rompue. Quiconque la brise ne comprend rien au mouvement intellectuel de l'humanité. « Toute la suite des hommes, dit Pascal, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » Les Romains nous ont transmis leurs lois et leur langue; et leur littérature, toute morte qu'elle est, n'en est pas moins la source vive où se retrempent notre génie et notre style : la langue latine a précédé et accompagne encore la langue française dans sa tendance à l'universalité. Les Grecs, à leur tour, nous ont communiqué, avec leur philosophie et leur littérature, cet esprit d'investigation et de méthode qui est l'âme de la science, et ces théories du goût qui ne sont que l'analyse de leurs impressions. Ainsi étudier, comprendre, aimer la littérature de ces deux peuples, c'est étudier, comprendre et aimer la nôtre; mais isoler systématiquement son esprit de la littérature grecque et romaine, c'est se confiner, égoïste à vues étroites, dans un coin du monde, quand on a devant soi l'univers.

CHAPITRE II.

LITTÉRATURE SACRÉE. — LES PROPHÈTES.

PREMIÈRE PARTIE.

LITTÉRATURE SACRÉE.

§ I. Idée générale de la littérature hébraïque. — § II. Division de la poésie hébraïque suivant les sujets : langue, style, versification. — § III. Division de la poésie hébraïque en genres analogues à ceux des autres littératures : genre épique : *Livres de Tobie, de Judith, d'Esther, de Job;* genre lyrique : *Cantique de Moïse, Psaumes de David;* genre dramatique : *Cantique des cantiques;* genre didactique : *Proverbes, Ecclésiaste, Livre de la Sagesse, Ecclésiastique;* genre élégiaque : *Psaumes, Livre d'Ézéchiel, Lamentations de Jérémie;* genre pastoral : *Ruth et Booz.* — Résumé.

§ I.

IDÉE GÉNÉRALE DE LA LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE.

Il est un livre qui précède et qui domine toutes les autres littératures, et dans lequel l'inspiration, manifestée par des accents qu'on ne retrouve point ailleurs, réalise la perfection du génie portée jusqu'à son idéal : ce livre, c'est la *Bible,* le livre par excellence, le livre divin. Tout ce que l'âme humaine peut concevoir ou exprimer de doux et de tendre, de terrible et de sublime, se rencontre dans l'Écriture, avec une admirable simplicité de langage et de ton : la grandeur de cette œuvre unique est dans le sujet et dans les idées. Origine du monde, tradition des merveilles de Dieu, vérités augustes, saintes, éternelles de la morale, actions de grâces adressées au Libérateur d'Israël, peinture des mœurs pastorales dans leur naïveté primitive, effusions exquises de la tendresse, soupirs de la

douleur, amertumes du repentir, enthousiasme prophétique, vue distincte du Messie Rédempteur des hommes : tel est le fond des livres hébraïques, et, pour exprimer cette abondante variété d'idées, un style tout rayonnant d'images, une poésie colorée des feux du soleil oriental. Rien de pareil ne se rencontre chez les autres peuples.

On peut croire que les Hébreux avaient déjà une littérature poétique quand ils habitaient l'Égypte, mais c'est seulement dans le désert qu'elle commence à se développer. La vocation de Moïse, la lutte de ce grand homme avec le pharaon et les sages de l'Égypte, la fuite du peuple hébreu à travers les eaux de la mer, les colonnes de feu et de nuages, l'établissement d'une législation nouvelle, les miracles arrivés en Arabie, et cet espoir, ce regard incessant, qui désire, qui voit d'avance la Terre Promise, composent une sorte d'épopée, à laquelle viennent se mêler des chœurs de reconnaissance ou de triomphe, qui en rehaussent l'intérêt et qui en animent le récit. Il semble toutefois que les horizons de la poésie des Hébreux s'étendent davantage quand ils entrent dans cette terre de Chanaan, qu'avaient jadis possédée leurs ancêtres. Là tout leur parle d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Joseph : ils y trouvent les puits que ces patriarches ont creusés dans ces pays secs pour abreuver leurs familles et leurs troupeaux, les monts où ils ont offert des sacrifices, les pierres qu'ils ont entassées pour servir de monuments à leur postérité, les tombeaux où reposent leurs cendres. Ainsi les moindres objets leur rappellent la vie patriarcale de ces hommes merveilleux, les visions

étonnantes qu'ils ont eues, les promesses que Dieu a faites à son peuple d'élection. Sans compter ces souvenirs, les beaux paysages syriens, en déroulant devant eux des perspectives, tantôt riantes et douces, tantôt rudes et sévères, récréent leurs regards désolés par la nudité monotone du désert de Pharan ou des plaines de Moab. A mesure qu'ils avancent dans la contrée bénie, où ils vont s'établir, laissant à gauche la mer Morte, traversant le Jourdain et suivant une marche progressive vers les régions du Carmel et du Liban, ils respirent, ils se sentent plus libres, plus prêts à chanter, à exprimer leur bonheur en joyeux accents. Ils se voient enfin arrivés dans cette terre de promission, dont l'Écriture a dit que découlent le lait et le miel. Ils se partagent ce territoire fortuné : ils y dressent, non plus des tentes de passage, comme dans les sables du désert, mais des demeures fixes pour leurs enfants et pour leurs femmes, des étables pour leurs troupeaux de grand et de menu bétail ; ils y sèment du blé, ils y plantent des vignes, des oliviers, des figuiers, des palmiers : toute la région ajoute à ses beautés naturelles celles d'une culture intelligente et industrieuse. Leur poésie se revêt alors de cette double couleur, empruntée soit aux divers aspects du ciel et de la terre, soit à la vue des travaux que la main de l'homme se plaît à répandre sur les montagnes, les collines, les vallées et les champs.

Au nord, c'est le Liban, dont les sommets neigeux, d'une blancheur qui étonne les navigateurs de la côte phénicienne, les cèdres et les pins qui lui servent d'ornement et de couronne, les marbres précieux que l'on

tire de ses carrières, fournissent constamment aux Hébreux des images pour peindre tantôt la force, la vigueur, la dignité virile, tantôt le peuple juif, Jérusalem ou bien son temple. Vers le couchant, c'est le Carmel, qui, avec ses vallons verdoyants, ses forêts de haute futaie, ses bocages touffus, ses sources vives, la diversité de son gibier et de ses bêtes fauves, la pureté de son air, la bonté de ses fruits, l'excellence de ses vignes, la vue délicieuse qu'il offre sur la mer et sur la terre, est sans cesse comparé aux traits gracieux, à la physionomie douce et charmante de la femme. Le reste du pays n'a pas moins d'éloquence pour le cœur et pour l'esprit des poëtes hébreux. Les pluies régulières et abondantes qui rafraîchissent la Samarie, dont les plaines ondulées ont peu de ruisseaux, mais où paissent de nombreux troupeaux au milieu de gras pâturages; les cultures fertiles, les riches plantations de la Galilée, où tous les produits abondent, où les villes et les bourgs se multiplient sur un terrain fécond et habilement exploité; les efforts que font les laborieux habitants de la Pérée pour dompter une terre dure, âpre et agreste, qui leur refuse toute espèce de fruits doux, et pour couvrir ce sol ingrat d'arbres et de fleurs, qui se désaltèrent à l'eau des torrents et des fontaines; enfin les sites moins riants de la Judée sur lesquels cependant le torrent de Cédron, la vallée de Mambré et les riches palmiers de Jéricho répandent une variété qui en adoucit les teintes sèches et attristées, tandis que Jérusalem y projette partout un rayonnement de grandeur majestueuse et divine, tous ces tableaux offerts par le sol même ou créés par l'activité humaine, se pro-

duisent, à chaque instant, sous toutes sortes d'images, dans les poésies hébraïques.

Qu'on se figure aussi tout ce que l'imagination contemplative, rêveuse, et cependant enthousiaste et mobile, de ce peuple facile à exalter, pouvait ajouter aux scènes de la nature. Que de choses lui disaient ces gazons couverts de fleurs peintes des nuances les plus vives, les jacinthes, les roses, les lis semés à pleines mains sur les collines et dans les vallons; les horizons bleus de la mer, la surface calme ou agitée du lac de Génézareth avec ses environs magnifiques baignés par le Jourdain; les grands aigles planant à des hauteurs inouïes dans une atmosphère nette et pure; les béliers et les taureaux, symbole de force ou de puissance tyrannique, qui bondissent dans les prairies; les serpents, types de la ruse et de la perfidie, qui glissent dans les halliers et sous les grandes herbes; les lions, les ours, les léopards, personnification des persécuteurs et des larrons, qui descendent de leur retraite pour enlever quelque génisse ou quelque brebis au pasteur! Toutes ces images qui frappent les regards et l'esprit des poëtes hébreux passent dans leur langage figuré, parabolique. La lumière du soleil, les astres de la nuit, les feux de l'aurore, tout humide de rosée, les brises du printemps, leur fournissent des comparaisons pour exprimer tantôt la magnificence, la majesté, tantôt la joie, les sentiments doux, les caresses tendres; la nuit, les ténèbres, l'épaisseur lugubre du chaos, la foudre, la grêle, les torrents déchaînés, leur offrent des images tout opposées. Combien de figures ils empruntent encore à leur vie commune, à leurs mœurs pastorales et agricoles!

Le blé battu par le fléau ou broyé sous des chariots, le raisin foulé sous la roue du pressoir, leur servent à montrer l'orgueilleux et le criminel écrasés par la vengeance divine. Ici, Dieu trace ses jugements, comme un arpenteur, avec le compas et l'équerre; là, il est comparé à un laboureur qui sème ou qui vanne son grain; ailleurs, il menace de détruire Jérusalem, et il est comme un homme qui passe l'éponge sur la coupe qu'il nettoie. Les vêtements de lin, de soie ou de bysse, quelquefois ornés de franges, de broderies, et retenus par des agrafes d'or, l'art de les tisser et d'en ajuster les diverses parties, les robes, les tuniques, flottantes ou serrées par une ceinture, les bracelets, les colliers, les pendants d'oreilles, les pierreries, les riches sandales des femmes opulentes, sont encore pour les poëtes hébreux une source abondante de métaphores et d'allégories. Nous ne nous arrêterons pas à celles qu'ils tirent de leur vie domestique ou de leurs relations de commerce avec les autres peuples, de leurs ameublements, de leur nourriture de chaque jour; mais il faut noter les tours imagés qu'ils empruntent aux choses saintes, aux cérémonies du culte, aux vêtements des prêtres, aux ornements pontificaux, aux rideaux du tabernacle, aux voiles du sanctuaire : on les rencontre à chaque pas dans les cantiques, dans les psaumes et dans les prophéties.

Ainsi tout s'unit chez les Hébreux, climat, pays, souvenirs des ancêtres, génie propre de la nation, habitudes quotidiennes, pour créer à la langue de leurs poëtes des trésors d'images neuves, hardies, saisissantes, uniques dans leur espèce, que les orateurs chré-

tiens saint Basile, saint Grégoire, Bossuet, Fénelon, et les poëtes modernes Dante, Racine, Milton, Klopstock, viennent tour à tour leur demander, sans jamais en épuiser la collection toujours jeune, toujours variée. Ni les œuvres lyriques des Grecs, ni celles des Romains n'ont cette richesse et cette couleur : c'est un monde à part. Peut-être, en raison même de cette sorte d'isolement, a-t-on parfois peine à saisir le caractère propre de la littérature sacrée; mais, si l'on se transporte par la pensée au milieu de la Palestine, devant cette nature que nous avons essayé de décrire, et si l'on s'imprègne de l'esprit et des mœurs de cette race sémitique, si différente de la nôtre, on ne sera pas étonné, mais ravi des saillies vives et impétueuses, des élans rapides, des transports violents, des mouvements soudains de haine, de colère, d'indignation, de pitié, d'amour, d'orgueil et de désespoir, et, pour les produire au dehors, des expressions enflammées du style oriental : on s'habituera à cette vivacité brusque, étrange, qui supprime les liaisons, accumule les ellipses, prodigue les métaphores les plus inattendues, les plus éloignées du génie des autres langues; on se prendra d'admiration pour ce je ne sais quoi d'extraordinaire, de surnaturel, de merveilleux, de prompt, de foudroyant dans les transports de la véhémence, et puis aussi d'attendrissant, de doux, de gracieux, de mélancolique dans les plaintes, les regrets, les soupirs et les pleurs, et l'on se demandera s'il se voit rien de semblable dans l'antiquité classique, si les beautés d'Homère, de Pindare et d'Horace effacent celles de Moïse, de David, d'Isaïe, de Jérémie et d'Ézéchiel.

§ II.

DIVISION DE LA POÉSIE HÉBRAÏQUE SUIVANT LES SUJETS : *Langue, style, versification.*

Moins abondante en productions variées que les littératures de l'Occident, la littérature hébraïque offre cependant une assez ample moisson de poésies, dont les divers genres se rapprochent étroitement de ceux que les théories littéraires distinguent chez les Grecs, les Romains et les Français.

La poésie, quel qu'en soit l'objet, est désignée, dans la langue hébraïque, par le mot *maschal,* qui s'applique à toute espèce de poëme, lyrique, épique, sentencieux. Le maschal, c'est le *style figuré* par excellence, celui du poëte qui chante la gloire du Créateur, peint les faits éclatants, consacre la mémoire du passé ou les prédictions de l'avenir, embellit les préceptes de la religion et de la vertu. On en trouve déjà des traces dans les écrits de Moïse : l'apostrophe de Lamech à ses femmes Ada et Sella, la malédiction prononcée par Noé contre Cham et les bénédictions qu'il répand sur Sem et sur Japhet, les chants qui célèbrent les victoires remportées sur les Moabites, le récit de la première incursion des Israélites dans le pays des Amorrhéens, enfin les prophéties de Balaam, sont empruntées à des monuments poétiques de la plus haute antiquité.

Le maschal se divise en trois genres de poëmes distincts : le *schir* ou *cantique,* le *mizmor* ou *psaume,* les *maschalim* ou *poésies sentencieuses.* Le fond de tous ces poëmes, c'est l'inspiration, l'enthousiasme; leur style,

c'est le sublime dans toute sa simplicité; les procédés littéraires dont les poëtes font usage sont les images, les allégories, les figures. Ils sont servis, à cet égard, par une langue qui semble faite pour eux. En effet, la langue du peuple hébreu est simple, courte, précise, restreinte à des limites qui vont même jusqu'à l'indigence et à la pénurie : peu de racines, aucune composition, pas de cas ni de désinences dans les noms; une grande richesse de verbes, mais ces verbes n'ont que deux modes et que deux temps. Ainsi le bagage de l'hébreu est très-humble, son vocabulaire très-borné, sa syntaxe presque nulle. Il manque de ces termes abstraits, de ces expressions métaphysiques, qui sont la richesse des langues où domine l'analyse. Seulement, cette pauvreté même lui donne un tour métaphorique, un air pittoresque et une énergie toute particulière. Son génie est de procéder par des phrases brèves, coupées, qui impriment à la production de la pensée ou du sentiment un mouvement rapide, heurté, saccadé : on dirait que l'hébreu bondit sur l'idée. De là un style dont la physionomie singulière, l'air inculte et inachevé semble bizarre aux lecteurs accoutumés à la marche calculée, aux allures artificielles des langues plus complètes et plus savantes : ce ne sont que transpositions rapides de temps, de genres, de personnes, ellipses singulières, tours laconiques, concis, brisés, négligence abandonnée, vivacité fougueuse, qui dissimulent à peine les constructions décousues et les incohérences, mais qui se prêtent merveilleusement aux élans impétueux de l'inspiration poétique ou divine.

Quant à la versification, il est assez difficile, sinon

impossible, de déterminer la nature du mètre employé par les poëtes hébreux. Cependant, bien que la prononciation et la prosodie de la langue hébraïque se soient presque totalement perdues à travers les âges, on est certain que leur style est cadencé et mesuré. On sait que leurs vers et leurs stances sont parfois rangés par ordre alphabétique : disposition que les Romains connaissaient aussi, et que l'on retrouve dans les vers des oracles sibyllins, où les lettres du premier vers de chaque prédiction font les lettres initiales de chaque vers de la même prédiction dans tout l'ouvrage : c'est ce qu'on nomme *acrostiche*. On s'est encore assuré que les poëtes hébreux, usant d'une licence accordée aux poëtes des autres nations, non-seulement emploient les mots de leur langue dans un sens éloigné de l'acception vulgaire, mais qu'ils ont le privilége de raccourcir les mots en diminuant le nombre des syllabes ou de les allonger par l'addition de quelques lettres, suivant qu'ils en ont besoin. Ils introduisent enfin dans leur idiome des mots empruntés aux langues étrangères, telles que le phénicien, le chaldéen, l'arabe, et ils ajoutent à la leur certaines particules, propres à la composition métrique, qui introduisent une telle variété dans les désinences et dans le style, qu'il en résulte un dialecte poétique, trop distinct pour être confondu avec le langage ordinaire.

En général, les vers des poëmes hébreux sont d'une longueur très-inégale. Les plus courts se composent de six ou de sept syllabes, et les plus longs d'environ douze ou quatorze. Chaque poëme est composé ordinairement de vers à peu près égaux, et chaque membre

de phrase s'y termine avec le vers. Il résulte de ce système que les poëmes se divisent naturellement en périodes d'une étendue à peu près égale, lors même que celles-ci sont en vers d'une mesure différente. Cette particularité se rencontre surtout dans les poëmes où les écrivains hébreux traitent un sujet de plusieurs manières, et reproduisent leur pensée sous plusieurs formes.

§ III.

DIVISION DE LA POÉSIE HÉBRAÏQUE EN GENRES ANALOGUES A CEUX DES AUTRES LITTÉRATURES :

Genre épique : *Livres de Tobie, de Judith, d'Esther, de Job;* genre lyrique : *Cantique de Moïse, Psaumes de David;* genre dramatique : *Cantique des cantiques;* genre didactique : *Proverbes, Ecclésiaste, Livre de la Sagesse, Ecclésiastique;* genre élégiaque : *Psaumes, Livre d'Ézéchiel, Lamentations de Jérémie;* genre pastoral : *Ruth et Booz.* — Résumé.

La poésie hébraïque peut être classée en genres analogues à ceux des autres littératures : nous allons les examiner successivement.

Genre épique. L'histoire entière du peuple hébreu a été considérée avec raison comme une vaste épopée, qui se développe depuis l'origine du monde jusqu'à l'avénement du Christ. On ne doit donc pas s'étonner de ne point rencontrer dans la poésie hébraïque une épopée spéciale qui ait pris Moïse pour son héros. Quoique la délivrance de tout un peuple tombé en esclavage et l'éducation morale de ce peuple, fondée

sur la pureté du culte divin et sur la liberté de l'État, soient un thème aussi noble, aussi intéressant que des aventures arrivées au milieu de voyages et de batailles, il semble que la radieuse figure du libérateur, du législateur et de l'historien de la nation israélite ait paru trop grande, trop divine, aux poëtes hébreux pour la réduire aux proportions d'une œuvre humaine. Cependant on ne saurait nier que les saintes Écritures n'aient été pour la poésie hébraïque ce que les poëmes d'Homère furent pour la poésie grecque, c'est-à-dire un trésor inépuisable de récits merveilleux, de personnages gravés en traits indélébiles, de sentences dont la formule convient à tous les temps et à tous les pays.

Ainsi, à défaut d'une épopée sur Moïse, la Bible nous présente plusieurs récits qui se détachent du fond historique pour rentrer dans le cadre des épopées proprement dites, par exemple, les épisodes de Tobie, de Judith et d'Esther, après lesquels vient un poëme vraiment épique, le livre de Job. Nous passerons rapidement sur les livres de Tobie, de Judith et d'Esther : ils sont dans toutes les mémoires.

La patience de Tobie et de son fils, leur charité toujours attentive à soulager leurs frères, le voyage du jeune Tobie, accompagné d'un guide céleste, son retour à la maison paternelle, la joie de sa mère en le voyant arriver de loin, la guérison miraculeuse du vieux Tobie, devenu aveugle pendant l'absence de son fils bien-aimé, tout cela forme une suite de tableaux pleins d'intérêt, de grâce et de naturel.

Le livre de Judith présente un autre caractère : c'est la glorification de la force héroïque inspirant à une

femme une action digne d'un courage viril : tout y respire la guerre, la lutte, la terreur, depuis l'arrivée d'Holopherne devant Béthulie jusqu'à l'éloquent discours que Judith adresse aux anciens, la résolution qu'elle prend de délivrer sa patrie en tuant Holopherne, l'exécution de son dessein, la tête du général assyrien pendue comme un trophée sanglant aux murs de la ville assiégée, la frayeur de l'ennemi poursuivi et taillé en pièces par les Israélites, enfin le cantique d'actions de grâces qui couronne cette victoire, et qui consacre à jamais le souvenir de Judith.

Quant au livre d'Esther, il a passé tout entier dans l'œuvre de Racine, à laquelle il a donné son nom. Outre l'intérêt que provoquent l'élévation d'Esther, l'orgueil du cruel Aman, la piété confiante de Mardochée, le péril des Juifs, la clémence équitable d'Assuérus, le supplice légitime de son favori et la délivrance des Israélites, il n'est personne qui ne sache par cœur quelques-uns de ces vers pleins d'onction religieuse, de douceur et d'harmonie, dont Racine a emprunté le mouvement et les images au texte des livres saints, et qu'il a traduits dans un style inimitable.

La véritable épopée de la poésie biblique, c'est le livre de Job : ouvrage à part, unique dans son genre, et dont pas une autre langue n'offre le pendant, soit pour les événements dramatiques qui s'y succèdent, soit pour les sentiments héroïques, les peintures saisissantes, les images sublimes qui se déroulent sous les yeux du lecteur. Le héros du poëme est un homme accablé de toutes les souffrances physiques et morales, et qui n'a point mérité son malheur : c'est le type de

la patience, de la résignation et de la foi en Dieu. Aussi lui pardonne-t-on la violence de ses soupirs, l'amertume de ses plaintes : le but élevé que le poëte donne à la douleur de Job en justifie l'expression véhémente; mais ce qui frappe avec le plus de vivacité, c'est l'intervention de Dieu lui-même, qui apparaît à la fin du poëme d'une manière aussi magnifique qu'inattendue, et qui rend à Job, repentant et humilié, tous les biens qu'il a perdus.

Un homme existait, dit le prologue du poëme, dans la terre de Hus, sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie. Il s'appelait Job, était riche, puissant, d'un cœur droit et simple. Il avait dix enfants, tous unis entre eux, et il offrait chaque matin des sacrifices au Très-Haut en expiation des fautes que sa famille pouvait mêler au tumulte de ses joies. Un jour que le trône de l'Éternel était environné de ses fidèles et rapides messagers, l'Ange des ténèbres, au retour d'un long voyage à travers le monde, se présente devant le Seigneur, qui lui demande s'il n'a point vu son serviteur Job, le plus parfait des justes. « Je l'ai vu, dit Satan; mais sa vertu me paraît sans prix, parce qu'elle est sans épreuves. Vous l'avez défendu de votre main, comme d'un rempart, contre les atteintes de l'infortune, mais frappez-le dans ce qu'il possède, et vous verrez si son cœur et ses lèvres persisteront à vous bénir. » Le Seigneur accepte le défi du Prince de la nuit, et Satan lui-même, cruel jusqu'à l'excès, se fait l'instrument de l'épreuve. Coup sur coup, l'on vient apprendre à Job que toutes ses ânesses, ses brebis, ses chameaux et leurs pasteurs ont été enlevés par les Arabes ou con-

sumés par la foudre; ses enfants, réunis pour manger et pour boire dans la maison de leur frère aîné, ont été ensevelis sous les ruines du toit qui les abritait. Ainsi, Job a perdu tout ce qui faisait sa richesse et son bonheur : il s'humilie, il se prosterne devant le Seigneur, et, dans son affliction profonde, il ne prononce que ces paroles, dont l'écho a retenti dans tous les siècles :

Nu je suis sorti de la terre et nu j'y rentrerai. Dieu m'avait donné ces biens, Dieu me les a ôtés : il n'est arrivé que ce qui lui a plu. Que son saint nom soit béni!

Ainsi tant de malheurs ne lui arrachent pas même un murmure. L'Ange de la nuit remonte aussitôt vers le ciel et se présente de nouveau devant Dieu. L'Éternel lui dit :

Tu as vu mon serviteur Job. Sa patience s'est-elle démentie? — Non, reprend Satan, mais souffrez que je le frappe encore, et vous jugerez s'il était digne de vos bontés. — Va, dit le Très-Haut, je te permets d'éprouver Job par de nouveaux malheurs.

Satan revient à sa victime, qu'il accable d'un affreux ulcère. Job n'a pour purifier ses plaies qu'un misérable débris de vase mis en pièces, et pour étendre son corps endolori qu'une jonchée de paille immonde. Sa femme, au lieu de le consoler, l'invite au blasphème. Mais Job, toujours résigné, repousse ses paroles comme le langage de la déraison. Alors, trois amis de Job, Éliphaz de Théman, Baldad de Suah et Sophar de Naamath, attirés par le bruit de ses malheurs, accourent pour gémir avec lui. Ils déchirent leurs vêtements, se couvrent la tête de cendres, s'assoient sept jours et sept nuits à côté du juste, abîmés comme lui dans une profonde douleur, qu'ils n'osent exprimer

au dehors, parce que Job garde lui-même un silence obstiné.

C'est ici que commence l'action du poëme. Lorsque, après le long silence de tous les personnages qui sont en scène, la douleur de Job a fini par éclater en plaintes violentes, en imprécations furieuses contre le jour qui l'a vu naître, ses amis irrités changent de sentiment : ce ne sont plus des consolations qu'ils lui apportent, ils l'accablent d'outrages. Éliphaz, parlant le premier, le reprend de son impatience, lui reproche sa faiblesse, et ajoute qu'on ne doit pas mépriser un châtiment qui vient de Dieu. Job répond à Éliphaz que son châtiment excède sa faute; il demande la mort, afin de ne pas voir sa patience poussée à bout. Ses amis devraient le conseiller, l'instruire, et non pas l'accabler d'une accusation injuste. La vie de l'homme sur la terre est un combat, mais comment lutter contre la toute-puissance divine? Sur cette parole, Baldad exprime nettement ce qu'Éliphaz a laissé entrevoir : il pose en principe un dogme reçu chez les Juifs, à savoir que la justice de Dieu ne frappe jamais l'innocent, et il conclut que si Job est malheureux, s'il a perdu ses biens et ses enfants, c'est parce qu'il est un grand coupable; qu'il recoure donc à la miséricorde divine, et il sera rétabli dans son premier état. Job réfute les assertions de Baldad. Courbé sous le poids de la puissance divine, qu'il décrit en termes magnifiques, il lui est presque impossible de s'y soustraire, malgré la pureté de sa vie. Il a invoqué l'Éternel, et celui-ci n'a pas entendu sa prière. Si Dieu le flagelle, qu'il le tue en même temps, et qu'il ne rie pas des

peines infligées à l'innocence. Sophar prend alors la parole : il accuse Job d'orgueil, d'erreur et de mensonge pour s'être défendu contre les accusations de ses amis; de même qu'Éliphaz et Baldad, il démontre que les jugements de Dieu n'éclatent que sur les méchants et sur les impies, et qu'ils frappent surtout les hypocrites. Job le réfute d'un ton amer et ironique, oppose à ses arguments le tableau des misères de la vie. Éliphaz, persistant dans son idée, affirme que les impies seuls sont tourmentés en ce monde. Baldad décrit le sort malheureux de ceux qui offensent la Divinité, et Sophar les montre écrasés sous une ruine méritée. Job, abandonné de tous, n'espère plus que dans la mort et dans la résurrection de son corps en lambeaux. Selon lui, les impies prospèrent en ce monde, et Dieu est loin de châtier toutes les offenses : il ne l'a point épargné, lui, malgré sa piété et sa justice; il en appelle au jugement de l'Éternel. Les amis de Job ne veulent pas se laisser convaincre; il tente un dernier effort. Il expose avec une nouvelle magnificence de langage la puissance et la sagesse infinies de Dieu. Ses amis gardent le silence : il leur déclare alors sa véritable opinion sur les impies : leur félicité n'a rien de stable, et un jour ne manque jamais de venir, où ils éprouvent, eux ou leurs descendants, que Dieu tire vengeance de l'injustice; mais, comme il n'est point donné à l'homme de pénétrer les secrets de la sagesse divine, la plus grande sagesse humaine, c'est la crainte de Dieu. Il compare ensuite sa gloire et sa félicité passées à sa misère et à son humiliation présentes, proteste, en présence de Dieu et des hommes,

qu'il n'a jamais failli à ses devoirs, et en appelle une seconde fois au tribunal de Dieu.

La solution du débat devenant impossible, il survient un quatrième interlocuteur, Élihu, fils de Barachel. C'est un jeune homme : il attend avec déférence que Job ait parlé, puis il entre, à son tour, dans la question. Selon lui, Job n'est point dans le vrai, parce qu'il se défend aux dépens du Seigneur, et ses trois amis ont tort, parce que, n'ayant rien à répondre à Job, ils n'hésitent pas à le condamner. Élihu parlera sans faveur et sans haine. Job se montre trop assuré dans sa propre justice : il affirme trop hardiment qu'il n'est coupable d'aucune faute, d'aucune faiblesse ; il dispute avec trop d'opiniâtreté contre Dieu même, qu'il accuse d'une animosité injuste. Dieu n'a pas besoin de faire connaître aux hommes ses desseins secrets : c'est par des révélations nocturnes ou par des maladies graves qu'il les avertit ou qu'il réprime leur orgueil. Job ouvre donc en vain la bouche et multiplie ses paroles téméraires. Dieu ne le poursuit point par ressentiment : une pareille plainte est absurde. C'est blasphémer que de conclure du malheur des bons et de la prospérité des méchants que la pratique de la vertu n'est d'aucun avantage. Si les afflictions des hommes vertueux se prolongent, c'est parce qu'ils ne mettent pas leur confiance en Dieu, qu'ils n'implorent pas son secours et ne s'inclinent pas devant lui en toute humilité. Quand Dieu frappe les hommes, il veut les éprouver, les corriger, dompter les superbes, confondre les obstinés et les rebelles, et faire grâce à ceux qui sont humbles et soumis. Dieu en a usé de la

corte à l'égard de Job : Job doit, par conséquent, bien prendre garde de manquer à la soumission due à un juge si équitable et de retomber dans le péché. Pour terminer, Élihu exhorte son ami à l'obéissance par des motifs tirés de la contemplation de la puissance et de la majesté du Très-Haut. A ces réprimandes, à ces exhortations, Job ne fait aucune réponse. Il semble donc que la question, qui semblait tranchée par l'intervention d'Élihu, demeure insoluble, lorsque, tout à coup, Dieu se montre lui-même. Mais ce n'est point pour discuter que la grande voix du Seigneur se fait entendre du milieu de la nue. Il accable, sous une éblouissante peinture de ses œuvres et de la sagesse dont elles sont empreintes, la curiosité de Job et ses murmures; il lui étale le sublime spectacle de l'univers, la structure de la terre, de la mer, de la lumière, des animaux. Il lui prouve ensuite la faiblesse de l'homme, en le défiant de faire des actes de puissance à l'égal de la Divinité. Qu'est-il donc devant le Créateur, le souverain maître de toutes choses, l'être indépendant et tout-puissant? Alors Job se soumet à Dieu avec la plus grande humilité : il reconnaît et avoue son ignorance et sa faiblesse; il se couvre de cendre et fait pénitence. Dieu, satisfait de cette grande et solennelle leçon, comble de nouveau Job de toutes ses faveurs : Job se voit entouré d'enfants beaux et nombreux, de troupeaux qui se comptent par milliers; sa vie se prolonge de cent quarante années, il embrasse les fils de ses fils jusqu'à la quatrième génération, et meurt enfin plein de jours.

Tels sont, en résumé, le progrès et le dénoûment

de ce poëme. Il n'y a pas un seul des livres poétiques de l'Écriture, fait observer un éloquent professeur de littérature sacrée, où tant d'objets divers aient jeté leurs reflets. Les splendeurs éternelles du Très-Haut, les merveilles de sa puissance, les règles de sa sagesse, la profondeur de ses voies; la misère de l'homme, les maux de son existence, la rapidité de ses jours fugitifs comme l'ombre, la fragilité de ses œuvres, la sublimité de ses espérances, l'attente d'un Dieu réparateur; les sauvages du désert avec leur vie nomade et leur amour du pillage; les peuples orientaux avec leur sensibilité extrême, leur douleur fastueuse, leur amour du merveilleux, leur vie agricole, leur habitude de contempler les astres; enfin la nature même de l'Orient avec les cieux richement étoilés qui la couvrent, l'immensité de ses solitudes, les superbes et terribles animaux qui les peuplent, la grâce de ses campagnes et des fleurs brillantes dont elles sont émaillées : tous ces effets pittoresques et mille autres encore sont rassemblés dans les peintures de Job. Quelques citations feront mieux comprendre ce genre tout particulier de style, dont les poëtes modernes ont souvent imité la beauté, sans l'avoir jamais surpassée.

Écoutons d'abord les plaintes de Job :

Périsse le jour où je suis né et la nuit où il a été dit : Un homme a été conçu !

Que ce jour se change en ténèbres; que le Seigneur en perde le souvenir et ne songe plus à l'éclairer de lumière !

Que l'ombre de la mort l'obscurcisse, et qu'au sein de cette obscurité il s'enveloppe d'amertume !

Qu'un tourbillon ténébreux enveloppe cette nuit, qu'elle ne

compte plus dans l'année, qu'elle ne soit plus nombrée dans les mois!

Que cette nuit demeure solitaire et indigne de louange!

Qu'elle soit maudite de ceux qui maudissent le jour et qui sont prêts à susciter Léviathan!

Que ses ténèbres obscurcissent les étoiles; qu'elle attende le jour sans le revoir, ainsi que le lever de l'aurore!

Parce qu'elle n'a point fermé pour moi les portes de la vie, et qu'elle n'a point épargné à mes yeux le spectacle de la douleur!

Pourquoi ne suis-je pas mort dans les entrailles qui m'ont formé? Pourquoi n'ai-je point péri le jour de ma naissance?

Pourquoi s'est-il trouvé des genoux pour me recevoir, un sein pour m'allaiter?

Car maintenant je dormirais en silence et je reposerais dans mon sommeil,

Avec les rois et les arbitres de la terre, qui se bâtissent des solitudes pour tombeaux;

Ou bien avec ces princes qui possèdent l'or et qui remplissent leurs maisons d'argent.

Quelle explosion déchirante! quelle douleur éloquente et profonde! Et plus loin, quel regard mélancolique jeté sur cette vie passagère!

L'homme, né de la femme, vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères.

Il sort comme une fleur, puis il est foulé aux pieds; il s'enfuit comme une ombre, et il ne demeure point dans le même état.

O Seigneur! ouvrirez-vous sur lui vos yeux redoutables, et le ferez-vous entrer en jugement avec vous?

Retirez-vous donc un peu de lui, afin qu'il ait quelque repos, jusqu'à ce que soit arrivée la fin de sa journée, comme celle d'un mercenaire.

Dans un autre passage, où Job rappelle sa vie d'au-

trefois pour l'opposer à ses calamités présentes, de quelles nuances délicates il peint ses espérances et la déception qui les a suivies!

Et je disais : Je mourrai dans mon nid, et je multiplierai mes jours comme le palmier.

Ma racine s'étend le long des eaux, et la rosée séjournera sur mon branchage.

Ma gloire se renouvellera sans cesse, et mon arc se fortifiera dans ma main.

Ceux qui m'écoutaient attendaient que j'eusse parlé, et ils recevaient mon avis en silence.

Ils n'osaient rien ajouter à mes paroles, et elles tombaient sur eux comme des gouttes de rosée.

Ils m'attendaient comme l'eau du ciel, et ils ouvraient leur bouche comme pour la pluie du soir.

Si je leur souriais, ils ne pouvaient le croire, et la lumière de mon visage ne tombait point sur la terre.

Et maintenant les jeunes se rient de moi, eux dont je ne daignais pas placer les pères avec les chiens de mon troupeau.

Je suis devenu le sujet de leurs chansons et j'ai passé pour eux en proverbe.

On multiplierait, sans les épuiser, les citations de passages semblables, où la profondeur de l'idée morale, la connaissance parfaite des véritables émotions du cœur humain se trouvent unies au relief de la forme, à l'originalité de l'expression.

Mais c'est surtout dans les descriptions de la nature, de ses phénomènes, de ses productions, qu'éclate la beauté du pinceau de l'auteur de Job : en faisant parler Dieu lui-même, sa poésie s'inspire d'un souffle tout divin :

Où étais-tu quand je posais les fondements de la terre? Dis-le-moi, si tu en as l'intelligence.

Qui a établi ses mesures, le sais-tu? Qui a tendu le cordeau au-dessus d'elle?

Sur qui ses bases ont-elles été consolidées, et qui a mis en bas sa pierre angulaire,

Alors que me louaient tous les astres du matin, et que se réjouissaient tous les fils de Dieu?

Qui a ouvert les portes de la mer, s'élançant des entrailles de la terre,

Quand je lui donnais le nuage pour vêtement et que je l'enveloppais de brouillards comme un enfant de ses langes?

Je lui ai fixé des limites, une barrière, une porte.

Et j'ai dit : Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin, et tu briseras ici tes flots irrités.

Les tableaux des grandes scènes de l'atmosphère, telles que la pluie, la neige, l'éclair, la voix terrible du tonnerre, sont représentés avec d'aussi vives couleurs. Il en est de même du mouvement des astres, de la splendeur des étoiles et de tout le grand concert du ciel. Toutefois, ces magnifiques peintures se trouvent encore surpassées par la célèbre description des animaux, notamment par celle du cheval, si souvent reproduite et toujours si neuve, si saisissante :

Est-ce toi qui donneras de la force au cheval et qui mettras le hennissement autour de son cou?

Le feras-tu bondir comme les sauterelles? La gloire de ses naseaux, c'est la terreur.

Il creuse la terre de son sabot, s'élance avec audace et court au-devant des armes.

Il méprise la peur et affronte le glaive.

Sur lui sonnera le carquois, vibrera le bouclier et la lance.

Bouillonnant et frémissant, il dévore la terre, et il ne peut croire que retentit l'éclat de la trompette :

Quand il l'a entendue, il dit : Va! il flaire de loin la guerre, le commandement des chefs et les cris de l'armée.

Tout cela, comme on l'a dit, n'est-il pas frémissant de poésie? Il n'est pas nécessaire de nous arrêter à de

plus longs détails. On voit que, dans le poëme de Job, la dignité, l'ampleur et le coloris du style répondent à l'énergie des sentiments et à la grandeur des passions, de sorte que non-seulement il est supérieur, sous le rapport de l'idée, du plan et de l'exécution, à ce qui nous reste d'analogue dans la poésie hébraïque, mais qu'il ne le cède à aucun autre poëme pour la sublimité des pensées et pour la beauté du langage. « C'est, dit Herder, l'épopée de l'humanité. »

Genre lyrique. La poésie lyrique des Hébreux se compose de *schirim*, ou cantiques, et de *tehillim*, hymnes ou psaumes, qui expriment, au plus haut degré, les affections les plus vives et les plus délicieuses de l'âme, la joie, l'amour, l'admiration, la reconnaissance envers le Créateur. Elle s'unissait chez eux au son des théorbes, des flûtes, des trompettes, des cymbales et des tambours, qui éclataient dans les cérémonies sacrées ou dans les chants de triomphe, et elle a souvent toute la vigueur sonore des instruments qui l'accompagnaient. Le plus ancien de ces poëmes, un chef-d'œuvre en son genre, est l'ode sublime dans laquelle Moïse adresse à Dieu ses actions de grâces après le passage de la mer Rouge. Marie, sœur d'Aaron, un tambour à la main, chantait ainsi cet hymne, que les femmes reprenaient en chœur :

Chantons au Seigneur : car il a manifesté sa grandeur avec gloire, il a renversé dans la mer le cheval et le cavalier.

Le Seigneur est ma force et ma gloire; il est devenu mon salut : c'est mon Dieu, et je le glorifierai; c'est le Dieu de mon père, et je l'exalterai.

Le Seigneur est comme un guerrier : le Tout-Puissant est son nom.

Les chars de Pharaon et son armée, il les a jetés dans la mer : les princes choisis du roi ont été submergés dans la mer Rouge.

Les abîmes les ont engloutis, et ils sont descendus au fond comme une pierre.

Ta droite, Seigneur, s'est montrée grande en sa force : ta droite, Seigneur, a frappé l'ennemi.

Par l'étendue de ta gloire tu as jeté à bas tes adversaires : tu as envoyé ta colère, qui les a dévorés comme un fétu.

Sous l'haleine de ta fureur les flots se sont amoncelés : le cours de l'eau a été suspendu ; les vagues se sont accumulées au fond de la mer.

L'ennemi a dit : Je les poursuivrai, je les saisirai, je partagerai leurs dépouilles; mon âme sera satisfaite; je tirerai mon épée, et ma main les tuera.

Ton haleine a soufflé, et la mer les a couverts : ils ont été submergés comme un plomb dans les eaux courroucées.

Qui donc parmi les forts te ressemble, Seigneur? Qui te ressemble, magnifique en sainteté, terrible, louable, faisant des merveilles?

Tu as étendu la main, et la terre les a dévorés.

Tu as guidé dans ta miséricorde le peuple que tu as racheté, et tu l'as porté dans ta force jusqu'à ton sanctuaire.

Les peuples sont montés, et ils ont été irrités : les Philistins ont été frappés de douleur.

Alors le trouble s'est emparé des princes d'Édom, la terreur a gagné les vaillants de Moab, et l'effroi tous les peuples de Chanaan.

Que sur eux tombent l'épouvante et la peur sous la grandeur de ton bras; qu'ils deviennent immobiles comme la pierre, jusqu'à ce qu'il soit passé ton peuple, Seigneur, jusqu'à ce qu'il soit passé, ton peuple que tu as possédé.

Tu le guideras : tu le planteras sur ta montagne héréditaire, dans la demeure solide que tu t'es faite à toi-même, Seigneur, dans le sanctuaire, Seigneur, que tes mains ont bâti.

Dieu régnera dans l'éternité et par delà.

Car Pharaon est entré à cheval dans la mer avec ses chars et ses cavaliers, et le Seigneur a ramené sur eux les eaux de la mer, et les fils d'Israël ont passé à pied sec au milieu des flots.

Cet hymne, dont notre traduction ne présente qu'un écho fort affaibli, a servi de modèle à tous les chants de victoire des Hébreux ; tel est le cantique de Debbora et de Barac, célébrant Jahel, victorieuse de Sisara, ou le psaume LXVII : « Dieu se lève; que ses ennemis soient dissipés! » dans lequel David remercie le Seigneur de l'avoir fait triompher de ses ennemis et solennise le jour où l'on transporte l'Arche sur la montagne de Sion. C'est le même rhythme : ce sont les mêmes pauses, les mêmes césures.

Cette ressemblance confirme le fait énoncé par plusieurs savants, qu'il y avait chez les Hébreux une école de poésie sacrée, où les jeunes gens, principalement les enfants de Coré, élevés dans la science des prophètes, s'appliquaient à célébrer les louanges de Dieu dans des hymnes qu'ils chantaient au son des instruments. Le roi David développa cette institution et cette science poétique. Par ses ordres, quatre mille chantres ou musiciens, choisis parmi les lévites, furent, sous la conduite de près de trois cents maîtres, distribués en vingt-quatre classes, dont chacune, à son tour, était de service pendant une semaine dans le temple ; les chefs souverains de la corporation étaient Asaph, Héman et Idithum. Un grand nombre de psaumes furent ainsi composés pour rehausser l'éclat des fêtes, où l'on accourait en foule de toutes les parties de la Judée. Mais parmi les psaumes, il n'en est point de comparables à ceux qui nous sont parvenus sous le nom du roi David. David est, sans contredit, l'un des plus grands poëtes lyriques qui se sont montrés à travers les âges. Pindare, chez les Grecs, et Horace,

chez les Romains, ont certainement cette élévation de sentiments, ce tour vif et imprévu de pensée, ce feu, cette richesse de coloris dont se compose la poésie d'enthousiasme et d'inspiration; mais les chants du Psalmiste ont une grandeur et une force, mêlées parfois de grâce et de mélancolie, qui en font une poésie au-dessus des poésies humaines, comme le Dieu de Moïse est au-dessus de tous les dieux païens. Jamais ailleurs la magnificence des idées ne s'est produite sous de plus vastes images, jamais la puissance du Très-Haut n'a été environnée d'un plus splendide appareil, jamais la faiblesse de l'homme devant la Divinité ne s'est inclinée et humiliée avec plus d'éloquence, jamais la douleur ne s'est exhalée en plaintes et en élans de repentir plus touchants et plus sublimes. Qu'on lise les hymnes de la *Création,* de la *Restauration,* de la *Veillée,* des *Miséricordes,* de l'*Introït,* du *Départ,* et ceux de la grande fête des *Tabernacles* ou de la *Pentecôte,* et l'on sera saisi non-seulement de l'immense variété d'objets dont les compositions de David sont empreintes, mais des trésors de sentiment et de pensée qui débordent de son cœur, comme d'une source toujours vive, et dans lesquels on retrouve la physionomie diverse et unique d'un poëte qui fut pasteur, guerrier, roi, prophète et pécheur repentant. Comme l'impression que la vie champêtre et nomade a laissée dans l'imagination pieuse du jeune pâtre, se manifeste vive et forte dans le morceau suivant!

Dieu est mon pasteur : il ne me manquera rien.

Il m'a conduit ici dans le lieu du pâturage : il m'a nourri près d'une eau vivifiante.

Il a ramené mon âme errante; il m'a conduit dans la droite voie, pour l'amour de son nom.

Oui, si je me promenais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais point le mal, parce que tu es avec moi. Ta houlette et ton bâton m'ont donné du courage.

Tu as dressé la table pour moi en face de ceux qui me poursuivent : tu as versé l'huile sur ma tête, et ma coupe est plus enivrante que polie.

Ta miséricorde me suivra tous les jours de ma vie.

Et j'habiterai dans la maison du Seigneur pendant une suite de longs jours.

Il faut aussi qu'il ait assisté, spectateur ému, aux grandes scènes de la vie à ciel ouvert, pour décrire une tempête dans ces vers si remarquables :

La terre s'émut et trembla : les montagnes, ébranlées dans leurs fondements, chancelèrent, parce que Dieu était irrité.

Sa colère s'est embrasée de fumée; son visage s'est enflammé de feu, comme des charbons qui se consument.

Il abaissa les cieux, il descendit, et la nuit régnait sous ses pieds.

Puis il monta au-dessus des Chérubins, il prit son vol, et vola sur l'aile des vents.

Les ténèbres lui servirent de citadelle; il les déploya comme une tente : et une eau ténébreuse était dans les nuages des airs.

Sa splendeur brûlante entr'ouvrit les nuages, et la grêle et les charbons de feu.

Et le Seigneur tonna dans le ciel, et le Très-Haut fit entendre sa voix au milieu de la grêle et des charbons embrasés;

Et il lança ses flèches, et il dissipa les ennemis, multiplia la foudre et les mit en déroute;

Et les eaux sortirent de la terre déchirée jusqu'en ses entrailles, à ta menace, ô Dieu! au souffle de ta colère.

Mais ce n'est là qu'un détail du sublime tableau que David avait sous les yeux : quels accents inspirés et

vraiment sublimes il a su rencontrer pour célébrer les œuvres de la nature et de la Providence :

Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie les œuvres de ses mains.

Le jour crie au jour cette parole, et la nuit en donne connaissance à la nuit.

Point de langues, point de langages où leur voix ne soit entendue.

Le son en est répandu sur toute la terre, et ses accents portés jusqu'aux bouts du monde.

Il a établi sa tente dans le soleil, et il est comme un époux qui sort de la chambre nuptiale.

Il s'est élancé comme un géant pour parcourir sa carrière : il part de l'extrémité du ciel,

Et sa course s'étend jusqu'à l'autre extrémité, et il n'est pas un être qui se dérobe à sa chaleur.

Voici maintenant un psaume national, un chant guerrier, que répétait à l'unisson la voix des douze tribus, lorsque le roi David, le plus populaire des monarques, marchait au combat :

Que Dieu te secoure au jour du combat; que le nom du Dieu de Jacob te protége !

Qu'il t'envoie du secours du fond de son sanctuaire, et qu'il te protége de la montagne de Sion !

Qu'il se rappelle tous tes sacrifices, et que ton holocauste soit un bien pour toi !

Qu'il t'accorde selon ton cœur, et qu'il bénisse tous tes desseins !

Nous nous réjouirons de ton salut, et nous serons glorifiés dans le nom de notre Dieu.

Que le Seigneur exauce toutes tes prières; maintenant je vois que le Seigneur sauvera son Christ.

Il t'écoutera du haut des cieux : le salut de sa droite s'étend sur les puissants.

Les ennemis se fient à leurs chars et à leurs chevaux; et nous, nous invoquerons le nom du Seigneur notre Dieu.

Ils ont été embarrassés et ils sont tombés; nous, nous sommes vainqueurs et triomphants.

Seigneur, sauve le roi, et écoute-nous le jour où nous venons t'invoquer.

Enfin, David, coupable et plongé dans le repentir, trouve des accents d'une incomparable beauté, soit pour dépeindre son abattement et son trouble, soit pour décrire en termes pathétiques les combats intérieurs qu'il a soutenus avant de se rendre maître de sa douleur et d'ouvrir son âme à l'espoir :

J'ai élevé ma voix, et j'ai crié au Seigneur : j'ai poussé ma voix vers Dieu, et il m'a écouté.

Dieu me rejettera-t-il donc toujours, ou ne pourra-t-il plus se résoudre à m'être favorable?

Me privera-t-il éternellement, et dans toute la suite des races, de sa miséricorde?

Oubliera-t-il sa bonté compatissante, et sa colère arrêtera-t-elle le cours de sa pitié?

C'est encore ce psaume, si douloureusement fameux, que tout le monde a entendu en versant des larmes près du cercueil d'un parent ou d'un ami :

Du fond de l'abîme j'ai crié vers toi, Seigneur; Seigneur, entends ma prière.

Que tes oreilles deviennent attentives à la voix de mes supplications.

Si tu comptes mes iniquités, Seigneur, qui pourra soutenir cette épreuve?

C'est ta bonté, ce sont les promesses de ta loi qui me soutiennent;

C'est ta parole. Mon âme espère en Dieu.

Que de l'éveil matinal jusqu'à la nuit, Israël espère dans le Seigneur,

Parce que Dieu est miséricordieux, parce qu'il y a en lui des trésors de rédemption,
Et qu'il doit racheter Israël de toutes ses iniquités.

Nous croyons que ces citations suffisent pour faire apprécier les qualités générales du génie poétique de David ; mais elles ne dispensent point de le lire tout entier, si l'on veut en avoir une idée complète. Quiconque se rendra compte, par une étude consciencieuse, des beautés sublimes que renferment les Psaumes, où l'on voit exprimés par des images d'un impérissable éclat les joies et les tristesses, les splendeurs et les humiliations, les succès et les revers, les espérances et les mécomptes, les devoirs et les fautes de la vie, sera prêt à s'écrier que David est le premier des poëtes du sentiment et qu'il ne vieillira jamais. « Les psaumes, dit Fénelon, seront l'admiration et la consolation de tous les siècles et de tous les peuples où le vrai Dieu sera connu et senti. »

Genre dramatique. Il ne faut pas croire que la poésie dramatique ne comprenne que les deux espèces particulières de poëmes qu'on appelle tragédie et comédie. Le mot drame, qui signifie action, peut s'appliquer à toute espèce de composition où le poëte fait parler des personnages, sans prendre lui-même la parole. On trouve des exemples de ce genre de poëme non-seulement dans plusieurs idylles de Théocrite et dans les Bucoliques de Virgile, mais aussi dans quelques satires et même dans certaines odes d'Horace. En se renfermant dans cette signification moins restreinte du mot drame, la littérature des Hébreux offre un certain nombre d'exemples de poésie dramatique. Tel est le

psaume XXIII[e], où il s'agit de la translation de l'Arche sainte au sommet de la montagne de Sion, parmi les pompes d'un concert triomphal où tout Israël était associé. Quoique la forme du dialogue ne soit sensible que vers la fin du poëme, cependant tout y est dramatique. Au moment où la file religieuse arrive sur la cime, le peuple des lévites, divisé en deux chœurs, fait entendre ces accents :

Premier chœur. — Portiques, relevez vos fronts; relevez-vous, portes du monde primitif, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera.

Second chœur. — Quel est ce Roi de gloire?

Premier chœur. — Le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans le combat. Portiques, relevez vos fronts; relevez-vous, portes du monde primitif, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera.

Second chœur. — Quel est ce Roi de gloire?

Premier chœur. — Le Roi de gloire, c'est le Dieu même de la valeur!

Tel est encore le fameux passage d'Isaïe, où le Messie est représenté conversant avec le chœur :

Le chœur. — Quel est celui qui vient d'Édom, qui vient de Bosra, les vêtements teints? Cet homme si beau dans sa vêture, et qui marche dans la grandeur de sa force?

Le Messie. — C'est moi, qui parle avec justice, et qui lutte pour sauver.

Le chœur. — Pourquoi donc est rouge ton vêtement? Et tes habits comme de ceux qui foulent au pressoir?

Le Messie. — J'ai foulé seul au pressoir, et parmi les nations nul homme n'a été avec moi. J'ai marché sur eux dans ma colère, et je les ai foulés aux pieds dans ma fureur : et leur sang a rejailli sur mes vêtements, et mes habits en ont été souillés.

Car le jour de la vengeance est dans mon cœur, et l'année de ma rédemption est venue.

Mais le véritable drame de la poésie hébraïque, c'est le Cantique des cantiques, *schir haschirim,* attribué à Salomon, et nommé le chant par excellence pour l'heureux choix du sujet et la supériorité de l'exécution. C'est, sous une forme dramatique, un épithalame ou chant nuptial, où se trouvent retracés les mouvements les plus délicats et les plus vifs de la tendresse. Déjà, dans le psaume XLIV, auquel on a donné pour titre *La Fiancée du roi* ou *Mariage de Salomon avec la fille de Pharaon,* on rencontre des peintures exquises, des images gracieuses. Cependant ni le dessin, ni le coloris de ce psaume ne peuvent se comparer aux accents passionnés et charmants que font entendre, dans le Cantique des cantiques, les deux époux et les chœurs de jeunes filles qui chantent le bonheur de leur union. « Ce cantique, dit Bossuet, étincelle de beautés ravissantes : ce sont partout des fleurs, des fruits, les plantes les plus belles, les plus variées, un printemps riant et fleuri, des campagnes fertiles, des prairies verdoyantes, des jardins frais et délicieux, des ruisseaux limpides, des puits, des fontaines, les parfums les plus précieux, tant naturels qu'artificiels ; ajoutez encore le chant harmonieux des oiseaux, le doux roucoulement des colombes et des tourterelles, et le lait, et le miel, et les vins les plus exquis : pour dernier trait au tableau, c'est, dans l'un et l'autre sexe, la plus parfaite beauté, les grâces les plus séduisantes, d'innocents baisers, de chastes embrassements, les caresses délicieuses d'un amour vertueux. S'il s'y rencontre quelques objets qui ne semblent pas en harmonie avec ces scènes enchanteresses, tels que des rochers escarpés,

des montagnes sauvages, des repaires affreux de lions, c'est un contraste heureusement ménagé, qui, en variant le tableau, l'embellit encore. » Voilà pour le fond de l'œuvre.

Pour ce qui est du plan, le Cantique des cantiques, doit, selon Bossuet, se diviser non point en actes, mais en sept parties correspondant à la semaine nuptiale, c'est-à-dire aux sept journées que durait la célébration des noces. De là les alternatives du drame, les dialogues, les repos et les reprises de cette admirable composition. Ici Salomon conjure les filles de Jérusalem de ne point éveiller celle que l'hyménée vient de lui donner pour compagne; là sa jeune épouse presse le jeune prince auquel elle a juré sa foi, de rentrer avant que les ombres s'inclinent et voilent les dernières clartés du ciel; ailleurs elle s'en va, cherchant à travers la cité celui que son cœur aime, l'appelant du fond des bois et des antres sauvages ou l'invitant à visiter ses parterres et ses bosquets. Ce qui donne encore un tour unique, une saveur particulière à ces différentes scènes, c'est le cadre où le poëte les a placées, c'est la physionomie pastorale de ses acteurs. Nous n'avons point à examiner ici le côté mystique et religieux du Cantique des cantiques, où la foi chrétienne voit exprimée sous une forme allégorique, avec une grâce et une tendresse des plus touchantes, l'union mystérieuse de Dieu époux avec l'âme de l'homme qui devient son épouse; mais comment n'être point ému de toutes ces douces mélodies, qui sont comme un miroir où se reflète la Judée tout entière, avec ses aspects variés, avec toutes les nuances de la vie champêtre? Forêts, fleuves,

montagnes, vallées, arbustes, cités, forteresses, palais, chaumières, riants ombrages, eaux courantes et fraîches viennent se peindre tour à tour dans le langage du *Prince de la paix,* représenté sous les traits d'un jeune pâtre, et dans celui de la belle Sulamite qu'il a choisie pour épouse. Est-il rien de plus doux, de plus affectueux, de plus tendre que ces aimables appels :

Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée, ma colombe, ma belle, et viens.

Car l'hiver est déjà passé, les pluies sont dissipées, elles ont disparu.

Les fleurs paraissent sur la terre, le temps de tailler la vigne est venu, la voix de la tourterelle s'est déjà fait entendre dans notre contrée.

Le figuier a produit ses premières figues, les vignes sont en fleurs et exhalent un doux parfum. Lève-toi, ma bien-aimée, ma belle, et viens.

Ce sont alors des comparaisons pleines de suavité et de charme, où les deux époux se plaisent à détailler les beautés qui, des deux parts, ont ravi leur cœur. Peut-être quelques-unes de ces comparaisons semblent-elles singulières, bizarres, étranges à notre goût occidental; peut-être, comme le remarque un écrivain sacré, cette décoration géographique et végétale finit-elle par devenir monotone et par fatiguer les regards éblouis de sa richesse même. Mais les défauts et les inconvénients de ce luxe pittoresque sont mille fois compensés par les beautés dont il est la source : on aime à suivre le poëte à travers les accidents qu'il décrit; c'est tout un monde inconnu, nouveau, qui se déroule aux yeux, et tel est le prestige de cette magique influence, que, devant l'ombre poétique de la nature

orientale, on se sent ému comme on le serait par un tableau réel, et que, suivant le caractère des spectacles déployés sous nos yeux, l'âme passe des émotions les plus vagues et les plus délicates aux émotions les plus nettes et les plus profondes.

Genre didactique. La poésie didactique ou sentencieuse forme une partie très-importante de la littérature hébraïque. Elle se compose de sentences, de proverbes, de maximes, d'apophthegmes, auxquels les Hébreux donnent le nom collectif de *maschalim*. On compte quatre de ces poëmes moraux dans les livres de l'Ancien Testament, à savoir les *Proverbes,* l'*Ecclésiaste,* le *Livre de la Sagesse* et l'*Ecclésiastique*.

Les Proverbes du roi Salomon, nommés *Mischlè* par les Hébreux, tiennent sans contredit le premier rang parmi ces antiques monuments de poésie sentencieuse. Ce n'est pas qu'on ne rencontre déjà dans les livres de Job et dans les psaumes de David des conseils, des préceptes, des réflexions morales, dont la forme vive ou pittoresque est destinée à faire impression sur l'esprit et à pénétrer dans la mémoire. Ainsi, rien n'est plus magnifique en ce genre que le psaume XLVIII, où David étale avec tant d'énergie le néant des choses humaines en présence de la mort, la vanité des richesses et de la grandeur. Bossuet et J.-B. Rousseau ne sont que les échos de ce sublime langage. Mais les poëmes hébreux spécialement consacrés au genre didactique ont un caractère propre et individuel, qui les distingue des autres compositions où l'on trouve aussi le style sentencieux. Pensées courtes, concises, profondes, revêtues

d'images, de comparaisons, de figures poétiques, également frappantes par le fond des choses et par l'éclat de l'expression, tel est le livre des Proverbes. Salomon nous explique lui-même, dans une de ses maximes, les principales beautés du genre, et nous en donne tout à la fois une définition exacte et un exemple heureux.

Une parole dite à propos est une pomme d'or sur une claie d'argent.

C'est dire que les pensées graves et utiles sont mieux saisies par l'auditeur et entrent plus facilement dans son souvenir quand elles sont exprimées à l'aide de termes élégants et imagés, de même qu'un fruit délicieux, aux couleurs vermeilles, flatte plus agréablement la vue quand on l'aperçoit à travers les réseaux d'un vase habilement ciselé.

Salomon dit encore :

Les paroles des Sages sont comme des aiguillons, comme des clous profondément enfoncés.

En définissant ainsi le genre qu'il a cultivé avec tant de succès, Salomon nous fait concevoir l'idée la plus juste du but que s'est proposé sa prudence. Quant à la distribution du livre, on peut le diviser en deux parties. Les neuf premiers chapitres composent une sorte d'exorde ou de prologue, remarquable surtout par un splendide éloge de la sagesse, qui prend parfois la parole elle-même pour louer son essence éternelle, sa coexistence avec Dieu, dont elle n'est que la voix retentissant à travers les espaces et les âges. Les vingt-deux chapitres qui suivent forment un recueil de sentences morales, qui n'ont pas de connexion rigoureuse ni

d'ordre méthodique, mais toujours saisissantes par l'image, l'allégorie, la parabole qui sert de cadre ou de parure à la vérité permanente et durable du conseil donné. Solon, Théognis, Publius Syrus, Marc-Aurèle, Épictète, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues, Joubert, ont peut-être mis dans leurs maximes les uns plus de vigueur et de netteté, les autres plus de finesse et de délicatesse que Salomon dans ses Proverbes, mais nul d'entre eux ne le surpasse dans l'art de joindre au coloris du style je ne sais quoi d'affectueux et de doux qui attire, et qui fait de ce recueil l'oracle toujours populaire de l'humanité.

L'*Ecclésiaste,* appelé *Coheleth* par les Hébreux, c'est-à-dire le prêcheur, est aussi de Salomon, et peut être considéré comme une heureuse continuation des Proverbes. Il est difficile de déterminer précisément la division du poëme, mais ce qui saisit vivement, c'est la pensée qui y domine, et dont l'expression, tant de fois répétée, ne cessera jamais de frapper à la fois l'imagination et la raison de l'homme :

Vanité des vanités, et tout est vanité !

tel est le cri qui s'échappe des lèvres et du cœur de l'Ecclésiaste au début et à la fin de son livre ; et, après avoir passé en revue toutes les joies de la terre, suivies de tant de déboires, toutes les investigations de la science, suivies de tant de mécomptes, il termine ainsi :

Crains Dieu et observe ses commandements, car c'est là tout l'homme.

Le Livre de la Sagesse est une imitation des écrits

de Salomon, avec la différence qui sépare toute copie du modèle : les idées en sont justes et vraies, mais le style, parfois emphatique, a moins de couleur et d'éclat. Quelques savants croient que ce livre n'est point une traduction de l'hébreu, mais qu'il fut d'abord composé en grec par un Juif helléniste.

L'Ecclésiastique, écrit par Jésus, fils de Sirach, et traduit de l'hébreu en grec par un descendant de l'auteur, sous le règne du roi d'Égypte Ptolémée Évergète, est absolument dans le même genre que les Proverbes de Salomon; mais ce calque fidèle a néanmoins une grande originalité. On peut même dire que les pensées y sont liées avec plus de suite que dans les écrits de Salomon, et que, si elles ont quelquefois moins de vivacité, de hardiesse et de feu, l'image, toujours élégante, est aussi mieux dessinée et les contours plus arrêtés. On y remarque, en outre, une connaissance plus pratique des liens de la famille et des relations sociales, une méditation philosophique plus précise sur les devoirs de l'homme et sur les obligations que lui imposent sa conscience et sa foi convaincue dans la parole de Dieu. Il faut noter enfin dans l'Ecclésiastique une admirable personnification de la Sagesse, s'adressant à celui qu'elle appelle son fils. Le modèle en est dans le chapitre VIII des Proverbes de Salomon; mais l'auteur de l'Ecclésiastique, en imitant la manière et le ton de son prédécesseur, n'est point demeuré au-dessous de lui.

Genre élégiaque. Les nations modernes ont donné le nom d'élégie au poëme spécialement destiné à exprimer la tristesse, la douleur, la mélancolie, la plainte : les Grecs le nommaient *thrène,* les Hébreux le désignent

par le mot *Kinah* ou *Nehi*, c'est-à-dire *lamentation*. Il y a des traces évidentes de poésie élégiaque dans le livre de Samuel, que l'on croit extrait d'un livre poétique aujourd'hui perdu, et dont le titre était *Iashar* : ce sont les plaintes de David sur Saül et sur Jonathas :

O nobles d'Israël ! Ils ont été tués sur tes montagnes ! Comment sont tombés les forts ?

Ils ont entendu mes gémissements, et nul n'est là qui me console ; tous mes ennemis ont entendu mes maux, et ils se réjouissent de voir que tu m'as ainsi accablé.

Le livre de Job tout entier a aussi une couleur mélancolique et douloureuse, qui se fait jour à travers les plus brillantes descriptions. Mais surtout que de soupirs, que de larmes dans les Psaumes de David, que de nuances sombres et lugubres !

Seigneur, écoutez ma prière, prêtez l'oreille à ma voix ; exaucez-moi dans votre équité et dans votre justice.

Ne soyez pas sévère contre votre serviteur, car personne ne peut être juste devant vous.

Mon ennemi en veut à ma vie : il cherche à la fouler aux pieds.

Il m'a renfermé dans les ténèbres, comme si j'étais déjà parmi les morts : mon âme est inquiète et mon cœur troublé.

Je me rappelle le passé, je médite vos œuvres, les œuvres de vos mains.

J'élève mes bras vers vous : mon âme est comme un désert sans eau.

Exaucez-moi bientôt, Seigneur ; je me sens mourir.

Où trouver également une élégie comparable au psaume chanté par les Israélites captifs sur les bords de l'Euphrate et soupirant après la patrie, que leur rendit la clémence de Cyrus :

Auprès des fleuves de Babylone, là nous nous sommes assis et nous avons pleuré, quand nous nous souvenions de Sion :

Aux saules de son enceinte nous avions suspendu nos instruments,

Lorsque ceux qui nous ont emmenés captifs nous demandaient des paroles chantantes,

Et que nos ravisseurs nous disaient : « Chantez-nous un hymne des cantiques de Sion ! »

Comment chanter un cantique du Seigneur sur la terre étrangère?

Si je t'oublie, ô Jérusalem! que ma droite soit vouée à l'oubli;

Que ma langue s'attache à ma gorge, si je ne me souviens plus de toi,

Si je ne fais point de Jérusalem la source de toute ma joie.

Souviens-toi, Seigneur, des fils d'Édom au jour de Jérusalem,

Quand ils dirent : « Détruisez-la, détruisez-la jusque dans ses fondements ! »

O maudite fille de Babylone! béni soit qui te fera expier ce que tu nous as fait subir,

Béni soit qui prendra tes petits enfants et qui les brisera sur la pierre!

Ézéchiel, que nous retrouverons plus loin parmi les prophètes, a aussi une grande puissance de style sombre et douloureux pour menacer le roi de Tyr et pour chanter la ruine de cette orgueilleuse cité :

O Tyr! tu t'es dit à toi-même : « Je suis d'une beauté parfaite »,

Située au cœur de la mer : les peuples qui t'ont bâtie t'ont remplie de perfection;

Mais le sabot des chevaux foulera tes rues : ton peuple sera frappé par le glaive, et tes brillantes statues rouleront à terre.

Ils dévasteront tes richesses, pilleront tes marchandises, renverseront tes opulentes maisons et jetteront au milieu des eaux tes pierres, tes bois et ta poussière.

On dira, en passant devant toi : « Comment as-tu péri, ville glorieuse, qui étais forte sur la mer avec ta nombreuse population, redoutée de l'univers?

Et les vaisseaux trembleront au jour de ta peur, et les îles seront épouvantées dans la mer, en voyant que personne ne sort plus de ton port.

Y a-t-il rien de plus effrayant que cette image qui substitue au mouvement et à la vie l'immobilité de la mort?

Mais le poëte élégiaque par excellence chez les Hébreux, celui dont le nom semble devenu le nom même de la douleur, c'est Jérémie. Ses *Lamentations* sont un certain nombre de plaintes composées sur un même sujet, à l'imitation des chants funèbres. On ne doit pas s'attendre à trouver une méthode ni une suite rigoureuse dans la disposition des différentes parties, ni une élégance et une correction soutenues dans le style. Jérémie déplorant dans ses chants lugubres la ruine et l'anéantissement de sa patrie, dont il célèbre, pour ainsi dire, les funérailles, tout ce qui se présente à son esprit de désolation et de misère, tout ce qu'il peut se figurer de plus malheureux et de plus digne de compassion, il l'exprime, il le fait éclater par des cris soudains, comme si ce qu'il décrit se passait sous ses yeux dans l'instant même. Il s'arrête souvent et se fixe longtemps sur les mêmes objets, il y revient, il les reproduit, il les amplifie par des expressions, des figures, des images toujours nouvelles, en sorte que ses poëmes sont plutôt une collection de sujets et de pensées uniformes, confusément réunis, qu'une œuvre où tout s'enchaîne et se suit. Cependant, malgré cette absence de plan déterminé, le livre des *Lamentations* peut se diviser en cinq parties, subdivisées elles-mêmes en vingt-deux périodes ou strophes, qui, suivant le procédé de versification nommé acrostiche et très-usité chez les Hébreux, correspondent aux lettres successives de l'alphabet de la langue hébraïque. Dans les première, deuxième et quatrième parties du poëme, le prophète

parle en son nom, ou bien il met en scène et fait parler la ville de Jérusalem ; toute la troisième partie est remplie par le chœur des Juifs, représenté par un coryphée, comme cela se pratiquait dans les tragédies grecques ; dans la cinquième, tout le peuple juif, emmené en captivité, élève vers le Très-Haut ses prières et ses gémissements. On comprend aisément quel est l'immense effet de cette sombre poésie, qui chante la ruine de la Ville Sainte, la destruction du temple, le bouleversement du royaume, l'extermination du peuple d'Israël. Tous les historiens de la littérature sacrée sont unanimes pour dire qu'il n'existe pas de poëme où, dans un espace aussi borné, l'on trouve une variété d'ornements et d'images aussi riche, aussi merveilleuse, quoique groupée autour d'une seule pensée. Quelle peinture, en effet, plus élégante et plus poétique que la description de cette ville, autrefois florissante et reine des nations, représentée maintenant comme une femme dans la solitude, l'affliction et le veuvage, abandonnée de tous ses amis, trahie par tout ce qu'elle a de plus cher, implorant en vain du secours et ne trouvant personne qui lui donne des consolations ! Quelle personnification hardie que celle des rues de Sion qui pleurent et se plaignent de ne plus voir accourir le peuple à ses fêtes solennelles ! Où entendre des plaintes plus touchantes et plus pathétiques que celles du prophète, quand il s'écrie :

Vous tous qui passez, regardez et voyez s'il y a une douleur comme ma douleur : le Seigneur m'a traité, selon sa parole, au jour de sa colère, comme une vigne vendangée.

C'est pour cela que je pleure et que mon œil se fond en eau : car le consolateur qui me redonne le courage s'est éloigné de moi ; mes enfants ont été perdus, parce que l'ennemi a été le plus fort.

Ailleurs Jérémie fait passer dans les âmes comme un frisson de terreur, quand il représente sa patrie tout entière dévastée : nous ne connaissons point de peinture plus saisissante du silence et du néant qui enveloppent les ruines :

J'ai regardé la terre, et elle était vide : plus rien; les cieux, et ils n'avaient plus de lumière.

J'ai vu les montagnes, et elles étaient émues, et toutes les collines étaient troublées.

J'ai jeté les yeux, et il n'y avait plus d'hommes, et tous les oiseaux du ciel s'étaient retirés.

J'ai regardé, et voici que le Carmel était désert; et toutes les villes ont été détruites devant la face du Seigneur, devant la face de sa colère.

Dans un autre passage, il décrit avec une véhémente énergie de coloris les massacres dont les ennemis d'Israël ensanglanteront la Judée :

Le Seigneur rugira d'en haut, et il enverra sa voix de son sanctuaire : un chant comme de fouleurs sera entendu par tout le pays.

Le son en parviendra jusqu'aux extrémités du monde : c'est le jugement de Dieu qui commence pour les nations. J'ai livré les impies au glaive, dit le Seigneur.

Voici ce que dit le Seigneur des armées : L'affliction ira de nation en nation, et un tourbillon immense sortira des extrémités de la terre;

Et ils seront tués ce jour-là, des sommets de la terre jusqu'à ses abîmes : on ne les pleurera point, on ne les recueillera point; ils ne recevront point de sépulture, et ils resteront à la surface du sol, au milieu du fumier.

Hurlez, pasteurs, et criez! Couvrez-vous de cendre, souverains des troupeaux, parce que les jours sont accomplis où vous devrez être tués, et où vous tomberez brisés en pièces comme des vases précieux.

On sait avec quelles effusions de douleur les Hébreux et les autres peuples orientaux s'abandonnaient et s'abandonnent encore aux pleurs et aux larmes. Envisagées de ce point de vue, les élégies hébraïques n'ont pas seulement un mérite littéraire qui doit fixer l'attention, elles offrent l'exemple d'un trait de mœurs dont la particularité nous paraît digne d'être mentionnée et que nous croyons devoir indiquer à nos lecteurs.

Genre pastoral. La principale occupation des Hébreux, surtout aux temps primitifs de leur histoire, consistait à cultiver la terre et à garder les troupeaux : c'était, pour ainsi dire, une nation de laboureurs et de bergers. Il n'était point permis d'aliéner le champ de ses pères : personne ne regardait comme indigne de ses soins les plus humbles travaux de l'agriculture, et l'on voit souvent dans l'Histoire sainte des généraux, des rois et des prophètes que l'on va chercher à leur charrue ou dans leurs étables pour les revêtir des dignités les plus élevées. Le genre de poésie, dite pastorale, devait donc naturellement fleurir chez un peuple ainsi accoutumé à la vie champêtre et familiarisé avec toutes les images que suggère à l'imagination la vue de la nature et des scènes qu'elle déploie sous les splendeurs du ciel. Nous avons déjà signalé la trace de ces impressions dans le poëme de Job et dans le Cantique des cantiques; mais le poëme où elles se produisent avec le plus de grâce et de charme est le livre de Ruth. C'est une idylle si ravissante, que le sceptique Voltaire lui-même s'est senti émouvoir par cette simplicité qu'il n'hésite point à dire sublime. « Je ne connais rien, ajoute-t-il, ni dans Homère, ni dans Hésiode, ni dans

Hérodote, qui aille au cœur comme la réponse de Ruth à sa belle-mère : J'irai avec vous, et partout où vous resterez, je resterai ; votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu ; je mourrai dans la terre où vous mourrez. » Voici l'analyse de ce poëme, tout empreint d'une douceur naïve que Théocrite et Virgile ne sauraient faire oublier :

Sous l'un des Juges d'Israël, au temps d'une grande famine, un homme de Bethléem, nommé Élimélech, quitte la terre de Juda pour se rendre dans celle de Moab avec Noémi, sa femme et ses deux fils Mahalon et Chélion. Il y meurt : ses deux fils épousent deux Moabites ; Mahalon épouse Ruth et Chélion Orpha. Ces deux jeunes hommes meurent aussi, et Noémi, veuve elle-même, reste avec les deux veuves ses belles-filles. Elle prend le parti de retourner en Judée : ses deux brus veulent l'y suivre ; mais Noémi les engage à rentrer dans la maison de leurs parents pour y prendre d'autres maris : « Retournez, mes filles, vers votre peuple, dit-elle en les embrassant. Pourquoi venez-vous avec moi ? Je n'ai plus de fils dont vous puissiez être les femmes. » Ruth et Orpha ne veulent point la quitter. Noémi insiste. Orpha se décide à retourner dans sa famille ; mais Ruth s'attache à Noémi et lui dit les touchantes paroles que nous avons citées plus haut. Noémi consent à l'emmener avec elle : elles partent et arrivent toutes deux à Bethléem. Le bruit se répand par la ville que Noémi est revenue, et les femmes disent entre elles : « Voilà Noémi ! — Ne m'appelez plus Noémi (qui veut dire belle), leur répond la pauvre veuve ; appelez-moi Mara (qui veut dire amère), parce que le Tout-Puissant

m'a remplie d'amertume ! » C'était l'époque de la moisson. Ruth va glaner dans le champ de Booz, homme riche et proche parent d'Élimélech. Booz disait à ses moissonneurs : « Le Seigneur soit avec vous. » Et ils répondaient : « Que le Seigneur te bénisse ! » Booz s'informe auprès du chef des moissonneurs quelle est cette jeune fille. Celui-ci répond : « C'est une Moabite qui est venue avec Noémi du pays de Moab. » Booz dit à Ruth : « Écoute, ma fille, ne va pas glaner dans un autre champ ; mais joins-toi à mes moissonneuses ; car j'ai ordonné à mes autres gens de ne point te faire de peine, et même, quand tu auras soif, bois de l'eau dont boivent mes gens. » Ruth, tombant la face contre terre et adorant Booz, lui dit : « D'où vient que j'ai trouvé grâce devant tes yeux et que tu daignes regarder une étrangère ? » Booz lui répond : « On m'a conté tout ce que tu as fait pour ta belle-mère, après la mort de ton mari, et comment tu as quitté tes parents et la terre de Moab, où tu es née, pour venir chez un peuple que tu ne connaissais pas. Que le Seigneur te rende suivant tes œuvres, et tu recevras une pleine récompense du Dieu d'Israël, sous l'aile duquel tu t'es réfugiée. Quand ce sera l'heure du repas, viens manger le pain avec les moissonneurs. » Ruth s'assied donc auprès des moissonneurs, mange le pain avec eux, est rassasiée, emporte les restes et se remet à glaner. Booz ordonne à ses serviteurs de laisser tomber des épis afin que Ruth en recueille davantage ; ils obéissent, et Ruth reporte à sa belle-mère trois boisseaux d'orge qu'elle a glanés. C'était une prescription de la loi israélite que le plus proche parent d'une veuve en devînt l'époux. Booz, touché de

la piété filiale de Ruth, lui indique comment elle doit faire valoir ce droit. Sur le refus du parent désigné par la loi, Booz annonce aux vieillards qu'il se l'arroge à lui-même, et il épouse Ruth en présence du peuple, qui souhaite à la Moabite une heureuse fécondité. Ruth, en effet, donna à Booz un fils nommé Obed, aïeul du roi David.

Tel est, dans ce qu'il a de plus général, le cadre de cette gracieuse idylle, où les mœurs pastorales des Hébreux sont peintes sous les couleurs les plus naïves et dans laquelle chaque personnage, exprimé par des traits d'une exquise simplicité, se dessine néanmoins avec une précision et une vigueur de contours qui étonne et qui charme le lecteur.

En résumé, si la littérature hébraïque n'a pas la perfection absolue que donne aux œuvres poétiques l'élégance de la forme jointe à la grandeur des idées, si le langage dont elle use est rude, inculte et négligé, si la chaleur y prend parfois l'apparence de l'ivresse, enfin si je ne sais quoi d'incohérent et d'irrégulier semble régner à la surface du style, on ne peut nier pourtant qu'elle ne renferme de ces beautés mâles et fortes, de ces tours passionnés et pittoresques, de ces accents simples et vrais qui lui assurent une place à part au milieu des productions durables de la pensée humaine. Aussi voit-on, à travers les âges, les peuples, chez lesquels s'est répandue la connaissance des livres bibliques, s'inspirer tous de cet esprit, de ce souffle, réellement divin, qui circule dans les œuvres poétiques des Hébreux. Sans sortir de notre pays, on ferait une longue liste des poëtes français qui sont venus leur emprunter cette

variété de sentiments et d'images, ces mouvements vifs, désordonnés, impétueux, ce feu brûlant de poésie, qui, pour nous servir d'un mot expressif de Montaigne, « ne pratique point notre jugement, mais qui le ravit et ravage. » Clément Marot, Régnier, Malherbe, Racan, Malleville, J. B. Rousseau, Racine, Le Franc de Pompignan, La Harpe, Malfilâtre, Gilbert, Chênedollé, Lamartine, Victor Hugo, de Vigny et bien d'autres encore doivent, sans contredit, leurs élans les plus sublimes, leurs inspirations les plus touchantes, leurs vers les plus heureux au commerce des poëtes sacrés. Quelle inconséquence n'y aurait-il pas, quand on admire les œuvres des imitateurs, à ne pas étudier celles qui leur ont servi de modèle et à compromettre l'impartialité de sa critique, faute de l'avoir éclairée par la comparaison !

SECONDE PARTIE.

LES PROPHÈTES.

§ I. Ce que l'on entend par *Prophètes :* leur vie et leur ministère. — Double caractère de leurs écrits : caractère religieux et caractère littéraire. — § II. Examen particulier des différents prophètes, grands et petits. Les quatre grands prophètes : Isaïe, Jérémie (Baruch), Ézéchiel, Daniel. Les douze petits prophètes : Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie. — § III. Résumé de la littérature sacrée.

§ I.

CE QUE L'ON ENTEND PAR *Prophètes :* LEUR VIE ET LEUR MINISTÈRE.

Double caractère de leurs écrits : caractère religieux et caractère littéraire.

Dès les temps les plus reculés, il exista chez les Hébreux une classe particulière d'hommes, auxquels on donnait le nom de *Nabi,* autrement dit *Sage* ou *Voyant,* mot que les Grecs ont traduit par *Prophètès,* qui signifie *prédisant l'avenir.* Or, comme cette prédiction, inspirée par la Divinité, s'exprimait en sentences et en discours imagés, éléments essentiels de la poésie, le mot prophète se confondit de bonne heure avec celui de poëte; de sorte que *prophètès,* en latin *vates,* désigna un seul et même homme qui voyait et qui prédisait les événements futurs, en se servant du langage divin de la poésie, soutenu de la musique, c'est-à-dire du concert des voix et des instruments. Ainsi Asaph et Héman prophétisaient en faisant résonner les cordes de leur harpe; et lorsque Élisée va prononcer la réponse du Tout-Puissant aux deux rois d'Israël et de Juda, il ordonne qu'on fasse venir un musicien : alors l'esprit prophétique s'empare de son âme au moment où le son des cordes

commence à vibrer. Il résulte de ces faits que le don de prophétie se trouvait intimement lié chez les Hébreux avec le don de s'exprimer en vers, double effet de l'inspiration divine. Aussi remarque-t-on que Dieu choisissait ses prophètes parmi ceux qui cultivaient la poésie sacrée, et qui, par leur enthousiasme et par la puissance de leurs accents, imposaient à tous l'admiration et le respect.

« Il n'y a rien de plus remarquable dans l'histoire du peuple de Dieu, dit Bossuet, que le ministère des prophètes. On voit des hommes séparés du reste du peuple par une vie retirée et par un habit particulier : ils ont des demeures où on les voit vivre dans une espèce de communauté, sous un supérieur que Dieu leur donnait. Leur vie pauvre et pénitente était la figure de la mortification, qui devait être annoncée sous l'Évangile. Dieu se communiquait à eux d'une façon particulière et faisait éclater aux yeux du peuple cette merveilleuse communication ; mais jamais elle n'éclatait avec tant de force que durant les temps de désordre où il semblait que l'idolâtrie allait abolir la loi de Dieu. Durant ces temps malheureux, les prophètes faisaient retentir de tous côtés, et de vive voix, et par écrit, les menaces de Dieu et le témoignage qu'ils rendaient à sa vérité. Les écrits qu'ils faisaient étaient entre les mains de tout le peuple et soigneusement conservés en mémoire perpétuelle aux siècles futurs. »

Ces écrits, dont parle Bossuet, ont un double caractère : l'un tout religieux et tout chrétien, l'autre exclusivement littéraire. Afin de les bien apprécier, sans les confondre, considérons-les à part.

L'Écriture sainte exprime par un mot d'une grande énergie la force divine et la vue merveilleuse des prophètes : « Dieu prit de l'esprit de Moïse et le posa sur eux. » En effet, leur génie, comme celui du Législateur des Hébreux, n'a pas seulement éclairé leur peuple, il a servi de fanal aux générations à venir : ils entrevoient dans le lointain des âges le monde entier régénéré par le christianisme. Écoutons Isaïe :

Lève-toi, illumine-toi, Jérusalem! car ta lumière arrive et la gloire de Dieu a brillé sur toi.

Voici que les ténèbres couvriront la terre, et les peuples seront dans l'obscurité : mais sur toi se lèvera le Seigneur, et son éclat rayonnera sur ta tête.

Et les nations marcheront dans ta lumière, et les rois dans la splendeur de ton lever.

Ainsi les promesses que Dieu a faites à Moïse et à son peuple d'élection, les prophètes les approfondissent et les développent ; l'esprit de Dieu les guide, alors même que sa volonté toute-puissante, poursuivant sa route immuable, fait naître de leurs visions et de leurs paroles des faits dont ils ne peuvent eux-mêmes pénétrer le sens ni déterminer la réalité. Car quel est le spectacle qui frappe la vue de David lorsque, célébrant la gloire de Salomon, son fils, il se sent ravi hors de lui-même et transporté bien loin au delà? C'est le Messie, qui lui paraît assis sur un trône plus durable que le soleil et que la lune. Il voit, comme le remarque Bossuet avec les grands docteurs de l'Église, il voit Celui que Dieu avait oint pour le faire régner sur toute la terre par sa douceur, par sa vérité et par sa justice, et dont l'empire perpétuel, étendu sur tous les Gentils, n'aura point

d'autres bornes que celles du monde. Les peuples frémissent en vain; les rois et les princes font des complots inutiles. Le Seigneur se rit, du haut des cieux, de leurs projets insensés, et établit, malgré eux, l'empire de son Christ. Mais c'est peu de montrer aux hommes la gloire et le triomphe du Messie, les prophètes le font voir également dans la douleur. La croix leur paraît comme le trône de ce nouveau roi. Ils voient ses mains et ses pieds percés, tous ses os marqués sur la peau par tout le poids de son corps suspendu, ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui et s'assouvissant de son sang : ils le voient vendu, méprisé, méconnaissable entre les hommes, défiguré par ses plaies et livré à la mort comme un agneau; mais le sang qui coule de ses blessures est une sainte aspersion pour laver les Gentils. Les prophètes l'aperçoivent alors entrant dans sa gloire. C'est le témoin donné aux peuples; c'est le chef et le précepteur des nations. Les rois, saisis de respect en sa présence, n'osent ouvrir la bouche devant lui. C'est le Juste de Sion qui s'élève comme une lumière : c'est son Sauveur qui sera allumé comme un flambeau. De nouvelles idées de vertu paraissent au monde dans ses exemples et dans sa doctrine; la grâce qu'il répand les imprime dans les cœurs : tout change par sa venue, et Dieu jure par lui-même que tout genou fléchira devant lui et que toute langue reconnaîtra sa souveraine puissance.

Telles sont les merveilles que Dieu montre aux prophètes; exprimées dans leurs écrits, elles donnent à leurs prédictions, suggérées par l'esprit même de Dieu,

cette valeur positive, ce sens défini sur lequel se fondent les vérités de notre religion, et elles sanctifient d'une autorité incontestée la divine mission du Christ.

Envisagées par leur côté littéraire, les œuvres des prophètes participent à la fois de l'ode et de la poésie sentencieuse : elles ont la grandeur, l'élévation, l'enthousiasme de l'une, avec la forme arrêtée, la disposition didactique de l'autre : le parallélisme des distiques, c'est-à-dire la distribution des idées en périodes de deux et quelquefois de trois membres parallèles, contribue à leur donner ce tour particulier aux poésies qui sont faites pour être chantées et gravées dans la mémoire. Cependant, malgré cette apparence méthodique, les prophéties ayant pour but de corriger et d'instruire par la terreur et par l'espérance les générations qui précèdent la réalisation des événements prédits, le style des prophètes garde toujours, au milieu des descriptions abondantes et variées, je ne sais quoi de vague et d'obscur : « semblables, dit l'apôtre saint Pierre, à une lampe qui brille dans un lieu sombre, jusqu'au lever de l'aurore et de l'étoile du matin. » Ainsi le demi-jour du style prophétique se répand rarement sur des idées précises et nettement dessinées ; il s'arrête plutôt aux images communes, universelles, qui embrassent dans leur étendue les desseins lointains de la Providence et les diverses progressions des faits. Voilà pourquoi les prophètes emploient, de préférence à tout autre, le langage parabolique, qui offre en grand nombre ces tours descriptifs et pittoresques, que l'on nomme comparaisons, métaphores, allégories : images tirées des objets naturels ou de l'histoire du peuple de

Dieu, tableaux et scènes empruntés à la vie domestique ou religieuse des Hébreux, peinture énergique des passions non pas à l'aide de réflexions abstraites, mais au moyen de formes concrètes et pour ainsi dire vivantes, qui saisissent l'imagination en donnant du corps à la poésie et en la faisant palpiter.

§ II.

EXAMEN PARTICULIER DES DIFFÉRENTS PROPHÈTES : GRANDS ET PETITS.

Les quatre grands prophètes : *Isaïe, Jérémie (Baruch), Ézéchiel, Daniel.*

Les douze petits prophètes : *Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie.*

On distingue deux classes de prophètes, les grands et les petits, suivant l'importance et l'étendue de leurs prédictions. Les quatre grands sont Isaïe, Jérémie, auquel on joint son disciple Baruch, Ézéchiel et Daniel; les douze petits sont Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.

Parmi les grands prophètes, la première place est assignée à Isaïe, chez qui l'énergie héroïque du caractère se trouve jointe à la sublimité du génie poétique. Fils d'Amos et neveu du roi de Juda Amasias, Isaïe prophétise sous cinq règnes successifs. Son dessein est de reprocher aux Juifs les crimes dont ils se sont souillés durant cette période sanglante. Les écrivains sacrés nous le montrent parcourant les cités et les villages, promenant partout, avec la sévérité de ses mœurs

et de son visage, l'amertume de ses censures, présageant que, si le repentir et les larmes d'Israël n'effacent pas ses iniquités aux regards de la divine justice, Jérusalem détruite pleurera ses habitants traînés en servitude dans de lointains climats. On le voit alors, pour mieux caractériser l'esclavage qu'il annonce, unir le langage des signes à sa parole, errer en haillons et pieds nus sur les sables brûlants de la Palestine, et figurer à ses concitoyens, par ses austérités, les rigueurs de la captivité qui les attend. On se rit du prophète et de sa mise emblématique, mais sa voix menaçante couvre le bruit des railleries, et les Juifs finissent par trembler devant Isaïe. Cependant l'ardeur impartiale de son zèle et de son indignation n'épargne pas plus les rois que leurs sujets. Il relève avec une sainte audace les prévarications de Manassès, fils d'Ézéchias, qui, dans un accès de colère, condamne le prophète à périr sous les dents d'une scie.

Isaïe est de tous les prophètes celui chez lequel la vue des faits inaccomplis se trouve jointe, au plus haut degré, avec la véhémence entraînante du ton et l'ordonnance lumineuse des peintures. On a dit avec bonheur qu'il était placé entre deux infinis. D'un côté, en effet, se déroule à ses yeux l'incomparable histoire de ses ancêtres, et de l'autre les perspectives sans limites de l'avenir. Quel champ pour l'inspiration et pour la poésie ! Isaïe les porte à un degré si éminent, qu'on peut regarder ses ouvrages comme le modèle le plus parfait de la poésie prophétique. Ses idées sont pleines de grandeur et de majesté, lors même que le feu qui s'empare de son âme l'entraîne à des mouvements d'une

violence irrésistible; ses images sont exactes, élégantes, variées, fécondes; son style, à la fois élégant et sublime, n'en est pas moins simple et clair; et ce qui paraît étonnant, au milieu de l'emportement et de la fougue, l'enchaînement et la liaison des phrases permettent de déterminer aisément la contexture et la disposition des pensées.

Les chapitres XXXIV et XXXV offrent un exemple remarquable de cet ordre et de cette suite logique qui forment un poëme complet, simple et régulier, consistant en deux parties et dont le sujet est développé avec toute la clarté que permet une prophétie. Dans la première partie, le prophète menace d'une punition exemplaire, d'une ruine totale et prochaine tous les ennemis de l'Église. A la suite et comme une conséquence de cet événement, le prophète annonce une restauration complète de l'Église même. L'exorde est plein d'élévation et de noblesse : le prophète appelle toute la nature à contempler les événements dont l'issue intéresse l'univers :

Approchez, nations, et écoutez; peuples, prêtez l'oreille : que la terre m'entende tout entière, ainsi que l'univers et tout ce qu'il produit.

Après cette invocation, le prophète publie le décret dans lequel le Seigneur annonce la destruction des peuples qui ont mérité sa colère. Des images d'une grandeur magnifique et d'une vigueur puissante nous mettent sous les yeux ces scènes de vengeance et de destruction.

Ceux qui auront été tués seront jetés en monceaux : de leurs cadavres montera une horrible odeur, et les montagnes seront teintes de leur sang.

Et l'armée céleste des étoiles pâlira; les cieux se plieront comme un livre, et les phalanges du ciel tomberont comme tombe la feuille de la vigne et du figuier.

Puis vient une scène empruntée à la célébration d'un sacrifice, où l'on égorge victime sur victime. C'est le Seigneur lui-même qui parle :

Mon glaive est enivré de sang dans le ciel : voici qu'il descendra sur l'Idumée et sur le peuple, dont le carnage signalera ma justice.

Le glaive du Seigneur est enivré de sang, engraissé du saug des agneaux et des boucs, de la moelle des béliers : car le Seigneur s'est préparé un sacrifice dans Bosra, et il fera un grand carnage dans la terre d'Édom.

Il ajoute :

Le jour de la vengeance du Seigneur est venu, et l'année de la rétribution des jugements de Sion;

Et ses torrents se changeront en poix, sa poussière en soufre, sa terre en poix brûlante.

Son feu ne s'éteindra ni jour ni nuit, et sa fumée montera éternellement; sa désolation subsistera de race en race, et il n'y passera personne dans les siècles des siècles.

Le pélican et le hérisson y feront leur demeure : l'ibis et le corbeau y fixeront leur séjour : le niveau sera passé sur elle, et elle sera réduite au néant.

Plus de nobles chez elle : on appellera le roi, et tous les princes ne seront plus.

Sur ses maisons s'élèveront les épines et les orties, et le chardon croîtra sur ses remparts, et elle sera la demeure des dragons et la promenade des autruches.

Ainsi un désert immense, couvert de ronces, peuplé des bêtes, des oiseaux et des serpents, qui sont les seuls hôtes de ces vastes solitudes, s'étendra sur toute la contrée. Mais, par un heureux contraste, le prophète, dans la seconde partie de son poëme, éclate en transports

d'espérance, qui se traduisent sous des images pleines de grâce et de fraîcheur :

La terre déserte et sans chemins se réjouira, le désert frémira d'allégresse et fleurira comme un lis.

Elle germera, elle poussera de toutes parts, bondissante de joie, dans l'effusion de ses louanges : la gloire du Liban lui a été donnée, la beauté du Carmel et de Saron.

Alors s'ouvriront les yeux des aveugles et les oreilles des sourds : le boiteux s'élancera comme un cerf, la langue des muets sera déliée.

Le sable aride se changera en étang; la terre cultivée deviendra source d'eau vive, et sur les landes où habitaient les dragons, se répandra la couleur verte des joncs et des roseaux.

On voit par cette analyse que le poëme d'Isaïe nous offre, dans cette partie de son œuvre, une sorte de plan et d'économie, dont on ne peut méconnaître la régularité. Le reste de ses compositions n'a pas une suite aussi méthodique. Cependant, malgré les différences notables qu'elles présentent, on y remarque certains rapports d'affinité, un lien commun qui les rattache au même sujet. La délivrance de la captivité, la destruction de l'idolâtrie, le règne de la puissance divine et de la vérité, la consolation des Israélites, leur incrédulité, leur impiété et leur réprobation, la vocation des Gentils, la conservation d'un peuple choisi, la gloire et la félicité de l'Église dans son état de perfection, la perte infaillible des méchants, sont le texte familier et successif de ces versets admirables, où l'on entend retentir ici des cris d'alarme, là des chants de victoire, qui, en passant à travers les siècles, n'ont rien perdu de leurs épouvantes mystérieuses ni de leur enthousiasme triomphant.

Jérémie, dont nous avons étudié la poésie élégiaque, ne manque, envisagé comme prophète, ni d'élégance ni de sublimité, bien qu'il soit inférieur à Isaïe. Mais s'il a moins de netteté dans la disposition des périodes, moins d'élévation dans les idées, il a le ton qui convient à un poëte dont le principal objet est d'exciter les émotions douces, particulièrement la douleur et la pitié. Jérémie, fils d'Elcias, était originaire d'une famille sacerdotale de la tribu de Benjamin. Dès l'âge de quatorze ans, sous le règne de Josias, roi de Juda, qui périt à la bataille de Mageddo, vaincu par Néchao, roi d'Égypte, Jérémie commença à prophétiser. Ses éloquents anathèmes contre les iniquités de Juda lui attirèrent l'inimitié du roi Sédécias, qui le fit mettre en prison. Il fut lapidé en Égypte, dans la vallée de Taphné.

C'est surtout dans la première partie du livre, auquel il a donné son nom, que Jérémie a un ton et une couleur prophétiques. Voici comment il retrace les malheurs qui vont fondre sur la Judée :

Mes entrailles, mes entrailles sont déchirées par la douleur; les sens de mon cœur ont été troublés : je ne me tairai point, parce que mon âme a entendu la voix de la trompette et le cri du combat.

Cette voix annonce désastre sur désastre : toute la terre a été dévastée : mes pavillons ont été emportés avec les peaux qui les recouvrent.

Jusques à quand verrai-je les troupes qui s'enfuient et entendrai-je la voix de la trompette?

Pauvre ville dévastée! que feras-tu? Tes habits de pourpre, ta parure de colliers d'or, tes yeux peints d'antimoine, te font une beauté inutile : ceux qui t'aimaient te méprisent, et ils en veulent à tes jours.

Ainsi pleure Jérémie; et quand, le cœur ému des accents sincères et pénétrants qui s'exhalent de sa poésie, on admire les images à l'aide desquelles il varie sans cesse l'expression uniforme de sa douleur clairvoyante, on est prêt à s'écrier avec lui, pour caractériser son œuvre : « A qui te comparer? Le débordement de tes maux est semblable à une mer sans rivages ! » Son livre est, en effet, comme un espace immense, où l'eau se confond avec le ciel, mais où le retour successif des vagues anime, par sa mobilité, la monotonie des perspectives.

Le prophète Baruch, ami et disciple de Jérémie, fut, en diverses occasions, le secrétaire de son maître. C'est pour cela que son nom ne figure point dans la liste des prophètes, grands ou petits, et que les six chapitres de ses prophéties se confondent avec celles de Jérémie, dont elles ont la noblesse, la puissance et la grandeur.

Ézéchiel, qui fut emmené captif à Babylone par Nabuchodonosor en même temps que Joachim, roi de Juda, était fils du prêtre Bazi, et par conséquent de race sacerdotale. Il prophétisa pendant vingt ans, à partir de l'année 594 avant Jésus-Christ, jusqu'à l'année 574. On ignore l'époque où il mourut. Ézéchiel peut être appelé le prophète de la terreur. Moins élégant que Jérémie, il égale Isaïe pour le sublime. Sombre, véhément, tragique, ses sentiments sont élevés, impétueux ; son indignation est pleine d'amertume ; ses images grandes, splendides, poussent la hardiesse jusqu'à la trivialité ; son style pompeux et énergique a parfois une dureté étrange. Cependant il n'y a jamais

d'incohérence dans ses idées, et ses visions les plus mystiques se développent avec une liaison suivie et avec autant de rigueur qu'un récit. Jamais l'imagination humaine n'a rien conçu de plus saisissant que les tableaux qui se déploient dans le livre d'Ézéchiel, soit qu'il nous représente Jérusalem réprouvée, « buvant jusqu'à la lie le vin de la désolation et de la tristesse, enivrée de douleur, et dévorant jusqu'aux fragments mêmes de la coupe, qui lui déchirent la poitrine ; » soit qu'il supplie Dieu d'apaiser sa colère : « O épée du Seigneur, ne te reposeras-tu jamais ? Rentre en ton fourreau : refroidis-toi, et demeure en silence ! » soit qu'il étale les richesses de Tyr dans une énumération, qui est le plus curieux document de statistique commerciale des temps anciens, pour nous montrer ensuite les matelots sifflant sur les ruines de la grande cité marchande et s'écriant : « Qui est semblable à Tyr ? Et cependant elle s'est tue au milieu des flots ! » Puis vient la ruine de l'Égypte, la dispersion du troupeau d'Israël, la dévastation de la montagne de Séir, la captivité des Juifs, ramenés ensuite dans leur patrie, l'invasion de Gog et de Magog, c'est-à-dire des peuples barbares fondant sur la Judée, que délivre la main toute-puissante de Dieu, et, pour éclairer par un rayon d'espoir ces douleurs et ces infortunes, l'édification du temple, dont le pinceau d'Ézéchiel fait une minutieuse description.

Mais la plus étonnante conception du génie d'Ézéchiel est sans contredit la célèbre vision des ossements. Nous allons la citer tout entière. Ézéchiel veut relever le courage des Juifs, accablés des maux de la

servitude; il veut leur montrer que la bonté divine est inépuisable et la puissance du Ciel infinie; il dit :

La main du Seigneur s'étendit sur moi et me ravit dans son esprit : et je fus transporté dans une vaste campagne, qui était pleine d'ossements;

Et je fus conduit tout autour, et il y avait d'innombrables ossements sur la face de la campagne, et ils étaient tout à fait desséchés.

Et le Seigneur me dit : Fils de l'homme, crois-tu que ces ossements soient vivants? — Et je répondis : Seigneur, mon Dieu, vous le savez.

Et le Seigneur me dit : Parle à ces ossements, et dis-leur : Ossements arides, écoutez la parole du Seigneur !

Voici ce que dit le Seigneur Dieu à ces ossements : Je vais vous animer de mon souffle, et vous vivrez;

J'étendrai des nerfs sur vous, j'y ferai croître de la chair, et j'y étendrai une peau nouvelle; je vous animerai, vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur.

Et je prophétisai comme j'en avais reçu l'ordre : et il se fit un bruit, au moment où je prophétisais avec un mouvement soudain, et les os se rapprochèrent chacun à sa jointure.

Je regardai, et voici que les nerfs et la chair s'y adjoignirent, et la peau s'étendit sur eux, mais ils n'avaient point encore de souffle.

Et Dieu me dit : Parle à l'esprit de vie, fils de l'homme, parle à l'esprit. Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Des quatre vents, viens, esprit de vie : souffle sur ces morts et qu'ils revivent !

Et je prophétisai comme j'en avais reçu l'ordre, et le souffle pénétra en eux et ils vécurent, et, se dressant sur leurs pieds, ils formèrent une très-grande armée.

Alors le Seigneur me dit : Fils de l'homme, tous ces ossements, c'est la maison d'Israël. Israël dit : Nos ossements sont desséchés, notre espérance est morte, nous serons anéantis.

Eh bien, va leur dire : Voici la parole du Seigneur : j'ouvrirai vos tombeaux, je vous appellerai du fond de vos sépulcres, et je ramènerai mon peuple sur la terre d'Israël.

Nul poëte, chez aucun peuple, n'a dessiné de plus fortes images ni marqué en traits plus vigoureux la puissance céleste et la confiance qu'elle doit inspirer à ceux qui s'abandonnent à la volonté d'en haut.

Daniel, le quatrième des grands prophètes, était de la tribu de Juda et de la race royale. Il n'avait que douze ans lorsqu'il fut emmené à Babylone par Nabuchodonosor, en même temps que le roi Joachim, et il fut élevé, sous le nom chaldéen de Balthazar, à la cour du monarque assyrien. Là, il fit de grands progrès dans les sciences et montra l'étendue de sa sagesse dans le procès de la chaste Susanne, dont il fit condamner à mort les accusateurs par la voix unanime du peuple. Le roi d'Assyrie lui donna dès lors toute sa confiance, le choisit pour intendant de son palais, et le nomma chef des mages. On croit qu'il mourut en Chaldée.

Dans une partie des écrits qui nous sont parvenus sous son nom, Daniel est plutôt historien que prophète; mais il en est d'autres où il nous offre comme une vision anticipée des voies mystérieuses de l'avenir dans leur concordance avec les décrets de la Providence divine. Telle est l'interprétation du songe de Nabuchodonosor. Le souverain de Babylone a vu en rêve une statue d'une hauteur démesurée, qui, debout devant lui, lançait autour d'elle des regards terribles. La tête de cette statue était d'un or très-pur, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, et les jambes de fer; une partie des pieds était de fer et l'autre d'argile. Pendant que le roi est attentif à cette vision, une pierre se détache d'une montagne voisine, sans que la

main d'aucun homme l'ait poussée; elle frappe la statue dans ses pieds de fer et d'argile et la met en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or se brisent tous ensemble et deviennent comme la paille menue, que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, et tout disparaît sans que rien en subsiste; mais la pierre qui a frappé la statue se transforme en une montagne immense qui couvre toute la terre.

Cette vision, rapprochée de celle qui apparaît à Daniel, et qui lui montre quatre bêtes énormes, sorties de la mer, une lionne aux ailes d'aigle, une ourse, un léopard ailé, et un animal sans nom, armé de dix cornes et de dents de fer, terrible, monstrueux, mangeant, broyant, foulant tout sous ses pieds; ces images, auxquelles s'ajoute celles d'un bélier, figurant le roi de Perse, et d'un bouc, représentant le roi des Grecs, désignent quatre monarchies, marquées chacune par le caractère qui lui est propre. « Après le règne de Nabuchodonosor, on voit passer, dit Bossuet, comme un torrent l'empire d'un roi des Grecs, c'est celui d'Alexandre. Par sa chute on voit s'établir un autre empire moindre que le sien et affaibli par ses divisions : c'est celui de ses successeurs, parmi lesquels il y en a quatre, Antipater, Séleucus, Ptolémée et Antigonus, visiblement désignés dans la prophétie. On voit leurs guerres, leurs jalousies, leurs alliances trompeuses, la dureté et l'ambition des rois de Syrie, l'orgueil et les autres marques qui désignent Antiochus l'Illustre, implacable ennemi du peuple de Dieu, la brièveté de son règne et la prompte punition de ses excès. On voit naître enfin sur la fin, et comme dans le sein de ces

monarchies, le règne du Fils de l'homme. Tous les peuples sont soumis à ce grand et pacifique royaume : l'éternité lui est promise, et il doit être le seul dont la puissance ne passera pas à un autre empire. »

Après ce passage, le morceau le plus remarquable des prophéties de Daniel est celui où il annonce à Balthazar, petit-fils de Nabuchodonosor, la prise de Babylone et le triomphe de Cyrus. Isaïe avait déjà prophétisé, deux cents ans avant la naissance de ce prince, la venue du libérateur d'Israël : « Et je dis à Cyrus : Tu es mon pasteur et tu accompliras ma volonté. » Jérémie, à son tour, avait annoncé la ruine de la cité assyrienne. Daniel fixe et précise le moment où Dieu va foudroyer son orgueil. « Cyrus, dit Bossuet, paraît à la tête des Mèdes et des Perses ; tout cède à ce redoutable conquérant. Il s'avance lentement vers les Chaldéens ; sa marche est souvent interrompue ; les nouvelles de sa venue viennent de loin à loin ; enfin il se détermine. Babylone, souvent menacée par les prophètes, et toujours superbe et impénitente, voit arriver son vainqueur qu'elle méprise. Ses richesses, ses hautes murailles, son peuple innombrable, sa prodigieuse enceinte, qui enfermait tout un grand pays, et ses provisions infinies lui enflent le cœur. Assiégée durant un long temps, sans sentir aucune incommodité, elle se rit de ses ennemis et des fossés que Cyrus creusait autour d'elle ; on n'y parle que de festins et de réjouissances. Son roi Balthazar fait une fête solennelle à tous les seigneurs. Cette fête est célébrée avec des excès inouïs. Balthazar fait apporter les vaisseaux sacrés enlevés du temple de Jérusalem et mêle la profanation avec le luxe. » C'est

alors que la colère de Dieu se déclare : on voit paraître des doigts et comme la main d'un homme qui écrit des lettres de feu sur la muraille. A cette vue, le trouble se répand dans l'âme de tous les convives. Le roi épouvanté fait venir les devins ; mais nul ne peut lire ni interpréter l'écriture mystérieuse. On se souvient alors de Daniel ; il est appelé ; Daniel dit à Balthazar : « Voici ce qui est écrit sur la muraille : Mané, Thécel, Pharès.

« Mané signifie que Dieu a compté les jours de ton règne et qu'il en a marqué la fin.

« Thécel veut dire que tu as été mis dans la balance et que tu as été trouvé trop léger.

« Pharès, enfin, signifie que ton royaume va être donné au chef redoutable des Perses. »

Dans la nuit même, les prédictions du prophète s'accomplissent. Cyrus ayant réussi à détourner les eaux de l'Euphrate qui traversaient la ville, fait entrer son armée dans Babylone par le lit du fleuve desséché. Le roi Balthazar est tué dans la salle du banquet, et tous les convives égorgés avec la plupart des habitants de la ville. Ainsi, comme l'avait prédit Daniel, la monarchie perse s'établit sur les ruines de la puissance babylonienne.

Les douze petits prophètes, dont il nous reste à parler, ont laissé des monuments dont l'étendue n'égale point celle des œuvres des grands prophètes ; mais quelques-uns d'entre eux se recommandent par des qualités littéraires qui méritent de fixer notre attention.

Le premier d'entre eux est Osée, fils de Beeri, qui prophétisa sous Jéroboam II, roi d'Israël, et sous Osias,

roi de Juda. Son style est énergique, pressant, concis, mais les images à l'aide desquelles il peint sa pensée sont peu développées, en sorte qu'il est difficile d'en saisir le véritable sens. On voit bien qu'il s'élève contre la corruption de son temps; mais son laconisme, qui ne procède que par sentences, ne fait que dessiner l'idée et la laisse dans une obscurité souvent impénétrable.

Joël, fils de Phatuel, contemporain de Jérémie, prédit les malheurs des Juifs et le rétablissement de leur fortune. Sa diction, élégante et simple, a de l'énergie et de la chaleur. Ses descriptions allégoriques ont de l'ordre, de la clarté, et le mérite d'une grande justesse dans les images. Voici comment il représente le ravage des campagnes de la Judée :

Écoutez, vieillards; prêtez-moi l'oreille, habitants de cette contrée. Cela s'est-il passé de vos jours ou du temps de vos pères?

Racontez ceci à vos fils, qui le rediront à leurs fils, et leurs fils à la génération suivante.

La sauterelle a dévoré ce que la chenille avait laissé; la cigale a mangé les restes de la sauterelle, et la rouille les restes de la cigale.

Réveillez-vous, gens ivres; pleurez, hurlez, vous tous qui buvez le vin avec douceur, parce que le vin n'abreuvera plus vos lèvres.

Une race a envahi ma terre natale : elle est forte, innombrable : ses dents sont comme celles du lion, ses mâchoires comme celles du lionceau.

Elle a fait de ma vigne un désert et écorché mon figuier; elle l'a mis à nu, dépouillé, renversé; ses rameaux sont devenus blancs.

Plus de sacrifices, plus de libations pour la maison du Seigneur : les prêtres, ministres de Dieu, ont fondu en larmes.

La contrée est dévastée : la terre a pleuré, parce que le froment est ravagé, le vin détruit, l'huile perdue.

Les laboureurs sont atterrés; les vignerons hurlent de douleur : plus de froment, plus d'orge, plus de moisson dans la campagne.

Bossuet fait observer que presque tous les prophètes ont souffert persécution pour la justice. « Combien de fois, dit-il, Isaïe a-t-il été la risée du peuple et des rois, qui, à la fin, l'ont immolé à leur fureur? Zacharie, fils de Joïada, est lapidé; Ézéchiel paraît toujours dans l'affliction; les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables; Daniel se voit deux fois au milieu des lions. Tous ont été contredits et maltraités, et tous nous ont fait voir, par leur exemple, que si l'infirmité de l'ancien peuple demandait en général d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israël et les hommes d'une sainteté extraordinaire étaient nourris dès lors du pain d'affliction, et buvaient par avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au Fils de Dieu. » Amos fut un de ces prophètes victimes de leur zèle héroïque. Né à Thécua, petite colline voisine de Jérusalem, il était pasteur de troupeaux, du temps d'Osias et de Jéroboam. Il annonce, comme les autres prophètes, les malheurs et la honte de sa patrie, mais il s'emporte avec une grande vigueur de colère contre les superbes et contre tous ceux qui vivent dans les délices. Irrités de ses menaces, les habitants de Béthel le mirent à mort.

Amos, dans ses prophéties, s'élève à la hauteur des écrivains les plus éloquents. Son style est plein de force et ses images saisissantes. Voici comment il annonce aux Israélites la ruine de la Judée et la chute de leur royaume :

Écoutez cette parole que je vous adresse en gémissant : la maison d'Israël est tombée et elle ne se relèvera plus.

La vierge d'Israël est étendue par terre, et personne ne la remettra debout.

Parce que le Seigneur a dit : De la ville d'où sortaient mille hommes, il n'en restera plus que cent, et de celle d'où sortaient cent hommes, il n'en restera plus que dix.

Plus loin, il s'adresse aux riches, aux puissants, aux heureux du jour, trop fiers de leur opulence et de leur bonheur :

Malheur à vous, opulents de Siön, qui vous confiez dans la montagne de Samarie; grands, qui êtes la tête des peuples et qui entrez triomphalement dans la maison d'Israël;

Vous qui dormez sur des lits d'ivoire, et qui vous égayez sur votre couche; qui mangez les agneaux et les veaux de vos bergeries;

Qui chantez aux accords du psaltérion, qui buvez le vin dans des coupes tout baignés de parfums;

Aujourd'hui vous allez partir à la tête des exilés, et il n'y aura plus de troupes joyeuses.

Le Seigneur a juré dans son âme; il a dit, le Dieu des armées : Je déteste l'orgueil de Jacob, je hais sa maison, et je livrerai la cité avec ses habitants.

S'il reste dix hommes dans une maison, ils mourront aussi,

Et leur proche viendra prendre le cadavre pour le brûler et pour emporter les os, et il dira à celui qui est dans l'intérieur : As-tu encore quelque chose?

Et l'autre répondra : Non, c'est la fin!

Il nous semble qu'il n'y a point de plus beau passage, de scènes plus émouvantes dans Isaïe ni dans Jérémie.

Les prophéties d'Abdias n'offrent rien de très-remarquable. On en retrouve dans Jérémie presque tous les éléments.

Celles de Michée, qui prophétisa sous les règnes de

Joatham, d'Achaz et d'Ézéchias, sont d'un style pressé, concis, énergique : il a quelquefois de l'obscurité comme Osée, mais, en général, il se recommande par son élévation et par sa chaleur.

Le livre de Jonas a le caractère de celui de Daniel : il est plutôt historique que prophétique. Sous le règne de Joas et de Jéroboam II, rois d'Israël, Dieu l'envoie pour prêcher la pénitence aux habitants de Ninive. Jonas veut se soustraire aux périls de cette mission et s'embarque sur un vaisseau phénicien qui doit le conduire à Tarsis. Dieu irrité suscite une tempête contre le navire. Les matelots effrayés tirent au sort pour savoir qui d'entre eux attire ainsi la colère divine. Le sort tombe sur Jonas, il est jeté à la mer et la tempête se calme. Sauvé par un miracle, Jonas aborde au rivage chaldéen et accomplit sa mission. « Encore quarante jours, s'écrie-t-il, et Ninive sera détruite! » Puis il engage les habitants au jeûne et à la prière. Les Ninivites, dociles à sa voix, font pénitence sous la cendre et sous le cilice, et Dieu, touché de commisération, pardonne encore à la ville coupable.

On ne connaît aucun détail précis sur la vie de Nahum : on ne sait pas même si son nom est celui de sa famille, de son pays, ou une simple qualification, *Nahum* en hébreu voulant dire *Consolateur ;* mais, parmi les prophètes du second ordre, il est un des plus éminents pour le feu, l'audace, le sublime. Ses prophéties ont en outre l'avantage de former un poëme régulier et complet, dont l'exorde surtout est magnifique. Les apprêts pour la ruine de Ninive, la description de cette catastrophe et de la désolation qui l'accompagne

y sont peintes des couleurs les plus enflammées. « Qu'y a-t-il de comparable, dit Fénelon, à Nahum voyant de loin, en esprit, tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots; tout est dépeint d'une manière vive qui saisit l'imagination; il laisse Homère loin derrière lui. »

Habacuc, dont le nom signifie *le lutteur,* vécut à l'époque de la prise de Jérusalem. Son œuvre est courte, mais elle forme un tout des plus beaux et des plus complets, dans lequel se détache une ode pleine de patriotisme et de noblesse, où le poëte rassemble pour ainsi dire dans sa poitrine toutes les sensations et toutes les destinées que peut éprouver son peuple dans la prospérité comme dans le malheur : c'est un des chefs-d'œuvre de la poésie lyrique :

Seigneur, j'ai entendu les bruits qui parlent de toi, et je tremble encore. Seigneur, anime ton œuvre au milieu des armées; fais-la connaître au milieu des armées, et, quand tu seras irrité, souviens-toi de ta miséricorde.

Dieu est venu du Théman; le Saint a passé sur la montagne de Pharan; et les cieux étaient remplis de sa gloire, et la terre pleine de sa louange.

Son éclat était comme celui du soleil, les rayons jaillissaient de sa main, et ce n'était là que l'enveloppe de sa puissance!

Devant sa face marchait la mort, et le démon voltigeait à ses pieds.

Il s'est arrêté et il a mesuré la terre : il a regardé, et les nations ont frissonné, et les montagnes éternelles se sont réduites en poussière; et elles se sont courbées, ces collines où s'est promenée son éternité.

J'ai vu les cabanes de l'Éthiopie se mouvoir d'angoisse : elles ont disparu, les tentes de Madian!

Es-tu donc irrité, Seigneur, contre les fleuves? Ta colère

s'adresse-t-elle aux vagues, et ton indignation à la mer? Car tu es monté sur ton char de guerre, et tes coursiers te portent, toi le Dieu Sauveur.

Tu prends ton arc, tu vas le tendre; et les tribus entendent les serments que tu as faits.

Tu vas diviser les fleuves de la terre ; les montagnes t'ont vu et elles ont tremblé; les torrents impétueux se sont répandus; l'abîme a fait entendre sa voix, et les hauteurs ont soulevé leurs mains suppliantes.

Le soleil et la lune se sont arrêtés dans leur séjour devant l'éclat de tes flèches, devant les éclairs de tes javelots.

Et toi, frémissant, tu fouleras la terre sous tes pieds, et ta fureur rendra les nations stupéfaites.

Tu es sorti pour le salut de ton peuple, pour le salut de ton Christ. Tu as abattu le faîte de la maison des impies, tu as mis à nu leur forteresse jusqu'à ses fondations.

Tu as maudit leur sceptre, la tête de leurs guerriers qui venaient, comme un tourbillon, pour me disperser. Leur joie était d'un monstre qui dévore un malheureux, loin de tous les regards.

Tu as ouvert une voie à tes chevaux au travers des vagues, sur la vase des eaux immenses.

J'ai entendu, et mes entrailles se sont troublées, et mes lèvres ont tremblé. L'effroi a glacé mes os, mes pieds ont chancelé sous moi, moi qui dois attendre en repos le jour de l'infortune, où fondra sur nous le peuple destructeur !

Alors le figuier ne fleurira point, et le cep ne produira plus; l'olivier mentira aux espérances, et les champs ne donneront plus de nourriture : la brebis sera arrachée du clayon, et il n'y aura plus de bétail dans les étables.

Et cependant, Seigneur, je me réjouirai en toi, et je pousserai des cris d'allégresse pour mon Dieu Sauveur.

Car le Seigneur Dieu est ma force : il fera bondir mes pieds comme ceux du cerf, et il me conduira victorieux sur les hauteurs, où retentiront mes cantiques.

Quelle magnificence, quelle variété et quel éclat dans cette poésie vraiment inspirée !

Les prophéties de Sophonie, qui vécut sous le roi Josias, n'ont rien de bien extraordinaire ni de bien relevé, soit pour l'arrangement du sujet, soit pour la couleur du style : elles renferment cependant des traits de satire, assez remarquables, contre l'indifférence religieuse et contre les vices du peuple hébreu et l'espérance d'un Libérateur.

Les docteurs de l'Église, et Bossuet avec eux, attachent plus d'importance, pour le sens religieux et chrétien que sous le rapport du style, aux prédictions des trois derniers prophètes, qui vécurent à l'époque du rétablissement du temple, autorisé par l'édit de Cyrus. « Que n'a pas vu Zacharie? dit Bossuet. On dirait que le livre des décrets divins ait été ouvert à ce prophète et qu'il y ait lu toute l'histoire du peuple de Dieu depuis sa captivité. Les persécutions des rois de Syrie et les guerres qu'ils font à Juda, lui sont découvertes dans toute leur suite. Il voit Jérusalem prise et saccagée ; un pillage effroyable et des désordres infinis ; le peuple en fuite dans le désert, incertain de sa condition, entre la mort et la vie, lorsque, à la veille de sa dernière désolation, une nouvelle lumière lui paraît tout à coup. Les ennemis sont vaincus ; les idoles sont renversées dans toute la Terre Sainte : on voit la paix et l'abondance dans la ville et dans le pays, et le temple est révéré dans tout l'Orient.

» Aggée dit moins de choses, mais ce qu'il dit est surprenant. Pendant qu'on bâtit le second temple, et que les vieillards, qui avaient vu le premier, fondent en larmes, en comparant la pauvreté de ce dernier édifice avec la magnificence de l'autre, le prophète, qui

voit plus loin, publie la gloire du second temple et le préfère au premier. Il explique d'où viendra la gloire de cette nouvelle maison, c'est que le Désiré des Gentils arrivera : le Messie, promis depuis deux mille ans et dès l'origine du monde, comme le Sauveur des Gentils, paraîtra dans ce nouveau temple. La paix y sera établie; tout l'univers ému rendra témoignage à la venue de son Rédempteur. »

Malachie est rempli des mêmes espérances. Il voit, comme Aggée, la gloire du second temple et la présence du Messie, et il s'explique ainsi :

J'envoie mon Ange, dit le Seigneur, pour me préparer les voies, et incontinent vous verrez arriver dans son saint temple le Seigneur que vous cherchez et l'Ange de l'alliance que vous désirez.

Le style des phophéties de Zacharie, quoique souvent obscur, offre néanmoins plusieurs passages embellis des ornements de la poésie; mais celui d'Aggée est généralement prosaïque.

Quant au livre de Malachie, le dernier des prophètes, il est écrit dans une espèce de style mixte qui semble indiquer que, dès le temps de la captivité de Babylone, la poésie hébraïque avait déjà perdu la vigueur et l'éclat du bel âge, et qu'elle entrait dans une période de déclin.

C'est que, en effet, la mission des poëtes et des prophètes hébreux est désormais accomplie. Les poëtes ont répandu parmi le peuple de Dieu les enseignements moraux et les conseils pieux, qui ressortent de leurs effusions lyriques ou de leurs formules sentencieuses. Les prophètes, pareils aux oiseaux de mer dont les cris

sinistres présagent les tempêtes, semblent envoyés par Dieu pour être les précurseurs du grand orage prêt à fondre sur le peuple qui a méprisé ses lois : leurs versets figurés, énigmatiques, pleins d'images et de mouvements pittoresques, sont comme autant de trompettes retentissantes qui annoncent aux peuples d'Israël et de Juda les malheurs que leurs iniquités vont attirer sur les deux royaumes : ils lancent aussi des menaces d'extermination contre les nations idolâtres, menaces terribles qui grondent sous mille formes dans les écrits prophétiques, tonnerres lointains destinés à porter dans les villes épouvantées les échos formidables des éclats de la colère divine, mais auxquels succèdent la sérénité, l'espoir, la joie, la confiance. « O Cieux, dit Isaïe, envoyez votre rosée, et que le Juste descende des nues comme une pluie salutaire : que la terre s'ouvre, et qu'elle produise son germe le plus précieux, le Sauveur du monde ! »

§ III.

RÉSUMÉ DE LA LITTÉRATURE SACRÉE.

Nous venons d'esquisser, dans ses lignes générales, et avec quelques détails destinés à en accuser plus profondément les contours, le tableau de la littérature sacrée. Si notre plume n'a point trahi notre intention, le lecteur aura vu nettement quelle importance on doit attacher à cette manifestation de la pensée humaine, vraiment unique dans le monde de l'antiquité. Fénelon fait observer que, pour bien sentir l'Écriture, il faut être versé dans la lecture des anciens et surtout des Grecs. Selon lui, il faut connaître Homère, Platon, Xénophon

et les autres écrivains de la Grèce; après quoi, l'Écriture ne surprendra plus. « Ce sont, dit-il, presque les mêmes coutumes, les mêmes narrations, les mêmes images des grandes choses, les mêmes mouvements. » Mais il ajoute : « La différence qui est entre eux est tout entière à l'honneur de l'Écriture; elle les surpasse tous infiniment en naïveté, en vivacité, en grandeur. »

Il est naturel que par ordre de suprématie, aussi bien que par disposition chronologique, la littérature sacrée se présente au début des histoires littéraires : c'est le fronton de l'édifice. Trop souvent négligée, mal connue, elle a des titres, tout au moins aussi respectables que la littérature grecque et romaine, à l'étude et à l'admiration des grands génies et des grands monuments qu'elle a produits. Comme toutes les littératures orientales, dont on a raison de l'appeler la fleur, elle ne se présente pas seulement à l'imagination sous des couleurs aimables, enchanteresses, quoique toujours graves, sérieuses, parfois même solennelles; elle ouvre à l'esprit des perspectives séduisantes, elle le ravit en l'instruisant. Voltaire, dont le témoignage n'est point suspect en pareille matière, s'écrie dans une de ses Lettres : « Heureux qui a assez faim pour dévorer l'*Ancien Testament !* Ne vous en moquez point : ce livre fait cent fois mieux connaître qu'Homère les mœurs de l'ancienne Asie; c'est de tous les monuments antiques le plus précieux. » En entendant une déclaration si impartiale, qui voudrait se détourner de cette sorte de banquet littéraire? qui refuserait de s'y asseoir? Certes, les écrivains immortels de la Grèce, de l'Italie et de la France ont droit, nous le verrons, aux hommages et

aux commentaires dont les honorent le goût et la science; mais les livres sacrés n'ont-ils pas droit aux mêmes honneurs, quand on considère le fond toujours solide, le but toujours utile, les formes toujours saisissantes, et, sous ce qu'ils ont d'individuel et de national, cet esprit universel qui les anime et qui leur assure une éternelle durée? Ne pas reconnaître en eux ce caractère unique, c'est fermer les yeux à la clarté du jour : c'est ne pas comprendre la parole judicieuse, éloquente de l'un de nos grands poëtes modernes, lorsqu'il dit des poëtes hébreux : « Jamais la poésie n'a joué un si grand rôle dans le drame politique, dans les destinées de la civilisation : c'est un beau chant de l'histoire du monde ! »

CHAPITRE III.

LITTÉRATURE GRECQUE.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA LITTÉRATURE GRECQUE ET SUR SES PRINCIPALES ÉPOQUES.

La littérature grecque est l'expansion la plus complète et l'expression la plus achevée de l'esprit humain, tirant tout de ses seules forces et n'empruntant qu'à lui-même toutes ses ressources, tous ses trésors. Elle a le double honneur d'avoir trouvé, déterminé, fixé les lois mêmes de la pensée et d'en avoir formulé les productions dans la langue la plus logique, la plus ingénieuse, la plus riche et la plus musicale que les hommes aient jamais parlée. Son influence a été immense, et l'on ne peut douter qu'elle ne se continue à travers de longs siècles. Aujourd'hui même, en effet, que les découvertes en tout genre ont placé les modernes bien au-dessus des anciens dans le domaine scientifique, la supériorité intellectuelle et littéraire des Grecs n'a rien perdu de sa force et de son étendue. « Les Grecs étaient peu nombreux, a dit une femme célèbre, mais l'univers les regardait. » L'univers les regarde encore, et le retentissement de leur parole se prolonge chez les nations civilisées, comme par une suite d'échos que le temps n'a point affaiblis.

Il est donc vrai de dire que le caractère qui distingue avant tout la littérature grecque, c'est l'originalité. Mais cette originalité même, d'où lui vient-elle ? Nous allons l'expliquer. Bien que la race hell nique ait reçu les premiers germes de sa langue et de sa littérature de

colonies venues d'Asie et comprises sous la dénomination générale de Pélasges, elle s'appropria si intimement, grâce à la vigueur et à l'indépendance de son génie natif, l'héritage transmis par ces étrangers, que tout vestige d'une provenance éloignée ne tarda pas à disparaître et à se fondre dans une merveilleuse unité. Ainsi la littérature grecque n'est aussi profondément originale que parce qu'elle est une. Seulement cette force de concentration et d'assimilation qui la caractérise à son début n'est pas tellement puissante, qu'elle ne laisse aux différents types, physiques ou moraux, dont se compose le monde grec, leur physionomie individuelle, leur air particulier. De même que, lorsqu'on jette les regards sur la carte de la Grèce, la multiplicité des groupes d'îles répandues sur la mer, où se détachent, en face l'une de l'autre, la péninsule hellénique et l'Asie Mineure, qui lui a versé ses habitants et qu'elle remplit à son tour de villes grecques, cette diversité de rivages, ces courbures variées de golfes et de ports, n'empêchent pas l'œil de ne voir dans cette sorte de mobilité géographique qu'une seule et même contrée; de même la différence des dialectes constitutifs de la langue grecque, l'éolien, le dorien et l'ionien, n'enlève rien à sa littérature de l'unité qui est son essence. On en peut dire autant des œuvres que le génie grec a produites. Émanées toutes d'un seul et même esprit, marquées du même sceau religieux, moral et littéraire, elles ont pourtant leur allure propre et ne se confondent pas plus que les auteurs qui les ont composées à des époques diverses ou dans des localités différentes. Chaque genre de composition en prose s'y distingue

constamment des autres par les formes qui lui sont spécialement affectées, et à chaque espèce de poésie est assigné un mètre particulier, dont les écrivains ne secouent jamais le joug. Si donc on a dit avec raison que la littérature grecque est sortie tout entière du génie, à la fois passionné et réfléchi, de la race hellénique, comme Minerve, symbole de l'enthousiasme et de la prudence, s'est élancée tout armée du cerveau de Jupiter, cette image, qui semble désigner l'unité de conception et de création dans les œuvres de l'esprit, n'est point opposée à l'idée d'une variété d'expression, dont les divers attributs de la déesse sont, au contraire, un ingénieux emblème.

Il résulte de ces faits que la littérature grecque offre, à son origine et dans son progrès, le spectacle d'un ensemble harmonieux et complet : c'est, pour ainsi dire, un être fortement constitué, chez qui les plus heureux dons de la sensibilité et de l'intelligence se manifestent dès le berceau, sous un ciel admirable, se déploient, fécondés par l'étude et mûris par l'expérience, dans le cours d'une belle vie, et répandent encore de l'éclat jusqu'à la dernière vieillesse. Il y a plus : les chefs-d'œuvre des écrivains grecs ne périssent point, quand le peuple qui les a produits ne figure plus sur la scène du monde. C'est à eux que les nations modernes vont emprunter toutes les formes que la pensée peut revêtir, soit en prose, soit en poésie, parce que la perfection de leur goût en a tout d'abord consacré les modèles dans des ouvrages qui sont le type éternel de la beauté.

L'histoire de la littérature grecque embrasse une

période de plus de vingt siècles, et les phases que son développement a suivies peuvent se répartir en six grandes époques.

Première époque. La première époque est toute mythique ou fabuleuse. Elle remonte jusqu'aux temps anté-historiques et se termine à la guerre de Troie, c'est-à-dire vers l'an 1270 avant Jésus-Christ. Religion, poésie et musique s'y trouvent tout d'abord réunies entre les mains des *aèdes* ou chanteurs, qui amusent de légendes mythologiques, instruisent de préceptes moraux, de lois civiles, de rites sacrés, et dotent de poëmes harmonieux, émanés, dit-on, des lèvres mêmes des Muses, les tribus de la Thrace et de la Thessalie, les libres montagnards répandus sur les croupes boisées de l'Olympe, de l'Hélicon, du Parnasse et du Pinde. « C'est là, dit Herder, que se sont formées les premières sociétés humaines; là ont retenti pour la première fois les accords de la lyre et de la cithare. En Thessalie, et jusque dans la Béotie, si peu renommée depuis pour les productions des arts, pas une fontaine, pas un ruisseau, pas une colline, pas un bosquet que n'ait effleuré le souffle du génie, que n'aient immortalisé les merveilles des poëtes. Ici coulait le Pénée; là se prolongeaient les délicieux ombrages de la vallée de Tempé : ici Apollon s'est égaré sous l'habit d'un berger; là les géants ont entassé les montagnes. »

Quelques noms traditionnels servent à caractériser cette période à la fois sacerdotale et poétique : c'est Linus, Olen, Musée, Eumolpe, et surtout Orphée, qui semble résumer en lui tous les éléments civilisateurs de ces temps reculés. Les manifestations des sentiments

de crainte pieuse ou de reconnaissance envers les dieux, les élans de la joie ou de la douleur, de l'indignation ou de la tendresse qu'éveille au cœur de l'homme la vie domestique et sociale ou le cours des événements humains, sont enfermés dans des chants qui durent être, à l'origine, d'une médiocre étendue et d'une simplicité toute naturelle à des peuples vivant de la chasse, occupés à la culture des moissons et des vignes, à l'éducation des abeilles et des troupeaux. On donnait à ces poëmes le nom d'*hymne,* quand ils célébraient un dieu ou un héros; de *linus* ou de *thrène,* quand ils exprimaient la tristesse et les regrets; de *péan,* quand ils chantaient le retour du printemps, l'espoir d'une faveur divine, le bonheur d'un vœu accompli; d'*hyménée,* lorsqu'ils accompagnaient deux jeunes époux à la maison nuptiale; de *nome,* quand ils étaient redits par un chœur chantant ou par des groupes de danse.

L'imagination vive et ingénieuse des poëtes allait plus loin encore. Elle transformait en divinités toutes les forces de la nature : elle peuplait d'êtres puissants la terre, le ciel, la mer; et en même temps la raison, épurant ces croyances, initiait, dans des réunions mystérieuses, les sociétés naissantes au dogme de l'immortalité de l'âme, à celui d'un Dieu punisseur et rémunérateur. C'étaient là autant de sujets que s'appropriait la poésie, sans compter que les migrations des peuples, plus fréquentes durant cette période, les révolutions intérieures, les aventures, les guerres, les trajets lointains, lui offraient sans cesse un nouvel aliment. On voit alors se succéder l'expédition des Argonautes, grande course maritime, autour de laquelle se groupent les noms de

Jason, de Médée, de Castor et Pollux, de Pélée, d'Orphée, d'Hercule; puis la guerre des Sept chefs contre Thèbes, à laquelle se rattachent les noms tragiques d'OEdipe et de ses deux fils; enfin la guerre de Troie, qui, réunissant pour la première fois toute la race hellénique, qu'elle transporte sur les rivages de l'Asie Mineure, amène entre les peuplades grecques des liaisons plus intimes, la familiarise avec une foule d'objets jusqu'alors inconnus pour elle, et ouvre ainsi des perspectives immenses à son essor poétique.

Deuxième époque. On donne à cette époque le nom d'époque héroïque : elle s'étend depuis le siége de Troie jusqu'à Solon. La poésie épique et la poésie lyrique y brillent du plus vif éclat. C'est alors que paraît Homère, dont nous apprécierons plus loin l'immortel génie.

A côté de lui se place le poëte, que l'on a surnommé l'Homère de la Grèce européenne, Hésiode, du bourg d'Ascra, en Béotie, dont *les Travaux et les Jours* sont un chef-d'œuvre de poésie didactique. On peut considérer son poëme comme le manuel du chef de famille. Les leçons de l'agriculture et de la navigation y sont embellies de toutes les grâces du style, de toute la richesse des images, et, ce qui vaut mieux encore, rehaussées de conseils moraux, que des tournures pittoresques et charmantes gravaient plus profondément encore dans la mémoire des jeunes gens qui les apprenaient par cœur. La *Théogonie,* du même poëte, est une continuation des poëmes orphiques et sacerdotaux de l'époque précédente : Hésiode y raconte l'origine du monde sous le nom de divinités, qui ne sont que le symbole des forces actives de la création : monument

instructif et original de la philosophie religieuse des temps antiques.

Archiloque de Paros, qui florissait vers l'an 680 avant Jésus-Christ, se distingue par la vivacité emportée de ses iambes, pleins de fortes pensées, de traits vifs et perçants, mais si enfiellés d'amertume satirique, qu'ils réduisent au suicide Néobulé, dont il avait demandé la main, et Lycambès, qui lui avait refusé sa fille.

Dans la poésie lyrique on remarque Alcée de Mitylène, auquel Horace accorde un archet d'or, pour exprimer la supériorité de son talent; et il le mérite, suivant Quintilien, dans la partie de son ouvrage où il poursuit impitoyablement les tyrans : il est aussi fort utile aux mœurs. Concis, riche, exact, il ressemble souvent à Homère : il descend parfois à la description des jeux et des amours, mais il excelle surtout dans les sujets élevés.

Un groupe brillant de poëtes lyriques se range autour d'Alcée : ce sont Alcman, Bacchylide, Ibycus, Terpandre, Lasus et la célèbre Sappho.

Hipponax d'Éphèse rivalise avec Archiloque pour la verve mordante et la violence de l'invective, pendant que Callinus et Tyrtée, mieux inspirés et plus utiles à leurs concitoyens, chantent des hymnes de combat qui enflamment le courage des guerriers.

Troisième époque. C'est l'âge d'or de la littérature grecque, le siècle de Périclès et d'Alexandre. La liberté politique, l'indépendance individuelle de tous les petits États dont la Grèce était composée, les grands exploits où les diverses républiques se sont illustrées en luttant contre les invasions des Perses et même en combattant entre elles, le développement de l'éloquence, de l'his-

toire et de la philosophie, parallèle aux progrès continus de la poésie, font de ce moment unique un point lumineux auquel Athènes sert de foyer et dont la splendeur ne s'est jamais éteinte.

Solon, Théognis et Phocylide, dégageant et isolant les préceptes moraux que les aèdes du premier âge et les poëtes du second mêlaient au tissu de leurs chants, créent le genre *gnomique* ou *sentencieux* et composent des recueils de maximes, de règles de conduite, qu'on lit encore avec fruit.

Simonide, Stésichore, Anacréon, écrivent des élégies ou des chants lyriques, mêlés d'allégories et de souvenirs nationaux. Pindare sera le roi de ce genre, qu'il n'a point créé, mais où il n'a pas de rivaux.

Xénophane, Parménide et principalement Empédocle, un des plus grands génies de l'antiquité, appliquent leur poésie à l'exposition de leurs doctrines philosophiques et mettent en vers les hypothèses par lesquelles ils expliquent le système de la nature.

Le genre dramatique jette alors un si grand lustre qu'il éclipse tous les autres : Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Ménandre, étalent aux yeux d'une foule émue ou railleuse les merveilles tragiques ou comiques, dont notre analyse essayera d'esquisser le tableau.

La prose, qui naît alors sous l'influence de l'histoire, de la tribune, de la philosophie et des beaux-arts, offre à notre admiration les œuvres d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, d'Isocrate, de Lysias, d'Eschine, de Démosthène, de Platon et d'Aristote : indiquons-les, nous les verrons plus tard ; mais constatons que, presque aussitôt après sa naissance, la prose grecque arrive à

une perfection que jamais peuple n'a surpassée : cette perfection, du reste, est le caractère propre à toute cette période qui, au milieu de la barbarie du monde alors connu, « sert d'époque, dit Voltaire, à la grandeur de l'esprit humain et d'exemple à la postérité. »

Quatrième époque. Après la mort d'Alexandre, la Grèce est incorporée au royaume de Macédoine ou déchirée par des luttes intestines. La littérature trouve alors un refuge en Égypte, à la cour des Ptolémées. Alexandrie devient le principal siége des lettres et des sciences grecques. Mais l'érudition remplace désormais le génie. A peine si Théocrite, né d'ailleurs en Sicile et de race dorienne, se place, par l'originalité de son talent, à côté des grands poëtes de l'époque précédente. On ne peut nier qu'il n'ait un sentiment réel de la nature, qu'il n'excelle à peindre fidèlement un paysage, une scène pastorale ou maritime, un caractère même, une passion, qu'il n'y ait de la vie dans ses bergers, ses chevriers et ses pêcheurs, une verve piquante dans la peinture du bavardage évaporé de ses *Syracusaines,* mais la langue qu'il manie avec tant de dextérité et de finesse n'a plus la grâce spontanée des poëtes de la grande époque : il y a trop d'art et d'industrie dans ses œuvres pour qu'on y rencontre de la naïveté.

Tel est aussi Apollonius de Rhodes, auteur d'un poëme sur l'expédition des *Argonautes,* œuvre magnifique, grande, imposante, où Virgile est allé puiser des inspirations en même temps qu'il faisait appel au génie d'Homère, mais écrite avec une correction si parfaite, qu'on a peine à croire au naturel du sentiment, à ce cri de l'âme émue, auquel on reconnaît le vrai poëte.

Callimaque, de Cyrène, savant universel, véritable encyclopédiste, grammairien, géographe et biographe, est surtout connu par des poésies ingénieuses et brillantes, d'un tour délicat et léger, mais gâtées par l'érudition et par la recherche qu'affecte toute la poésie alexandrine.

La poésie didactique se trouve plus à l'aise : elle peut se donner carrière au milieu des sciences perfectionnées. Les *Phénomènes* d'Aratus, de Soli, sont en ce genre la production la plus remarquable de cette période : disposition nette et régulière, épisodes bien choisis, vers heureux ; il n'y manque rien que du sentiment et de la passion.

Cinquième époque. L'Italie est souveraine de la Grèce, Rome victorieuse d'Athènes : l'Achaïe n'est plus qu'une petite province de l'empire romain : à leur génie conquérant et dominateur les maîtres du monde ont la gloire d'ajouter le talent littéraire, et, s'ils n'effacent point les modèles que la Grèce leur a légués, quelques-uns d'entre eux les égalent. Cependant, malgré la décadence manifeste dont est frappée la littérature grecque durant la période qui s'étend depuis la prise de Corinthe jusqu'à la translation de la capitale de l'empire à Constantinople, on trouve encore des noms qui sont loin de mériter l'oubli : ce sont des ruines, mais imposantes et majestueuses, où fleurit, en dépit des années, la jeunesse vivace de l'esprit grec. La tragédie et la comédie ont disparu : le poëme didactique a remplacé l'épopée : la poésie lyrique dégénère en épigrammes, aiguisées avec finesse par Agathias, Antiphile, Straton, Lucilius, Paul le Silentiaire, mais aussi souvent subtiles

et maniérées que spirituelles et délicates ; la prose, au contraire, a peu perdu de sa beauté primitive, et, par un phénomène remarquable dans ce déclin, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, la critique littéraire et la satire philosophique trouvent plusieurs représentants et produisent quelques œuvres qui rappellent les heureux temps de la splendeur athénienne.

Bannie des assemblées populaires et des discussions politiques, l'éloquence se réfugie dans les écoles des rhéteurs et des sophistes, où elle cherche à plaire plutôt qu'à convaincre, à polir des phrases au lieu d'exposer des idées, à récréer des oisifs plutôt qu'à instruire ou à persuader des hommes de cœur et d'action. Cependant quelques rhéteurs conservent le goût, l'intelligence, le sentiment et l'accent ému du siècle de Platon et de Démosthène. Parmi eux se distingue Dion Chrysostome, c'est-à-dire *Bouche d'or,* qui vécut sous Vespasien, Titus et Domitien. On raconte que, proscrit par cet empereur ennemi des lettres et des philosophes, il errait déguisé dans les contrées voisines du Danube, lorsque la nouvelle de la mort de Domitien arrive au camp de l'armée romaine : Dion s'avance au milieu des soldats, les décide, par son éloquence et par son courage, à proclamer un empereur, et prépare ainsi le règne de Nerva et de Trajan. Les ouvrages de Dion sont des discours, des dissertations, des entretiens philosophiques, marqués tous au coin d'une belle âme. C'est un cours complet de morale stoïcienne, écrit avec élégance, avec grâce, avec énergie, et auquel on ne peut reprocher parfois qu'un peu d'obscurité.

Maxime de Tyr, philosophe et orateur platonicien,

moins mêlé que Dion à la vie active de l'histoire, se fait remarquer, sous le règne de Marc-Aurèle et de Commode, par son amour pour la vérité, la tendance toute pratique de ses écrits, le tour ingénieux et habile de ses dissertations.

La science historique, développée par Polybe, est appliquée avec bonheur par Denys d'Halicarnasse, qui vécut du temps de César et qui vint à Rome après la bataille d'Actium. Ses *Antiquités romaines,* composées de matériaux rassemblés avec soin pendant près de trente années, manquent quelquefois d'impartialité et de profondeur politique, mais elles sont indispensables à qui veut connaître à fond l'ancienne constitution romaine; et l'auteur a le mérite d'avoir compris, avant Plutarque, que l'histoire est l'école des hommes d'État, des gouvernants et des législateurs.

C'est ainsi que l'envisage également Diodore de Sicile, qui florissait sous César et sous Auguste. Sa *Bibliothèque historique* ou histoire universelle est une œuvre précieuse à cause de la richesse et de la variété des matières qu'elle renferme. Diodore avait voyagé dans tout le monde connu des anciens, et il avait ainsi recueilli une ample moisson de documents. Aussi a-t-il rendu à la chronologie et à la géographie des services réels, qui sont comme une conséquence naturelle des théories élevées qu'il avait sur la manière d'écrire l'histoire et sur l'utilité qui doit en résulter.

Cependant ni Denys d'Halicarnasse ni Diodore de Sicile n'effacent la renommée de Plutarque, l'immortel biographe. Né à Chéronée, en Béotie, dans les dernières années du règne de Claude, Plutarque a laissé, dans

ses nombreux écrits moraux, le plus vaste et le plus intéressant répertoire de la sagesse antique. Mais c'est surtout par ses *Biographies parallèles des grands hommes de la Grèce et de Rome* qu'il s'est acquis une gloire impérissable. Avec plus de force et de précision que ses devanciers, Plutarque comprend et démontre que l'histoire est une école de mœurs, un apprentissage de la vie. Peut-on l'envisager sous un point de vue plus noble et plus utile? De là vient l'attention qu'il apporte à recueillir tous les traits qui peignent non-seulement l'homme dont il raconte la vie, mais l'humanité elle-même. Il ne rassemble, il ne groupe les divers incidents biographiques que pour donner des leçons. L'histoire, sous sa plume, devient animée et vivante ; c'est un tableau, c'est un drame, et non plus un récit. « Plutarque, dit Jean-Jacques Rousseau, a une grâce inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses, et il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant, Annibal rassure son armée effrayée et la fait marcher en riant à la bataille qui leur livra l'Italie ; Agésilas, à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand roi ; César, traversant un pauvre village et causant avec ses amis, décèle, sans y penser, le fourbe qui disait ne vouloir qu'être l'égal de Pompée ; Alexandre avale une médecine, et ne dit pas un mot ; c'est le plus beau moment de sa vie ; Aristide écrit son propre nom sur une coquille, et justifie ainsi son surnom ; Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre : la physionomie ne se montre pas

dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions; c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. » Tel est, en effet, l'admirable talent de Plutarque, tel est l'attrait particulier, le charme puissant qui lui vaudra sans cesse des lecteurs.

Appien d'Alexandrie, qui vécut à Rome sous Trajan, Adrien et les Antonins, est bien loin de Plutarque. Son *Histoire romaine* n'est pourtant pas à dédaigner, et la partie qui traite des *Guerres civiles* sous Marius et Sylla, jusqu'à la bataille d'Actium et la conquête de l'Égypte, offre cette suite de tragiques tableaux que Montesquieu appelle une épouvantable histoire.

Flavius Josèphe, né à Jérusalem l'an 37 de l'ère chrétienne et gouverneur de Galilée, expose avec talent les *Antiquités judaïques* ou retrace d'un pinceau dramatique la terrible catastrophe du siége de Jérusalem, prise et saccagée par Titus.

Arrien de Nicomédie, élève d'Épictète, à la fois guerrier, philosophe et historien, a écrit une *Expédition d'Alexandre,* qui est un des meilleurs ouvrages composés sur le vainqueur de l'Asie.

A côté des historiens il convient de mentionner deux géographes de talent, Strabon et Pausanias, qui, à des titres différents, se recommandent par la variété de leurs observations et par le nombre infini des détails qu'ils offrent aux lecteurs érudits.

La philosophie n'a plus ce caractère d'originalité, d'investigation personnelle que lui avaient donné Thalès, Pythagore, Socrate et les écoles sorties de son enseignement. Cependant le stoïcisme, en aspirant à la perfection morale et à une égalité parfaite devant la vertu,

trouve dans Épictète et dans Marc-Aurèle, l'un esclave, l'autre empereur, une réalisation singulière et frappante de ses nobles hardiesses et de ses vigoureuses doctrines.

La critique littéraire, ce fruit tardif du goût développé par l'expérience, et qui par conséquent ne peut naître qu'aux périodes de maturité, sinon de déclin, est exercée, avec une heureuse intelligence des lois esthétiques et des beautés durables, par Denys d'Halicarnasse et surtout par Longin. Denys, dans sa *Rhétorique* et dans son *Jugement sur les anciens,* est plein de détails intéressants, d'aperçus profonds, d'appréciations solides et justes; Longin, par la justesse des vues, la délicatesse des analyses, l'élégance, la simplicité et la force du style que l'on remarque dans son *Traité du sublime,* se place au-dessus de tous les critiques de l'antiquité et au niveau de tous les critiques modernes.

Enfin l'on voit paraître un genre nouveau, produit curieux et bizarre de cette époque, la satire philosophique, personnifiée dans Lucien. Fondant en une sorte de drame plaisant et satirique la comédie d'Eupolis et d'Aristophane et les conversations familières de Platon et de Xénophon, Lucien crée le dialogue, et il en fait un genre littéraire à part, où nul de ses imitateurs, y compris Fénelon, Fontenelle et Voltaire, n'a pu devenir son égal. C'est qu'il y déploie une sagacité, un coup d'œil pénétrant, une vivacité de dialectique, une verve de moquerie, une finesse enjouée, un bon sens, un amour du bien et une haine du mal, portés à un tel degré et exprimés dans un style si parfait, qu'il est difficile d'être plus vrai, plus vivant, plus universel. Sous ce rapport, on peut dire que tous les âges appartiennent

à Lucien par ce droit de conquête que la raison, ayant à son service tous les dons de l'esprit, s'arroge avec justice sur l'orgueil et sur la sottise : apanage éternel, empire sans bornes et sans fin. Mais, en se bornant à l'époque où il a vécu, tous les hommes se sont trouvés égaux devant l'inflexible rigueur de la loi morale, au nom de laquelle il a flagellé les vices, frondé les abus et combattu les préjugés de son temps. Morgue des parvenus, vanité des souverains, calculs misérables et hypocrites des besoigneux et des flatteurs, passion sordide des avares, turpitudes des débauchés, prétentions pédantesques des faux érudits, il a tout fouetté de sa lanière sanglante, et il a laissé dans l'histoire comme une jonchée de victimes, qu'on ne regrette pas de voir immolées à la morale ou au bon goût.

Sixième époque. La sixième période n'est déjà plus l'antiquité, et ce n'est pas encore l'ère moderne. Aussi présente-t-elle un caractère tout spécial : elle semble flotter entre le passé et l'avenir. La poésie est morte, ou bien elle n'est qu'un jeu d'esprit, un procédé mnémonique. Les historiens ne s'élèvent pas au-dessus du rang d'annalistes ou de chroniqueurs. L'éloquence trouve encore quelques accents élevés, quelques traits de passion sincère, dans Libanius et dans Thémistius, mais ce ne sont que des éclairs : le reste du ciel est obscur. L'empereur Julien offre, à cette époque, le phénomène étonnant d'un homme de goût et de style dans une époque sans style et sans goût. La philosophie, régénérée par les idées chrétiennes qui circulent dans le monde païen transformé, offre à l'admiration de l'avenir les noms de Proclus, de Plotin, de Jamblique; mais leur

renommée dépasse-t-elle les bornes étroites du monde érudit? Seule la religion chrétienne, désormais triomphante, crée des talents nouveaux, inspire à des âmes ferventes, dévouées, convaincues, de véritables mouvements d'éloquence et suscite des hommes de génie, dont les œuvres survivent à cette période et la rattachent à celles qui suivront. Les Pères de l'Église grecque, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Basile et saint Jean Chrysostome ne sont pas seulement d'illustres soldats de la milice chrétienne, de grandes âmes pleines de sentiments héroïques ; ce sont de bons orateurs, de bons écrivains. Au berceau de l'Église primitive, leur éloquence se retrempe, comme on l'a dit avec raison, à la source même de la nature, au sein de la libre rêverie, dans les contrées boisées et montagneuses de l'Asie Mineure, et leur style, où l'imagination, l'enthousiasme et la sensibilité se joignent à la raison et à la dialectique, émeut, passionne et attendrit les âmes qu'ils amènent ou qu'ils conservent à la foi.

Nous venons de tracer à grands traits, et en n'accusant avec plus de force que quelques lignes importantes, l'esquisse chronologique de la littérature grecque : nous allons maintenant faire une étude particulière de plusieurs figures qui font saillie et se détachent en vive lumière sur le fond immense, dont notre cadre ne peut offrir qu'un simple raccourci.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉPOPÉE.

HOMÈRE : *L'ILIADE* ET *L'ODYSSÉE*.

Avant que la lutte de l'Europe et de l'Asie, tant de fois renouvelée dans l'histoire du monde, eût fait éclater l'héroïsme de la Grèce républicaine à Marathon, aux Thermopyles, à Salamine, à Platées et à Mycale, la Grèce monarchique s'était réunie et avait éprouvé ses forces en assiégeant et en détruisant une des cités les plus opulentes de la côte de l'Hellespont. Vainqueurs de Troie, les Grecs rapportèrent, chacun dans leur patrie respective, les souvenirs vivants, animés, amplifiés, de ce long siége de dix années, des assauts livrés, des combats soutenus et des guerriers morts avec courage dans les champs qu'arrose le Simoïs. Dès lors, soit dans la famille, à la fin du banquet, soit dans ces lieux de causerie nommés leschés, ou bien encore, le soir, au foyer du laboureur, sous la tente du soldat, sur le pont du navire, les guerriers et les marins aimaient à redire à leurs compatriotes, à leurs amis et à leurs hôtes, qui les transmirent après d'âge en âge, convertis en légendes et agrandis par l'imagination du conteur et de l'auditeur, les récits où les noms d'Agamemnon, d'Achille, de Nestor, d'Ulysse, d'Hector, de Pâris et de Priam revenaient sans cesse, mêlés à ceux des divinités helléniques et asiatiques, que la crédulité religieuse intéressait au triomphe ou à la défaite des héros pour lesquels l'Olympe entier avait pris part. C'est de ces légendes, dont l'ensemble composa ce qu'on nomme le *cycle troyen*, et dont la poésie lyrique des

aèdes ne fut point la dernière à s'emparer pour en faire le sujet de ses chants, que s'est formée la poésie épique.

Le plus glorieux des poëtes épiques, celui qui recueillit l'héritage chantant des aèdes Thamyris, Démodocus et Phémius, pour l'étendre et le porter, comme d'un bond, à la perfection idéale, c'est Homère. « Par un rare bonheur, dit Herder, ses chants épars ont été religieusement recueillis et forment, dans leur ensemble, un double édifice, qui, après des milliers d'années, brille encore comme un palais indestructible de dieux et de héros. De même que les hommes se sont efforcés d'expliquer les merveilles de la nature, ils sont allés çà et là s'enquérir de la vie d'Homère, qui, en effet, était un véritable enfant de la nature, un heureux barde des rivages de l'Ionie. Peut-être plusieurs poëtes, qui l'égalaient pour le génie et dont le genre humain a perdu le souvenir, ont-ils mérité de partager la gloire dont il jouit seul. Pour lui, on lui a érigé des temples, il a été adoré comme une divinité humaine; mais ce culte passionné eût été presque illusoire sans l'influence qu'il a exercée sur le caractère de ses compatriotes et sur toutes les âmes dignes de sentir sa puissance. Les sujets de ses chants ont, il est vrai, perdu leur importance à nos yeux : ses dieux, ses héros, leurs passions et leurs mœurs sont tels que les présentaient les fables de son temps ou des âges précédents. Ses idées sur la nature et la géographie, sa morale, sa politique, ne sont pas plus étendues; mais l'art avec lequel il a fondu dans un tout vivant la foule d'objets que le monde contemporain présentait à ses regards; les savantes propor-

tions de son tableau, la peinture animée des moindres traits de ses personnages; la manière franche et libre dont il pénètre, comme un dieu, le secret de chaque caractère, dans le bien ou dans le mal, dans la joie ou dans la douleur; l'harmonie sublime qui s'échappe incessamment de sa lyre dans un poëme aussi varié qu'étendu, et qui, sans s'épuiser jamais, toujours ancienne et toujours rajeunie, enchantera le cœur et les soucis des hommes, tant que ses vers vivront dans la mémoire des peuples; voilà ce qui fait qu'Homère reste sans rival dans l'histoire du genre humain et ce qui le rend digne de l'immortalité, si quelque chose peut être immortel sur la terre. »

La tradition, qui a transmis de bouche en bouche le nom et les poésies d'Homère, n'a légué cependant sur la vie de ce grand poëte que des lumières bien incertaines. Le désir si naturel de suivre sa biographie dans tous les détails ne peut être satisfait. En vain toutes les nations policées ont travaillé de concert pour éclaircir leurs doutes. Il est résulté de ces recherches des contes si puérils, des opinions si bizarres, des jugements si contradictoires, que l'esprit a mille peines à y trouver quelque chose de raisonnable. Le plus simple, au milieu de ces conjectures, est de prendre la tradition telle qu'elle avait cours dans l'antiquité. Les auteurs des biographies d'Homère, placées sous le nom d'Hérodote et de Plutarque, désignent Smyrne comme le lieu de sa naissance. Venu au monde vers le neuvième siècle avant Jésus-Christ, environ quatre cents ans après la prise de Troie, il était fils de Méon et de Crithéis, originaires tous deux de Cymé, ville d'Éolie. On lui donna

d'abord le nom de Méonide, autrement dit fils de Méon, ou, selon d'autres, de Mélésigène, c'est-à-dire né près du Mélès, parce que sa mère l'avait mis au monde sur les bords de ce fleuve, affluent du golfe de Smyrne. C'est plus tard qu'il fut nommé Homère, mot auquel les étymologistes ont attribué tour à tour le sens d'*aveugle*, d'*otage*, de *collecteur de chants*. Un aède alors en renom, Phémius, cité avec éloge dans plusieurs endroits de l'Odyssée, se chargea, dit-on, de l'instruire : bientôt l'élève surpassa le maître. Smyrne admira le génie du jeune poëte, et tous les voyageurs qui venaient dans cette ville se plaisaient à s'entretenir avec lui. Parmi ces étrangers, il y avait un patron de navire, nommé Mentès, venu de Leucade, île de la mer Ionienne, pour le commerce du blé. Ses récits inspirèrent au jeune Homère le goût des voyages. Il s'embarqua sur le vaisseau de Mentès, parcourut avec son ami l'Asie, l'Égypte, la Grèce et presque toutes les contrées du monde alors connu. C'est au milieu de ces courses, qui lui donnèrent l'idée de l'Odyssée, qu'il devint aveugle, soit dans l'île d'Ithaque, soit à Colophon, ville de Lydie. Frappé de ce malheur et ne pouvant plus vivre que de ses chants, il commença cette vie errante qui lui fit promener sa misère et son génie à Cymé, à Néon-Tichos, à Phocée, à Érythres, à Chios. Il se fixa quelque temps dans cette île, y établit une école de poésie, chantée par des disciples nommés rhapsodes, et y composa ses grands ouvrages. De là, sa réputation s'étant répandue dans toute l'Ionie, dans le Péloponèse et dans l'Attique, les nombreux élèves qui fréquentaient son école l'engagèrent à visiter Athènes : il y vint et inséra les louanges

de cette cité dans le catalogue des vaisseaux, au second livre de l'Iliade et dans un passage du septième livre de l'Odyssée. Au sortir d'Athènes, il revint à Chios, où il se maria et eut deux filles, dont l'une mourut toute jeune et l'autre épousa un habitant de Chios. Homère s'étant ensuite rendu à Ios, une des Cyclades, y tomba malade et y mourut. Il fut enterré sur le bord de la mer par ses compagnons de voyage et par ceux des habitants d'Ios qui l'avaient visité et assisté pendant sa maladie. Longtemps après et lorsque ses poëmes furent devenus l'objet de l'admiration générale, les habitants d'Ios inscrivirent sur sa tombe ces deux vers élégiaques : « La terre recèle ici dans son sein la tête sacrée du divin Homère, dont la poésie a immortalisé les héros. »

Telle est dans sa simplicité primitive la légende biographique d'Homère. Il est inutile de la discuter, puisque la discussion n'aboutirait qu'à des conjectures. Constatons seulement deux faits : le premier, c'est que, malgré l'assertion des biographes qui lui donnent Smyrne pour ville natale, six autres villes de la Grèce, Rhodes, Colophon, Salamine, Argos, Chios et Athènes se disputaient l'honneur de son berceau; le second, c'est que l'on peut regarder Homère comme le chef de ces rhapsodes, qui, semblables aux troubadours et aux trouvères du moyen âge, allaient répandre à travers la Grèce orientale et européenne, chez un peuple plein de jeunesse et d'avenir, environné d'îles et de tribus florissantes, des chants inspirés par un enthousiasme que la nation tout entière partageait. Quelle joie, en effet, d'entendre raconter les exploits des ancêtres contre les étrangers, célébrer les titres de noblesse des familles

héroïques, publier des aventures et des entreprises encore présentes aux souvenirs des peuples, dont ces récits animaient ou réchauffaient l'orgueil! Aussi ne doit-on pas s'étonner qu'Homère ait été pour les Grecs le chantre divin de la gloire nationale, et que ses poëmes, propagés, vulgarisés par les rhapsodes, soient considérés comme l'expression la plus variée de la poésie, de la philosophie, de l'éloquence et de la vie sociale de son temps.

La double épopée d'Homère, chantée d'abord de mémoire et par fragments, puis recueillie et fixée par l'écriture en un corps complet sous le règne de Pisistrate, et remaniée en dernier lieu par la révision des grammairiens d'Alexandrie, se divise en deux fois vingt-quatre chants, dont nous allons donner l'analyse en insistant sur quelques parties saillantes du récit.

Iliade. Le sujet de l'*Iliade* est la colère d'Achille et la satisfaction qu'il reçoit de Jupiter sous les murs d'*Ilion* ou de Troie. Les Grecs sont devant Troie depuis neuf ans, lorsque éclate une querelle entre Agamemnon et Achille. Agamemnon ayant repoussé durement le prêtre d'Apollon, Chrysès, qui redemande humblement sa fille Astynomé, prisonnière des Achéens, Apollon envoie un cruel fléau sur l'armée grecque. Achille somme le roi des rois de rendre sa captive. Agamemnon refuse d'abord, et ne cède enfin qu'en menaçant Achille de lui arracher à son tour sa prisonnière Hippodamie, fille de Brisès. De là une violente querelle entre les deux chefs. Achille irrité se retire sur ses vaisseaux et jure de ne plus prendre part à la guerre. Il supplie sa mère Thétis, déesse de l'Océan, d'intercéder auprès de Jupiter,

qui, pour venger Achille, abuse Agamemnon par un songe trompeur et de fausses espérances. Dès lors les Grecs, toujours victorieux, sont vaincus par les Troyens et ne respirent que pendant une trève conclue avec leurs ennemis. La trève finie, la lutte s'engage de nouveau, et Hector poursuit les Grecs fugitifs jusqu'à leurs fossés. Désespérés, les Grecs recourent à Achille, qui demeure inexorable. Cependant, à la vue d'une mêlée où sont blessés les plus braves des guerriers grecs, il se décide à envoyer Patrocle voir ce qui se passe. Hector franchit le fossé, escalade le rempart et chasse les Grecs jusqu'à leurs vaisseaux. Patrocle, saisi d'indignation et de pitié, supplie Achille de lui permettre de revêtir ses armes et de conduire les Myrmidons au combat. Achille y consent : Patrocle est tué par Hector. Achille est alors saisi de fureur : il jette un cri si terrible qu'il fait frémir tous les Troyens et leurs alliés. Revêtu d'armes que Vulcain a fabriquées pour lui, il se précipite sur les ennemis. En ce moment commence non pas un combat, mais un affreux massacre : tout tombe sous ses coups, excepté le seul Hector, qui bientôt, sourd aux prières d'Andromaque, son épouse, insensible aux grâces enfantines du petit Astyanax, aux supplications touchantes de Priam et d'Hécube, tente contre Achille une lutte inégale, où il succombe. Achille vainqueur fait à Patrocle de magnifiques funérailles, tandis qu'il traîne dans la poussière, derrière son char, le cadavre sanglant d'Hector. Vaincu pourtant à la fin par les prières du vieux Priam, il consent à rendre au père de son ennemi les restes défigurés du vaincu, dont les Troyens célèbrent les obsèques.

Les commentateurs et les critiques ont calculé que ces différents événements se passent dans l'intervalle de quarante-sept jours, mais on remarque que dans ce récit Homère a intercalé de nombreux épisodes qui se rattachent plus ou moins étroitement à l'action principale et qui en étendent les proportions. Nous détacherons du poëme deux morceaux qui sont justement célèbres et qu'on ne se lassera jamais d'admirer. Le premier est l'entrevue d'Hector et d'Andromaque au sixième chant.

Hector, sur la prière d'Hélénus, fils de Priam, a quitté le champ de bataille : il rentre dans Troie par les Portes Scées, pour ordonner des prières en l'honneur de Minerve et pour ranimer le courage des Troyens.

Au-dessus des portes, auprès du hêtre, il trouve rassemblées une foule de femmes et de filles troyennes, qui l'entourent et l'interrogent, celle-ci sur son époux, celle-là sur son fils, cette autre sur son père. Mais Hector leur recommande à toutes d'aller implorer les dieux, car la patrie est menacée de grands malheurs. Il rencontre ensuite Hécube, sa mère, qui se rend chez l'une de ses filles, dont les appartements étaient proches du sien. Elle propose à son fils de réparer ses forces en goûtant dans une coupe qu'elle lui présente la douce liqueur d'un vin généreux; mais Hector refuse, et, laissant sa mère qui va prier Minerve avec les autres femmes d'Ilion, il arrive au palais de Pàris, auquel il reproche sa lâcheté, continue sa route jusqu'à sa propre demeure, où il apprend qu'Andromaque s'est rendue sur une tour, d'où elle regarde la mêlée, toute trem-

blante pour son époux, et suivie d'une nourrice qui porte leur petit enfant. Là commence l'épisode.

Lorsque Hector est arrivé aux portes Scées, après avoir traversé la grande ville, car c'était par là qu'il devait se rendre dans la plaine, à l'instant son épouse aux riches présents arrive en accourant devant lui, Andromaque, fille d'Éétion au grand cœur, qui jadis habitait dans Thèbes Hypoplacie, au pied du Placion boisé, et qui régnait sur les peuples ciliciens : la fille de ce roi fut donnée à Hector au casque d'airain. Quand elle vint au-devant de son époux, une seule femme l'accompagnait, portant sur son sein leur fils en bas âge, le rejeton bien-aimé d'Hector, semblable à une belle étoile : son père l'appelait Scamandrios; mais les autres, Astyanax (souverain de la cité); car Hector seul défendait Ilion. A la vue de son enfant, il sourit en silence : Andromaque s'approche d'Hector, en versant des larmes; puis, lui prenant la main, elle s'adresse à lui et lui dit :

« Infortuné, ton courage te perdra : tu n'as point de pitié pour ce tout petit enfant, ni pour moi, malheureuse, qui bientôt serai veuve de toi : car bientôt les Achéens te tueront en se ruant tous ensemble. Et pour moi, il vaudrait mieux, privée de toi, être plongée sous la terre. Je n'aurai plus de consolation, quand tu auras subi ta destinée, plus rien que la douleur. Car il ne me reste ni père, ni mère vénérée. Mon père a été tué par le divin Achille, quand il saccagea la ville bien bâtie des Ciliciens, Thèbes aux portes élevées.... J'avais aussi sept frères dans nos palais, et tous, en un seul jour, descendirent chez Hadès : tous furent exterminés par le divin Achille aux pieds rapides, quand ils paissaient les bœufs à la démarche lente et les blanches brebis. Pour ma mère, qui régnait sur le Placion verdoyant, le vainqueur la conduisit ici avec le reste du butin, puis il la délivra en retour d'une immense rançon; mais elle périt dans le palais de mon père sous les coups de Diane, qui aime à lancer des flèches. Ainsi, Hector, tu es pour moi mon père et ma mère vénérée; tu es mon frère et aussi mon époux florissant. Prends donc pitié de moi, reste ici sur cette tour; ne rends pas ton épouse veuve, ni ton fils orphelin : place tes soldats près de la colline des figuiers; c'est par là que la ville est

le plus accessible et que le mur peut être facilement franchi : c'est par là que trois fois les plus braves des Grecs ont tenté de pénétrer, et les deux Ajax, et l'illustre Idoménée, et les Atrides, et le valeureux fils de Tydée, soit qu'un devin habile leur donnât ce conseil, soit que l'élan de leur courage les y eût entraînés. »

Le grand Hector au casque dont la crinière ondoie lui répond en ces mots : « Et moi aussi, femme, tous ces pensers sont les miens; mais je rougirais trop devant les Troyens et les Troyennes aux longs voiles, si, comme un lâche, je m'éloignais de la bataille. Ce n'est pas là ce que me dit mon cœur, parce que j'ai appris à être brave toujours et à combattre aux premiers rangs des Troyens, pour soutenir la grande gloire de mon père et la mienne. Car, je le sens au fond de mon cœur et dans mon âme, un jour viendra où doit périr la sainte Ilion, et Priam et le peuple de Priam armé d'une bonne lance de frêne. Mais je n'ai point un si profond souci d'Hécube elle-même, du roi Priam et de mes frères, qui, nombreux et vaillants, tomberont dans la poussière sous les bras ennemis, que de toi, lorsque quelqu'un des Grecs à la tunique d'airain t'emmènera tout en larmes, après t'avoir ravi le jour de la liberté. Et alors dans Argos, tu ourdiras la trame sous une étrangère, et tu porteras l'eau de Messéide ou d'Hypérée, contrainte par la violence, courbée sous la dure nécessité; et l'on dira en voyant couler tes larmes : « Voici la femme d'Hector, de celui qui marchait le » premier des Troyens dompteurs de coursiers, quand ils com- » battaient autour d'Ilion. » Ainsi l'on parlera, et pour toi ce sera une nouvelle douleur de n'avoir plus un tel époux qui éloigne de toi le jour de l'esclavage. Mais que la terre amassée couvre mon cadavre, avant que j'entende tes cris et que je voie cette violence! »

Il dit, et le brillant Hector veut prendre son enfant; mais le petit se rejette en criant sur le sein de sa nourrice : la vue de son père lui fait peur; il redoute et l'airain et l'aigrette aux crins épars qu'il voit flotter menaçante au sommet du casque. Le père sourit ainsi que la mère vénérée. Aussitôt le brillant Hector enlève le casque de dessus sa tête et le place étincelant sur la terre; puis il prend son fils bien-aimé, le balance sur ses mains et dit en invoquant Jupiter et les autres dieux : « Jupiter

et vous, autres dieux, faites que mon fils soit, comme moi, illustre parmi les Troyens; qu'il ait ma force et mon courage pour régner sur Ilion! Que l'on dise un jour : « Il est encore » plus brave que son père! » Qu'à son retour des combats il paraisse chargé des dépouilles sanglantes de l'ennemi tué de sa main, et que le cœur de sa mère en tressaille de joie! »

Il dit, et remet son fils aux mains de son épouse chérie, qui le reçoit dans son sein parfumé en souriant dans les larmes. Son époux, touché de pitié à cette vue, lui prend la main, la nomme et lui dit ces mots : « Infortunée, ne t'abandonne point trop à la douleur : non, personne ne m'enverra chez Hadès avant l'heure fatale, et nul homme, je le dis, lâche ou courageux, ne peut éviter sa destinée, du premier jour où il est né. Mais retourne à notre demeure, reprends tes travaux, la toile et la quenouille, et ordonne à tes femmes de presser leur travail : la guerre est l'œuvre des hommes, mais surtout la mienne et celle de tous ceux qui sont nés dans Ilion. » En achevant ces paroles, le brillant Hector reprend son casque à la queue de cheval. Son épouse chérie se rend à sa demeure, retournant souvent la tête et versant des larmes abondantes.

Quel admirable tableau, et pourtant quelle simplicité touchante! Un soldat, sa femme et leur petit enfant, avec une nourrice! Mais quelles images groupées autour de ces quatre personnages : tous les héros, tous les événements de l'Iliade! Et avec cela quelle grâce, quelle délicatesse profonde dans l'effusion des sentiments, dans les naïves peintures de la vie du foyer! Aussi Hector, Andromaque et Astyanax ne s'effaceront-ils jamais de la mémoire des hommes. Du poëme d'Homère ils passent dans les drames d'Euripide, de Sénèque, et dans l'épopée de Virgile, qui les transmettent à notre Racine, et ils vivront ainsi à travers les siècles, comme le poëte qui les a créés.

La seconde scène que nous voulons citer est la prière

de Priam redemandant à Achille le corps ensanglanté d'Hector. On ne trouvera nulle part rien d'aussi déchirant, d'aussi pathétique.

Mercure a conduit Priam jusqu'à la tente du guerrier meurtrier de son fils.

Le grand Priam s'approche, prend dans ses mains les genoux d'Achille et baise ces mains terribles, homicides, qui ont tué plusieurs de ses enfants. Quand une immense infortune s'est emparée d'un homme, qui, dans sa patrie, a commis un meurtre, il se retire chez un peuple étranger, dans la maison d'un héros opulent, et tous ceux qui le voient sont saisis de surprise : de même, Achille s'étonne en voyant Priam qui est semblable à un dieu, et les assistants s'étonnent aussi, se regardant les uns les autres. Alors, Priam suppliant fait entendre ces paroles : « Souviens-toi de ton père, Achille semblable aux dieux : il est de mon âge et touche au seuil fatal de la vieillesse. Peut-être en ce moment de nombreux voisins le pressent, et il n'a personne pour écarter ces malheurs et ces périls; mais du moins, sachant que tu vis encore, il se réjouit dans son cœur, il espère tous les jours voir son fils bien-aimé revenir d'Ilion. Pour moi, malheureux, j'avais aussi des fils vaillants dans Troie aux larges rues, et je vois qu'il ne m'en reste pas un. Ils étaient cinquante, lorsque arrivèrent les enfants des Grecs : dix-neuf étaient sortis du même sein, et dans mes palais les autres naquirent de femmes étrangères. Le cruel Mars a brisé les genoux d'un grand nombre : un seul me restait, qui défendait notre ville et nous-mêmes, mais tu viens de le tuer, combattant pour sa patrie, mon Hector! C'est pour lui que j'arrive aujourd'hui près des vaisseaux des Achéens; c'est pour le racheter de toi que j'apporte de nombreux présents. Ah! respecte les dieux, Achille, prends pitié de moi, en songeant à ton père : je suis plus à plaindre que lui : j'ai pu ce que n'a fait sur la terre aucun autre mortel, j'ai approché de ma bouche la main de l'homme qui a tué mon fils. »

Achille est attendri au souvenir de son père. Il prend la main du vieillard et le repousse doucement : pendant

quelques instants il règne entre eux un silence solennel. Priam pleure sur Hector et Achille sur Pélée. A la fin, Achille s'élance de son siége, relève Priam, car il se sent pris de pitié à la vue de cette tête et de cette barbe blanches, et alors :

« Ah! malheureux! tu as enduré bien des peines dans ton âme! Comment, seul, es-tu venu jusqu'aux vaisseaux des Achéens, en présence du guerrier qui t'a ravi tant de fils, et de si vaillants? Ton cœur, sans doute, est de fer. Mais viens, repose-toi sur ce siége : laissons dormir nos douleurs dans notre âme, quelle qu'en soit l'amertume : il n'est aucun profit à tirer des gémissements qui font frissonner. Les dieux ont filé aux pauvres mortels un destin plein de peines ; eux seuls sont exempts de soucis.... Ainsi les immortels, à sa naissance, comblèrent Pélée mon père des dons les plus précieux : il l'emportait sur tous les hommes par ses possessions, ses richesses, et il régnait sur les Myrmidons ; enfin, quoique mortel, ils le firent époux d'une déesse. Mais ensuite la divinité lui imposa la loi du malheur, et il n'est pas vu dans sa maison entouré d'enfants puissants. Il n'a qu'un fils, qui va mourir bientôt : je n'assisterai point mon père dans sa vieillesse ; et maintenant, loin de ma patrie, je suis devant Troie pour ton malheur et pour celui de tes fils.... »

Priam cependant supplie Achille de ne pas le faire asseoir, tant qu'Hector restera privé de sépulture sous la tente de son vainqueur. Ce refus irrite Achille : son naturel emporté, bouillant, l'entraîne encore à la violence. Mais enfin il sort de sa tente, ordonne aux captives de laver le corps, de le parfumer, de l'envelopper d'une riche tunique et de le déposer à l'écart, loin des yeux de Priam, de peur que le vieillard ne puisse contenir sa colère dans son cœur attristé. Alors Achille, enlevant lui-même le cadavre d'Hector, le dépose sur

une couche, puis, aidé de ses compagnons, il le porte sur le char de Priam, et, rentrant dans sa tente, il dit au vieillard :

« Ton fils, ô vieillard! t'est rendu comme tu le désires : il repose sur un lit funèbre : tu le reverras au lever de l'aurore pour le ramener dans tes foyers : maintenant, songeons au repas. Car Niobé à la belle chevelure songea à prendre quelques aliments, quoique ses douze enfants eussent péri dans son palais, six filles et six garçons à la fleur de l'âge : c'est Apollon, qui de son arc d'argent immola les fils dans son courroux contre Niobé, et Diane, qui se plaît à lancer des flèches, immola les jeunes filles, parce que leur mère s'était comparée à Latone au gracieux visage.... Nous aussi, divin vieillard, songeons à prendre quelque nourriture, ensuite tu pleureras ton fils chéri, quand tu l'auras conduit dans Ilion, et il sera temps de te répandre en larmes. »

Tous les traducteurs et commentateurs d'Homère sont unanimes pour admirer cette grande et immortelle peinture, une de celles où éclate avec le plus de vivacité le génie pathétique de l'auteur de l'Iliade. Et c'est justice : l'avenir se taira sur la réputation bruyante de plus d'un poëte moins éloigné de nos jours que le vieil Homère; mais comment croire que le souvenir de pareilles scènes puisse se perdre, tant qu'il y aura un cœur de père pour les comprendre et pour s'en émouvoir? Voilà l'éternelle moralité de l'épopée homérique, voilà ce qui faisait dire à saint Basile que la poésie d'Homère est un hymne perpétuel en l'honneur de la vertu!

ODYSSÉE. Le héros de l'*Odyssée* est Ulysse, en grec *Odysse,* comme Achille est celui de l'Iliade. La conception de cette œuvre est plus simple, mais elle comporte cependant plus de variété que celle du premier poëme

d'Homère. Les épisodes y sont plus naturellement encadrés. Ulysse, parti pour le siége de Troie, est absent de chez lui depuis plusieurs années : au moment où il retourne à Ithaque, sa patrie, il est en butte à la colère de Neptune, parce qu'il a crevé l'œil du cyclope Polyphème, fils de ce dieu. Jeté par une violente tempête sur le rivage de la Sicile, il échappe à grand'peine au peuple cruel des Lestrygons, et aborde à l'île d'Æa, séjour de la magicienne Circé, qui change en pourceaux une partie des compagnons et qui leur rend ensuite leur première forme. Après avoir traversé l'Océan et visité une plage ténébreuse, où Tirésias évoque devant lui les ombres des morts, Ulysse échappe aux Sirènes, aux monstres de Scylla et de Charybde, et est porté dans l'île d'Ogygie, dans laquelle Calypso essaye vainement de le retenir. La protection de Minerve l'arrache à ce danger, mais le courroux de Neptune le fait échouer sur la côte de Schérie, habitée par les Phéaciens. Une rencontre imprévue le met en présence de Nausicaa, fille d'Alcinoüs, qui le conduit chez son père. Il y reçoit la plus cordiale hospitalité, qu'il paye du récit de ses aventures. Alcinoüs, touché de ses malheurs, lui donne les moyens de rentrer dans sa patrie. Durant son absence, Laërte, son père, courbé par l'âge et les chagrins, s'était retiré à la campagne; Anticlée, sa mère, était morte; Pénélope, obsédée par des prétendants, leur refusait sa main et gardait sa foi à son époux, et Télémaque, après avoir cherché vainement son père à Pylos et à Sparte, était revenu dans Ithaque, où il essayait de soustraire son héritage au pillage de ses ennemis. Ulysse, caché sous les habits d'un men-

diant, se fait successivement reconnaître de tous les siens, attaque les prétendants, les met en fuite ou les perce de ses flèches, et rentre en possession de sa famille et de ses trésors.

On a déterminé que les différents événements, dont se compose l'Odyssée, sont contenus dans un espace de cinquante-huit jours; mais il faut plutôt donner son attention au but moral du poëte, aux fictions neuves et aux incidents variés qui en rendent la lecture des plus attrayantes. « L'Odyssée, dit Fénelon, renferme de tous côtés mille instructions morales, pour tout le détail de la vie, et il ne faut que lire pour voir que le poëte n'a peint un homme si sage, qui vient à bout de tout par sa sagesse, que pour apprendre à la postérité les fruits que l'on doit attendre de la piété, de la prudence et des bonnes mœurs. »

Le choix est embarrassant parmi tant d'épisodes que l'on aimerait à citer pour donner une idée du génie toujours fécond et toujours original du chantre d'Ulysse : nous lui emprunterons le récit où la nourrice Euryclée reconnaît son nourrisson, devenu son maître et son roi.

Pénélope, sans reconnaître son époux, avait ordonné à la vieille Euryclée de laver les pieds de l'étranger.

Alors la vieille servante apportant un bassin éclatant pour lui laver les pieds y verse en abondance de l'eau froide et répand ensuite l'eau chaude par-dessus. Ulysse, assis près du foyer, se tourne à l'instant du côté de l'ombre; car il pense en lui-même qu'Euryclée, en le touchant, pourrait découvrir sa blessure et que tous ses projets seraient dévoilés. Cependant elle s'approche de son maître et lui baigne les pieds. Aussitôt elle reconnaît la blessure que lui fit jadis un sanglier aux dents d'ivoire, lorsqu'il parcourait le Parnèse avec Autolycus et les fils d'Autolycus.... La vieille Euryclée, ayant touché cette blessure en baissant les

mains, la reconnaît et laisse échapper le pied qu'elle tenait : la jambe retombe dans le bassin, l'airain retentit, le vase est renversé, et toute l'eau coule sur la terre. Cependant la douleur et la joie saisissent en même temps l'âme d'Euryclée : ses yeux se remplissent de larmes; sa faible voix est arrêtée; enfin, portant la main jusqu'au menton d'Ulysse : « Oui, dit-elle, tu es Ulysse, mon enfant chéri, mais je n'ai pu te reconnaître avant d'avoir touché cette blessure qui témoigne que tu es mon roi. » Elle dit et jette les yeux sur Pénélope, voulant l'avertir que son époux est là. Mais celle-ci, quoique en face, ne l'aperçut pas et ne découvrit rien. Minerve avait détourné son esprit : Ulysse alors se penche vers Euryclée : de la main droite, il lui ferme la bouche, et de l'autre l'attirant à lui :

« Nourrice, dit-il, veux-tu me perdre? C'est toi qui m'as nourri de ton sein, et maintenant, après bien des maux soufferts, j'arrive, au bout de vingt ans, dans ma patrie. Mais, puisque tu as tout découvert et qu'un dieu te l'a mis au cœur, silence! que nul autre ne le sache dans le palais. Car je le déclare, et cela s'accomplira, si jamais un dieu dompte sous mes coups les prétendants audacieux, bien que tu sois ma nourrice, je ne t'épargnerai point, quand je tuerai les autres esclaves de la maison. »

La prudente Euryclée lui répond : « O mon fils! quelle parole a franchi la barrière de tes dents! Tu sais combien mon âme est constante, inébranlable : je serai ferme comme la pierre ou comme le fer. Mais je te le dirai; et toi, grave ces paroles dans ton âme : Si quelque dieu accable par ton bras les prétendants audacieux, alors je te désignerai les femmes de la maison qui te méprisent et celles qui sont innocentes. »

Le prudent Ulysse lui répond :

« Nourrice, pourquoi me les désigner? Ce soin est inutile. Moi-même j'examinerai bien, et je découvrirai chacune d'elles : pour toi, garde silencieusement ma parole et fie-toi aux dieux! »

Il dit, et la vieille Euryclée quitte l'intérieur de la salle, pour apporter un autre bain, car toute l'eau du premier avait été répandue. Quand elle a fini de laver les pieds de son maître, et qu'elle les a parfumés d'une huile onctueuse, Ulysse approche le siége du foyer pour se réchauffer, et cache la cicatrice avec ses pauvres vêtements.

On ne saurait trouver une image plus fidèle, plus réelle de la vie privée des anciens, et cependant la touche du peintre est si délicate, si imperceptible, qu'on ne la sent que par la réflexion. C'est ce qui a fait dire que, si l'Iliade est le poëme des imaginations vives, qui aiment les passions impétueuses et qui préfèrent un drame pathétique à une histoire morale, l'Odyssée est le poëme de toutes les âmes sensibles : on admire l'Iliade, on aime l'Odyssée : c'est une épopée domestique, a dit un homme d'esprit.

Toutefois, de quelque côté que l'on incline, il est un fait constant, c'est que la littérature grecque, nulle branche exceptée, est sortie tout entière de cette source féconde, et rien n'est plus vrai que la comparaison du poëte Manilius, qui représente la poésie homérique comme un grand fleuve d'où sont dérivés, ainsi qu'une multitude de ruisseaux, tous les autres genres littéraires.

La langue dont Homère s'est servi dans ses poëmes est le dialecte ionien, mêlé de formes éoliennes : il emploie le vers dit hexamètre, qui resta toujours consacré depuis lors à la poésie épique : sa diction est pure, coulante, facile. « Personne, dit Quintilien, ne surpassera jamais Homère ni en sublimité dans les grandes choses ni en naturel et en propriété dans les petites. Tour à tour fleuri et serré, grave et doux, il n'est pas moins admirable dans son abondance que dans sa concision. Il n'a pas seulement, au plus haut degré, toutes les qualités du poëte, il a encore toutes celles de l'orateur. Enfin dans les expressions, dans les pensées, dans les figures, comme dans l'entente géné-

rale de la composition, il excède la mesure de l'esprit humain, à ce point que c'est la marque d'un grand talent non d'imiter ses perfections, ce qui me paraît impossible, mais de les comprendre. » Une particularité de style fort remarquable dans Homère, ce sont les épithètes caractéristiques qu'il donne aux personnes et aux objets. Il ne faut pas y voir de vains ornements de style, mais des traits pittoresques, de vrais coups de pinceau, qui dessinent avec bonheur les physionomies, en arrêtent nettement la forme et la fixent dans l'imagination du lecteur par la vivacité réelle du coloris.

La tradition attribue à Homère, outre l'Iliade et l'Odyssée, des *Hymnes* en l'honneur des dieux, la *Batrachomyomachie* ou *Combat des Grenouilles et des Rats,* poëme héroï-comique, qui est, selon toute probabilité, d'un poëte nommé Pigrès, et enfin le *Margitès,* poëme satirique, dont il ne reste que des fragments. Mais l'authenticité de ces divers ouvrages est loin d'être bien constatée, tandis que la double épopée homérique, entourée dans tous les âges d'un plus grand nombre d'admirateurs que de Zoïles, fera redire sans cesse avec Joseph Chénier :

> Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
> Et, depuis trois mille ans, Homère respecté
> Et jeune encor de gloire et d'immortalité.

SECONDE PARTIE.

POÉSIE LYRIQUE.

TYRTÉE ET PINDARE.

§ I.

TYRTÉE.

L'antiquité ne parle de Tyrtée qu'avec admiration. Platon lui donne le nom de sage, et Horace le place immédiatement après Homère. Né à Milet, il était, dit-on, boiteux, et vivait à Athènes, sa patrie d'adoption, dans un état obscur : son enthousiasme le faisait regarder comme un fou. C'était un fou de génie : il avait la folie des grands sentiments et des beaux vers. Pendant la seconde guerre de Messénie, les Lacédémoniens, battus par leurs ennemis, avaient demandé un général aux Athéniens. Ceux-ci, par dérision, leur envoient le pauvre maître d'école infirme. Mais, semblable à Callinus, le poëte d'Éphèse, qui excitait dans le même temps les Ioniens à sortir de leur inertie et à lutter contre les barbares, Tyrtée par de mâles accents, tout chauds de patriotisme, tout empreints de raison austère, de crainte de la honte et du mépris de la mort, entraîne les Spartiates au combat :

Oui, vous êtes la race de l'invincible Hercule! Courage : Jupiter n'a pas détourné sa tête de vous. Ne craignez point le nombre des guerriers; ne le redoutez point; mais que chaque soldat ait son bouclier droit contre l'ennemi, le cœur plein de haine et chérissant le noir destin de la mort à l'égal des rayons du soleil. Vous connaissez les œuvres héroïques de Mars fécond en larmes, et vous savez le choc de la terrible mêlée; vous vous êtes trouvés dans la fuite et dans la poursuite, jeunes gens; vous en avez fait une longue épreuve. Les guerriers hardis qui

se serrent dans les rangs en marchant au combat et à la mêlée meurent en petit nombre et sauvent la foule qui les suit; mais quand on tremble, il n'est plus de valeur. Allons, ferme! les pieds solides en terre et la lèvre mordue par les dents. Voici l'ennemi : pied contre pied, bouclier contre bouclier, aigrette contre aigrette, casque contre casque, poitrine contre poitrine : la main à la garde de l'épée et la lance en arrêt!

Tyrtée leur dit encore :

Il est beau pour un brave de tomber aux premiers rangs, en combattant pour la patrie; mais abandonner sa ville natale et ses grasses campagnes pour aller mendier, c'est le plus lamentable destin, errant avec une mère chérie, un vieux père, de petits enfants, une jeune épouse. Car on est un objet de mépris partout où l'on va, poussé par le besoin et la hideuse pauvreté. On flétrit sa race, on dégrade sa beauté, on a pour escorte le vice et le déshonneur.... Mais celui qui, marchant au premier rang, n'épargne point sa vie, est la gloire de sa cité, de son peuple et de son père. S'il succombe, tout le monde le pleure, jeunes et vieux, et la ville tout entière n'est plus que larmes. On lui dresse un tombeau, et ses fils sont honorés des hommes, et les fils de ses fils et toute sa postérité.... Combattons donc avec courage, et mourons pour nos enfants!

Les Messéniens furent vaincus, et Tyrtée, pour récompense, fut nommé citoyen de la ville de Sparte, qui n'oublia jamais ses vers.

§ II.

PINDARE.

« Vouloir égaler Pindare, dit Horace, s'est s'élever avec Dédale sur des ailes de cire pour aller donner son nom à une mer azurée. Tel qu'un torrent qui se précipite de la montagne, grossi par les pluies qui le font déborder sur ses rives, tel Pindare jaillit immense d'une source profonde : il a droit au laurier d'Apollon, lors-

que, dans ses audacieux dithyrambes, il déroule des expressions nouvelles et qu'il s'emporte en rhythmes indépendants, soit qu'il chante les dieux, les rois, les enfants des immortels, dont la main a frappé les Centaures d'un trépas légitime ou étouffé les flammes de la redoutable Chimère, soit qu'il célèbre l'athlète ou le coursier, ramenés immortels des combats éléens, et qu'il leur consacre un monument plus glorieux que cent statues, soit qu'il pleure le jeune époux ravi à son épouse éplorée, et que, élevant jusqu'au ciel sa force, son courage et ses précieuses vertus, il les dérobe aux noirs enfers : toujours un souffle puissant soutient le cygne de Dircé, quand il s'élance dans les hautes régions des nuages. »

On ne saurait mieux caractériser et apprécier le génie de Pindare, le plus illustre, sans contredit, des lyriques grecs, ni indiquer avec plus de précision les différents genres de poëmes qu'il a traités : *hymnes* et *péans* en l'honneur des dieux et des héros, *odes triomphales* pour les rois et les athlètes, *thrènes* ou *chants funèbres,* pleins de mélancoliques regrets.

Pindare naquit à Thèbes ou dans le village des Cynoscéphales, voisin de cette ville, vers l'an 522 avant Jésus-Christ. La tradition s'est plu à embellir son berceau de légendes fabuleuses. Issu d'une famille de musiciens, on dit que sa naissance eut lieu le jour même de la solennité des jeux Pythiques, que les Nymphes et les Sylvains dansèrent de joie autour de l'enfant, et que des abeilles vinrent se poser sur ses lèvres et le nourrir de leur miel. Jeune homme, poëte à moins de vingt ans, il eut pour guides et pour maîtres Lasus, Simo-

nide, Myrtis et la fameuse Corinne de Thèbes, qui régla son imagination et sa fougue emportée. Bientôt la renommée de Pindare se répandit dans toute la Grèce et dans tous les pays de race hellénique. Les rois de Sicile, de Cyrène, de Macédoine, de Thessalie, toutes les cités libres, toutes les familles opulentes se disputèrent son amitié et ses chants, qui devinrent leurs archives, leurs titres de noblesse. Dès lors, sa longue carrière, terminée à quatre-vingts ans, fut comme une fête continuelle; et le respect dont on l'entoura vivant sauva plus tard sa maison de l'incendie, lorsque les Lacédémoniens, et plus tard Alexandre, ravagèrent et brûlèrent la ville de Thèbes.

Des nombreuse poésies de Pindare, il ne reste en entier que ses chants *épiniciens,* c'est-à-dire composés pour des vainqueurs aux différents jeux de la Grèce. Ces jeux étaient les *Olympiques,* célébrés tous les quatre ans à Pise ou Olympie, dans l'Élide, en l'honneur de Jupiter; les *Pythiques,* institués à Delphes en l'honneur d'Apollon Pythien : ils revenaient aussi tous les quatre ans; les *Néméens,* célébrés tous les trois ans dans une prairie de l'Argolide en mémoire d'Hercule, vainqueur du lion de Némée; les *Isthmiques,* ainsi nommés de l'isthme de Corinthe, et établis par Thésée en l'honneur de Neptune. Les noms des jeux ont servi à diviser en quatre parties les chants de victoire composés par Pindare, et écrits pour la plupart en dialecte dorien, le plus sonore et le plus musical de tous.

Ces diverses poésies, qui forment un recueil de quarante-cinq pièces, ont, au premier aspect, un air de ressemblance qu'on ne saurait nier, mais c'est une

12

raison d'admirer davantage la souplesse de talent, l'inépuisable fécondité du poëte qui répand une variété merveilleuse sur cette uniformité. « Son génie vigoureux, dit l'auteur du *Voyage d'Anacharsis,* ne s'annonce que par des mouvements irréguliers, fiers et impétueux. Les dieux sont-ils l'objet de ses chants, il s'élève comme un aigle jusqu'au pied de leurs trônes; si ce sont les hommes, il se précipite dans la lice comme un coursier fougueux : dans les cieux, sur la terre, il roule, pour ainsi dire, un torrent d'images sublimes, de métaphores hardies, de pensées fortes et de maximes étincelantes de lumière. Pourquoi voit-on quelquefois ce torrent franchir ses bornes, rentrer dans son lit, en sortir avec plus de fureur, y revenir pour achever paisiblement sa carrière? C'est qu'alors, semblable à un lion qui s'élance à plusieurs reprises en des sentiers détournés et ne se repose qu'après avoir saisi sa proie, Pindare poursuit avec acharnement un objet qui paraît et disparaît à ses regards. Il court, il vole sur les traces de la gloire : il est tourmenté du besoin de la montrer à sa nation. Quand elle n'éclate pas assez dans les vainqueurs qu'il célèbre, il va la chercher dans leurs aïeux, dans les instituteurs des jeux, partout où il en reluit des rayons, qu'il a le secret de joindre à ceux dont il couronne ses héros : à leur aspect, il tombe dans un délire que rien ne peut arrêter; il assimile leur éclat à celui de l'astre du jour; il place l'homme qui les a recueillis au faîte du bonheur : si cet homme joint les richesses à la beauté, il le place sur le trône même de Jupiter; mais, pour le prémunir contre l'orgueil, il se hâte de lui rappeler que, revêtu

d'un corps mortel, la terre sera bientôt son dernier vêtement. »

C'est là, en effet, un des côtés les plus beaux du génie de Pindare, et ce qui explique pourquoi l'un de nos plus éminents critiques le compare à Bossuet. Comme le grand orateur de la chaire chrétienne, il a l'instinct de la grandeur sous toutes les formes, un goût pour les choses éclatantes, depuis les phénomènes de la nature jusqu'aux pompes de la puissance et de la richesse humaines, mais il a aussi ce ferme jugement en contraste avec l'imagination éblouie, ce retour sévère et triste qui abat ce qu'elle avait d'abord admiré, et se donne le spectacle de deux grandeurs également senties, celle du monument et celle de la ruine. De là le sentiment religieux, très-marqué, très-profond de la poésie pindarique, les sentences pleines de force qu'il sème partout avec profusion, ces leçons de sagesse qu'il lance comme une flèche rapide, et qui pénètrent d'autant plus que le tour en est simple, bref, incisif. Et ce qui ne frappe pas moins dans ce poëte, que l'on accuse en vain d'obscurité, c'est l'union singulière de l'imagination la plus hardie, de la plus haute exaltation de l'esprit avec le calme et la douceur la plus parfaite, avec un naturel et une netteté vraiment exquise. Son feu rayonne, mais n'éblouit pas : sa poésie est un miroir où se réfléchissent, dans toute leur pureté, les diverses impressions d'une belle âme.

Voici deux morceaux, d'un genre distinct, qui peuvent donner une idée du génie varié de Pindare.

Le premier est la peinture du géant Typhon, écrasé par Jupiter sous les rochers de l'Etna.

Nous l'empruntons à la première pythique, adressée au roi de Syracuse, Hiéron.

Lyre d'or, également chérie d'Apollon et des Muses aux noirs cheveux, c'est à toi qu'au début de la fête obéit la danse brillante; c'est de toi que les aèdes attendent le signal, quand tes accords harmonieux préludent aux hymnes et aux évolutions du chœur, et c'est toi qui éteins le feu éternel de la foudre aux traits acérés : l'aigle s'endort au ciel sur le sceptre de Jupiter, et il laisse pendre languissamment ses deux ailes rapides,

Ce souverain des oiseaux, alors que tu répands sur sa tête anguleuse un sombre nuage, qui clôt doucement sa paupière : il soulève son dos humide, vaincu par tes accords. Mars lui-même, le dieu violent, rejette au loin sa tranchante épée : un mol assoupissement se glisse dans son cœur : c'est que tes traits charment les âmes divines, dirigés par la sagesse du fils de Latone et par les Muses au vaste sein.

Tous ceux que n'aime point Jupiter entendent avec effroi la voix des Piérides, sur la terre et sur la mer indomptable, et aussi celui qui gît dans l'affreux Tartare, l'ennemi des dieux, Typhon aux cent têtes, que nourrit jadis un antre fameux de la Cilicie : aujourd'hui, les rivages de Cumes battus par les flots et les champs de la Sicile écrasent sa poitrine velue; et sur lui pèse la colonne du ciel, l'Etna, qui se couronne de frimas et qui nourrit une neige éternelle.

De ses entrailles jaillissent des sources sacrées d'un feu dont on n'ose approcher : pendant le jour, ces fleuves ardents roulent des flots d'une fumée noirâtre; mais, pendant la nuit, la flamme, épandue en spirales d'un rouge sanglant, entraîne des rochers qu'elle porte avec fracas jusqu'aux vastes plaines de la mer : et c'est le monstre gisant qui lance vers le ciel des jets d'un feu terrible : prodige étonnant à voir, étonnant à entendre !

Ceux qui passent disent que Typhon est là, lié par une double chaîne aux sommets couverts d'un noir ombrage et à la base de l'Etna, où un lit de roches aiguës déchire son dos renversé. Ah ! puissé-je ne jamais te déplaire, ô Jupiter ! toi qui règnes sur la montagne dont le front se dresse au-dessus d'une fertile contrée !

Le second morceau est la description des Iles Fortunées, séjour éternel des âmes pieuses : elle est tirée de la seconde olympique : le poëte s'adresse à Théron d'Agrigente, vainqueur à la course des chars.

Quand la richesse est embellie par les vertus, elle rend capable de tout entreprendre, elle inspire une ardeur inquiète et sans bornes. C'est un astre étincelant : c'est pour l'homme le flambeau de la vérité.

Quiconque a richesse et vertu, celui-là connaît l'avenir : il sait que les âmes des coupables qui meurent ici-bas sont aussitôt punies et que les crimes commis dans cet empire de Jupiter sont jugés sous la terre par un tribunal dont la rigueur est inflexible.

Mais durant la nuit et durant le jour, les justes, éclairés par un soleil éternel, mènent une vie exempte de travail, sans fatiguer leurs bras à fouiller la terre ou les profondeurs des mers, pour y chercher la nourriture accoutumée. Ceux qui ont gardé la foi des serments vivent mêlés aux mortels aimés des dieux, sans jamais verser de larmes, tandis que les autres souffrent des maux qu'on ne saurait voir.

Puis, quand les hommes, après avoir habité trois fois dans l'un et l'autre monde, ont eu la force de tenir leur âme éloignée de toute injustice, alors ils suivent la route de Jupiter jusqu'à la tour de Saturne, et ils sont reçus dans l'île des bienheureux, que caressent les brises de l'Océan et où rayonnent des fleurs d'or, nées les unes de la terre sur des arbres étincelants, les autres au sein de l'onde, et ils en tressent des guirlandes pour leurs têtes et pour leurs bras.

Pindare, dans un de ses poëmes, s'écrie qu'il s'estimera le plus heureux des hommes, si, parvenu aux noirs confins de la vie, il laisse à ses enfants le plus précieux des héritages, celui d'une bonne renommée. Son vœu a été exaucé : il a travaillé toute sa vie à faire briller la gloire des autres dans la postérité, et la postérité le paye de ses travaux en plaçant sur son front une glorieuse couronne.

TROISIÈME PARTIE.

POÉSIE DRAMATIQUE.

ESCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE, ARISTOPHANE.

§ I. De la poésie dramatique chez les Grecs : tragédie, comédie, drame satyrique. — § II. Les trois grands tragiques grecs : Eschyle, Sophocle et Euripide. — § III. Aristophane ; ses prédécesseurs, ses contemporains et ses successeurs.

§ I.

DE LA POÉSIE DRAMATIQUE CHEZ LES GRECS : *tragédie et comédie.*

La poésie dramatique a pour principe une disposition particulière de l'esprit humain, l'imitation. « Les enfants, dit La Bruyère, ont déjà de leur âme l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus, et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour leurs amusements ; c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire, qu'ils sont de tous métiers ; soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste ; qu'ils se trouvent à un grand festin et qu'ils y font bonne chère ; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchantés ; que, bien que seuls, ils se voient un riche équipage et un grand cortége, qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, et jouissent du plaisir de la victoire ; qu'ils parlent aux rois et aux plus grands princes ; qu'ils sont rois eux-mêmes, ont des sujets, possèdent des trésors, qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable,

et, ce qu'ils ignorent dans la suite de la vie, savent, à cet âge, être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre félicité. » Étendons aux hommes, qui sont de grands enfants, ce que La Bruyère dit ici des enfants, qui sont de petits hommes, et nous aurons la poésie dramatique toute créée. Elle naquit chez les Grecs comme un fruit spontané du sol, et vint s'ajouter aux productions brillantes de la poésie lyrique et de la poésie épique, avec lesquelles elle a la plus étroite affinité. En effet, dans les fêtes des dieux et principalement à celles de Bacchus, qui se célébraient aux vendanges, les chœurs chantants, affectés d'abord aux louanges du dieu du vin, furent suppléés, pendant les moments de repos, par des intermèdes épisodiques, tels qu'un récit, un dialogue. Ce drame, cette action, qui coupait le chant du chœur, s'appela tragédie, *chant du bouc* ou mieux *de la vendange,* quand elle eut un caractère sérieux; et comédie, *chant du village* ou *du plaisir,* quand elle provint de la gaieté : on rattachait à la comédie une sorte de pièce, appelée drame satyrique, dont il sera question plus loin. Telle fut l'origine du théâtre grec : les chants, le chœur, en furent, au début, la partie fondamentale : l'action proprement dite était l'accessoire; elle devint ensuite le principal.

La tradition attribue à Thespis, contemporain de Solon et de Pisistrate, les premiers essais de l'art théâtral. On dit qu'il rendit le chœur plus régulier et y adjoignit un acteur qui racontait ou représentait une action. Comme les rhapsodes, Thespis et sa troupe furent sans doute des artistes et des chanteurs ambulants : de là cette légende qu'il promena sur des cha-

riots les acteurs qui chantaient ses poëmes. On cite après Thespis Phrynichus, d'Athènes, qui fut, dit-on, condamné à une amende pour avoir ému trop vivement la sensibilité des spectateurs par sa *Prise de Milet,* et Chérilus, ainsi que Pratinus, tous deux contemporains d'Eschyle, qui donnèrent plus de pompe au costume et à l'appareil de la scène.

Le développement de la comédie fut parallèle à celui de la tragédie : l'action comique se groupa d'abord autour du chœur, puis elle finit par l'envahir au point de ne lui laisser qu'une part de plus en plus restreinte. Ces changements successifs correspondent à trois phases bien distinctes dans l'histoire de la comédie grecque : vieille comédie, comédie moyenne et nouvelle comédie. La vieille comédie était toute de personnalité, et le poëte comique, interrompant l'action, faisait prononcer par le chœur un monologue, nommé parabase, où il s'adressait directement aux spectateurs, et s'entretenait avec eux de lui-même, de ses rivaux, de ses ennemis et des affaires de l'État. La licence de cette sorte de comédie provoqua des décrets de répression, et, dans la comédie moyenne, l'allusion seule fut permise. Enfin, sous la domination macédonienne, le chœur même disparut de la pièce et laissa la place tout à fait libre à la comédie d'intrigue et de mœurs.

A ces deux genres de poésie dramatique, les Grecs en ajoutaient un troisième, qu'on nomme drame satyrique, parce que le chœur était composé de Satyres, de dieux champêtres. Il tenait le milieu entre le tragique et le comique, participant du premier par la conduite, le dessein, la noblesse de quelques personnages, le

sérieux, le pathétique et le tour de quelques scènes, et se rapprochant du second par la gaieté libre de quelques jeux de théâtre, la versification sautillante et vive, et le dénoûment toujours heureux de la pièce. Il ne reste qu'un seul échantillon de ce genre de poëme, le *Cyclope* d'Euripide.

§ II.

LES TROIS GRANDS TRAGIQUES GRECS : ESCHYLE, SOPHOCLE ET EURIPIDE.

Eschyle, dit-on, voulut qu'on gravât sur son tombeau une inscription qui rappelait le soldat de Marathon, de Salamine et de Platées : c'était, en effet, un beau titre de gloire aux yeux de ses concitoyens; mais la postérité salue plutôt en lui le père de la tragédie grecque que l'un des vainqueurs de Xerxès. Les détails de sa vie sont peu connus : on sait cependant qu'il remporta de nombreuses couronnes dans les concours tragiques et qu'il mourut en Sicile à l'âge de soixante-neuf ans. L'anecdote de l'aigle qui laisse tomber une tortue sur la tête chauve du poëte, et qui le tue endormi en pleine campagne, est une fable sans valeur historique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Eschyle, inventeur, dit Horace, d'un masque et d'un manteau convenables, plaça la tragédie sur un théâtre digne d'elle, fit chanter à ses chœurs des vers pleins de grandeur et de noblesse, et donna un juste développement au dialogue. Dans les sept pièces qui restent des soixante-dix ou quatre-vingt-dix qu'il avait composées sur des sujets tirés de la mythologie nationale, les plans sont d'une extrême simplicité, et les caractères dessinés par un petit nombre

de traits hardis et vigoureux. Ce ne sont pas les émotions douces, c'est la terreur qui domine chez lui, et la manière dont il présente le destin, cette divinité inflexible, ce ressort accoutumé des péripéties de la tragédie grecque, est vraiment effrayante. « La tragédie d'Eschyle, dit W. Schlegel, semble marcher sur un cothurne d'airain. » Comme le Dante, comme Shakspeare, auxquels on aime à le comparer, il a des idées gigantesques, des images parfois bizarres et pour ainsi dire sauvages, qu'il produit dans un style obscur et ténébreux, mais cette hardiesse le conduit à d'admirables effets, à des peintures d'une couleur saisissante, à des beautés qui ne sont qu'à lui et qui révèlent toute l'élévation, toute la profondeur de son âme.

Voici, dans l'ordre fixé par les critiques, les pièces qui composent le théâtre actuel d'Eschyle; elles sont presque toutes nommées du chœur qui y chantait ou qui s'y mêlait à l'action :

1° *Prométhée enchaîné.* Le sujet est le châtiment de Prométhée, cloué sur le Caucase par Jupiter, pour avoir été le bienfaiteur des hommes, en leur donnant le feu du ciel. Il est visité sur son rocher par les Nymphes océanides, qui viennent, portées sur l'aile des vents, s'informer de son sort et gémir avec lui de l'injustice de Jupiter. L'Océan arrive, à son tour, prendre part aux malheurs de son neveu. Il lui conseille d'essayer de fléchir Jupiter, et lui offre sa médiation auprès du souverain des dieux; mais Prométhée refuse, et l'on voit arriver Io poursuivie par l'ombre d'Argus. Elle raconte à Prométhée tous les maux qu'elle a soufferts. Enfin Mercure, qui a entendu Prométhée prédire à Io

que de sa postérité naîtrait Hercule, par lequel il doit être délivré, veut le contraindre, de la part de Jupiter, à déclarer quel est ce futur libérateur. Prométhée résiste : un coup de foudre fait voler le rocher en éclats, et Prométhée ne reverra la lumière que pour livrer ses entrailles à des vautours.

2° *Les Sept contre Thèbes.* Étéocle et Polynice se disputent le trône de Thèbes, laissé vacant par la mort d'OEdipe. La ville est assiégée par six guerriers alliés de Polynice, qui est le septième combattant, et défendue par les six alliés d'Étéocle. Un combat singulier s'engage entre chacun des chefs assiégeants et son adversaire. Étéocle et Polynice trouvent tous deux la mort dans un duel fratricide. Leurs sœurs, Antigone et Ismène, viennent exhaler sur cette lamentable destinée les plaintes les plus touchantes, les regrets les plus déchirants. Point d'action dans les *Sept,* mais une grandeur vraiment épique et d'admirables récits.

3° *Les Perses.* Cette tragédie est une suite de tableaux d'histoire contemporaine, qui devait émouvoir profondément la fierté nationale des Grecs. Le mouvement de l'action dramatique n'est pas plus fortement accentué que dans la pièce précédente, mais les peintures en sont vivantes. Le songe d'Atossa, le récit de la bataille de Salamine, le retour de Xerxès et les lamentations du chœur sont de ces effets de théâtre qu'on ne rencontre que dans les chefs-d'œuvre : les Perses en sont un.

4°, 5°, 6° *Agamemnon, les Choéphores* (femmes qui portent des libations) et *les Euménides.* Ces trois pièces, auxquelles on donne le nom collectif d'*Orestie,* composent ce que les Grecs appelaient une *trilogie,*

c'est-à-dire la réunion de trois drames enchaînés l'un à l'autre par le lien indissoluble d'une action complexe, mais suivie. L'Orestie est le plus grand effort du génie dramatique d'Eschyle et de toute l'antiquité. Tout y est simple, mais émouvant, pathétique, terrible. Meurtre d'Agamemnon, immolé à son retour de Troie par Égisthe, son rival, et par Clytemnestre, sa femme; vengeance d'Oreste, qui tue sa mère, de concert avec Électre, sa sœur; refuge du meurtrier dans le temple d'Apollon, où le poursuivent les Furies et l'ombre de sa victime; jugement d'Oreste devant le tribunal des divinités, qui le déclarent absous par l'égalité des suffrages; que de conceptions étonnantes, que de scènes vraiment faites pour tenir haletant, suspendu, le spectateur, pénétré tour à tour de cette terreur et de cette pitié qui sont le secret, le but et la grandeur morale de la tragédie!

7° *Les Suppliantes.* Cette pièce, d'une simplicité presque naïve, faisait partie, suivant toute vraisemblance, d'une trilogie, dont les *Égyptiens* étaient le début et les *Danaïdes* le complément. Les filles de Danaüs, ne voulant pas épouser les fils d'Égyptus, leur oncle, quittent l'Égypte avec leur père et se réfugient à Argos, d'où elles tiraient leur origine. Pélasgus leur accorde l'hospitalité. Un héraut égyptien arrive et somme Pélasgus de rendre les fugitives à leur maître légitime; sinon, il lui déclare la guerre. Pélasgus répond courageusement au héraut, et les Suppliantes restent à Argos.

Il faudrait, pour connaître à fond le génie d'Eschyle, emprunter à ses pièces de nombreuses citations; il faudrait surtout transcrire ici l'*Orestie* tout entière. Nous nous contenterons du récit de la bataille de Salamine,

à laquelle Eschyle, si fier de son titre de soldat, assista pour sa propre gloire et pour celle de son pays.

Un soldat grec de l'armée athénienne vint dire à Xerxès qu'à l'instant où les noires ombres de la nuit seraient descendues, les Grecs abandonneraient leur position; que, pour sauver leur vie, ils allaient se rembarquer en hâte et se disperser dans les ténèbres. A cette nouvelle, Xerxès, qui ne se méfie ni de la ruse du Grec ni de la jalousie des dieux, ordonne à tous les commandants de la flotte qu'au moment où la terre cessera d'être éclairée par les rayons du soleil, où les ombres de la nuit rempliront les espaces célestes, ils disposent sur trois rangs leurs innombrables vaisseaux, qu'ils ferment tous les passages, tous les détroits, que d'autres vaisseaux enfin investissent l'île d'Ajax... Les troupes se préparent sans confusion, sans négligence; elles prennent le repas du soir; les matelots attachent par des courroies la rame à leur banc. Quand la lumière du soleil a disparu... tous les vaisseaux se rendent à leur poste; et, durant toute la nuit, les pilotes tiennent les équipages à la manœuvre. Cependant la nuit se passait, et nulle part l'armée des Grecs ne tentait de s'échapper à la faveur des ténèbres. Bientôt le jour aux blancs coursiers répand sur le monde sa resplendissante lumière. A cet instant, une clameur immense, modulée comme un cantique sacré, s'élève dans les rangs des Grecs, et l'écho des rochers de l'île répond à ces cris par l'accent de sa voix éclatante. Trompés dans leur espoir, les Barbares sont saisis d'effroi, car ce n'était pas pour une fuite que retentissait l'hymne saint chanté par les Grecs; ils s'élançaient au combat avec une audace intrépide. Le son de la trompette enflamme tout ce mouvement. Le signal est donné : soudain les rames retentissantes frappent d'un battement cadencé l'onde salée, qui frémit; bientôt leur flotte apparaît tout entière à nos yeux. L'aile droite marche la première en bel ordre, le reste de la flotte suit, et l'on entend ces voix qui chantent à l'unisson : « O fils des Grecs, allez! Délivrez la patrie, délivrez vos enfants, vos femmes, et les temples des dieux paternels, et les tombeaux de vos aïeux; tout par un seul combat! » A ces cris nous répondons par le cri de guerre des Perses : il n'y avait plus à perdre un instant. Déjà les proues d'airain se

heurtent contre les proues : un vaisseau grec a commencé le choc : il fracasse les agrès d'un vaisseau phénicien. Ennemi contre ennemi, les deux flottes s'élancent. Au premier effort, le torrent des Perses ne recule pas. Mais bientôt, entassés dans un espace resserré, nos innombrables navires ne sont plus les uns aux autres d'aucun secours. Ils s'entre-choquent de leurs becs d'airain; ils se brisent mutuellement leurs rangs de rames. La flotte grecque, par une manœuvre habile, les enveloppe, et porte de toutes parts ses coups. Nos vaisseaux sont renversés; la mer disparaît sous un amas de débris flottants et de morts; les rivages, les écueils, se couvrent de cadavres. Tous les navires de la flotte des Barbares ramaient pour fuir en désordre : comme des thons, comme des poissons qu'on vient de prendre au filet, à coups de tronçons de rames, de débris de madriers, on écrase les Perses, on les met en lambeaux. La mer résonne au loin de gémissements, de voix lamentables. Enfin la nuit montre sa face sombre et nous dérobe au vainqueur.

On ne peut rien imaginer de plus vrai, de plus réel que ce récit. On sent, à la chaleur, à l'enthousiasme qui l'anime, qu'Eschyle fut un témoin oculaire de la bataille, et que de la poitrine du poëte sortit une de ces voix mâles qui chantaient, avant la bataille, l'hymne de la liberté.

Sophocle avait seize ans lorsque les Athéniens remportèrent la victoire navale de Salamine. Les vainqueurs dressèrent des trophées dans l'île en mémoire de leur triomphe. On choisit les plus beaux et les plus nobles jeunes gens d'Athènes pour chanter et pour danser autour de ces trophées. Sophocle dut à sa beauté d'être placé à la tête du chœur des adolescents. Il était né à Colone, bourg voisin d'Athènes, de l'un des premiers citoyens de la ville, qui lui fit donner une éducation brillante. La lecture d'Homère et les succès d'Eschyle avaient enflammé son génie : il porta le genre tragique

à sa perfection, vécut riche, entouré de respect et d'honneurs, et mourut à quatre-vingt-dix ans.

Malgré la hauteur, parfois sublime, de son génie, Eschyle a je ne sais quoi d'inculte et d'inachevé qui tient de l'ébauche : les drames de Sophocle sont composés avec un art plus consommé, plus voisin de l'idéal. Les justes limites du chœur relativement au dialogue, l'introduction d'un plus grand nombre de personnages, la fable mieux ourdie et plus complétement développée, une plus riche variété d'incidents, une manière plus ferme et plus calme de régler la marche de l'action, d'en faire saillir les moments décisifs, un soin plus constant de renfermer la tragédie dans la sphère des choses humaines, de substituer à la fatalité le jeu des passions et de faire concourir l'irrésistible ascendant de la destinée avec la liberté morale, toutes ces qualités contribuent à faire des compositions de Sophocle un harmonieux tableau d'une conduite naturelle, régulière, attachante, où les caractères, habilement tracés, sont plus vivement accentués par d'ingénieux contrastes, et où la peinture des mœurs, l'expression des sentiments, rendue plus vraie et plus touchante par une piété sincère et convaincue, se produit sous la forme la plus parfaite, dans un style dont rien n'égale la grâce et la douceur, et, quand il le faut, la vigueur et l'énergie.

On dit que Sophocle avait composé cent vingt tragédies; il n'en reste que sept, dont voici le sujet et l'analyse.

1° *Ajax*. L'action de cette pièce se passe le lendemain du jour où les chefs de l'armée grecque ont décerné à Ulysse les armes d'Achille, au détriment

d'Ajax. Celui-ci veut en tirer vengeance. Pendant la nuit, il se prépare à immoler Ulysse et les Atrides; mais, au moment où il va pénétrer dans leurs tentes pour les égorger, Minerve frappe son esprit de vertige, et il massacre des troupeaux, croyant égorger ses juges. Revenu à lui-même et confus moins de ses excès que de sa vengeance tournée en ridicule, il se donne la mort. Cette tragédie est on ne peut plus simple, mais la diversité des incidents qui s'y succèdent lui donne de la passion, de la vie. L'exposition est faite par Minerve elle-même, qui, visible seulement pour le spectateur, raconte à Ulysse les tristes événements de la nuit où Ajax est devenu fou. Bientôt la nouvelle s'en répand; le chœur, composé de matelots de Salamine, compagnons d'Ajax, est l'écho des bruits qui circulent dans l'armée. Tecmesse, captive et femme d'Ajax, sort tout éplorée de la tente de son époux et raconte en termes pathétiques la cause de sa douleur. Aussitôt après ce récit, la tente s'ouvre, et l'on voit Ajax sanglant au milieu des troupeaux égorgés : le héros infortuné déclare à ses fidèles Salaminiens qu'il ne veut pas survivre à sa honte. Tecmesse essaye en vain de le ramener à des sentiments plus calmes : rien n'ébranle la résolution qu'il a prise de se donner la mort. Un seul lien le rattache encore à la vie, c'est sa tendresse pour son fils Eurysacès, encore enfant. Il demande à le voir, l'embrasse avec une effusion mêlée d'héroïsme, et, libre enfin, dispose tout pour accomplir son suicide. Il enfonce dans la terre l'épée qu'il a reçue d'Hector, adresse de suprêmes adieux au Soleil, à Salamine, sa patrie, à la ville d'Athènes, aux fontaines, aux fleuves,

aux campagnes de Troie, et se précipite sur son épée. Une dispute s'engage entre les chefs grecs pour savoir si l'on accordera l'honneur des funérailles au corps d'Ajax. Ménélas et Agamemnon veulent qu'il demeure exposé aux oiseaux de proie. Teucer, frère d'Ajax, faisant éclater son amour fraternel et son indignation contre les Atrides, déclare que rien ne l'empêchera de rendre les derniers honneurs au héros qui n'est plus. Par une heureuse invention dramatique, Ulysse, le rival d'Ajax, sentant son inimitié expirer devant la mort, s'unit aux instances de Teucer, et la pièce se termine par la cérémonie funèbre.

2° *Les Trachiniennes.* Ainsi nommée du nom des jeunes filles de Trachine, qui composent le chœur, cette pièce a pour sujet Hercule mourant sur le mont OEta. L'action est très-simple. Déjanire, femme d'Hercule, attend à Trachine le retour de son époux. Lichas, qui précède son maître, ne tarde pas à arriver, suivi de jeunes captives enlevées à OEchalie, ville d'Eubée. Parmi elles est Iole, princesse d'une rare beauté. A sa vue, Déjanire sent s'allumer dans son cœur les feux de la jalousie qu'excitent encore les aveux de Lichas lui-même. Furieuse, Déjanire envoie à Hercule la tunique de Nessus, présent funeste dont elle redoute déjà les effets, quand Hyllus, son fils, survient et lui raconte les souffrances du héros. Accablée de désespoir, la reine infortunée se donne la mort; et l'on apporte sur le théâtre Hercule, dont l'agonie prolongée forme le dénoûment de cette tragédie.

3° *Électre.* Eschyle avait traité ce sujet dans les *Choéphores,* seconde partie de l'*Orestie :* Sophocle s'en

empara également et ne resta point inférieur à son modèle. Sa pièce est un drame plein de péripéties et de scènes émouvantes. L'exposition est un chef-d'œuvre d'adresse à marquer le temps, le lieu et le fil qui doit former tout le tissu de la tragédie. Le reste de l'action suit d'une manière si naturelle, si nette, si ingénieusement ordonnée, si remplie de surprises théâtrales, que tout intéresse de plus en plus jusqu'au dénoûment. Électre, fille d'Agamemnon, a sauvé de la mort son frère Oreste, afin de réserver un vengeur à son père. Depuis vingt ans elle attend impatiente, mais résolue, le moment des représailles. Oreste arrive enfin, Oreste qu'elle croyait mort, et qui se découvre à sa sœur dans une des plus belles scènes de reconnaissance qu'il y ait au théâtre.

Oreste. Et tu n'as personne qui te défende?

Électre. Non, personne. Je n'avais qu'un défenseur : tu viens d'en apporter la cendre.

Oreste. Infortunée! Que ta vue excite depuis longtemps ma pitié!

Électre. Tu es le seul mortel qui ait eu pitié de moi.

Oreste. C'est que je suis le seul qui souffre de tes maux.

Électre. Serais-tu donc par hasard quelqu'un de mes proches?

Oreste. Je te le dirais, si j'étais sûr du dévouement des femmes qui sont ici.

Électre. Elles sont dévouées; tes paroles arriveront à des oreilles fidèles.

Oreste. Laisse d'abord cette urne, si tu veux tout savoir.

Électre. Au nom des dieux, étranger, ne me la reprends pas.

Oreste. Obéis-moi, tu ne t'en repentiras jamais.

Électre. Par ton menton, ne m'enlève pas ce que j'ai de plus cher!

ORESTE. Je ne souffrirai point que tu le gardes.

ÉLECTRE. Malheureuse que je suis, Oreste, si l'on me prive de tes cendres !

ORESTE. Point de paroles sinistres : tu as tort de t'affliger.

ÉLECTRE. Quoi ! j'ai tort de m'affliger de la mort d'un frère ?

ORESTE. Il ne te sied point de tenir ce langage.

ÉLECTRE. Suis-je donc si indigne de celui qui n'est plus ?

ORESTE. Tu n'es indigne de personne ; mais cela n'est point pour toi.

ÉLECTRE. Si cependant je porte là les dépouilles d'Oreste ?

ORESTE. Ce ne sont point les dépouilles d'Oreste : elles n'y sont qu'en paroles.

ÉLECTRE. Où est donc le tombeau de cet infortuné ?

ORESTE. Il n'a point de tombeau : car il n'en est pas pour celui qui vit encore.

ÉLECTRE. Que dis-tu, cher enfant ?

ORESTE. Pas un mot de mensonge.

ÉLECTRE. Oreste est donc vivant ?

ORESTE. Oui, puisque je respire.

ÉLECTRE. Lui ! C'est donc toi ?

ORESTE. Vois ce sceau de mon père, et reconnais si je dis vrai.

ÉLECTRE. O vue fortunée !

ORESTE. Fortunée, je l'atteste !

ÉLECTRE. Douce voix, te voilà donc enfin !

ORESTE. Ne cherche pas ailleurs.

ÉLECTRE. Je te serre dans mes bras.

ORESTE. Que ce soit pour jamais !

ÉLECTRE. O femmes chéries ! citoyennes de ce pays, voyez cet Oreste qu'une feinte avait tué, et que sauve une feinte.

LE CHOEUR. Nous le voyons, ma fille, et cet heureux événement tire des larmes de joie de mes yeux.

Ainsi Oreste, le vengeur de son père, est arrivé. Poussé par un oracle, obéissant aux décrets du ciel, il

vient immoler sa mère : sacrifice terrible, meurtre effrayant, mais devant lequel ne recule pas un seul instant celui qui doit le commettre. Ministre de la justice divine, il n'éprouve aucune hésitation : il exécute sans remords la volonté des dieux. La même fermeté, la même décision froide et impassible se retrouvent dans le caractère d'Électre : c'est une femme d'une trempe énergique et virile, comme les héroïnes de Corneille. Cependant le meurtre, concerté par la sœur et par le frère, n'a point lieu sous les yeux du spectateur. On entend seulement les cris de Clytemnestre.

Clytemnestre. Ah! ah! Hélas! hélas! O palais vide d'amis et plein de meurtriers!

Électre. On crie là-dedans. N'entendez-vous pas, mes amies?

Le chœur. J'ai entendu, malheureuse, des choses terribles à entendre : j'en frissonne!

Clytemnestre. Malheur à moi! Égisthe, où es-tu donc?

Électre. Voilà qu'on crie de nouveau.

Clytemnestre. Mon fils, mon fils, aie pitié de ta mère!

Électre. Mais tu n'as eu pitié ni de son père ni de lui!

Clytemnestre. O dieux! je suis frappée!

Électre. Frappe, si tu as du cœur, frappe un second coup.

Clytemnestre. O ciel! encore une fois!

Électre. Ah! si Égisthe pouvait être frappé du même poignard!

Tous les critiques, qui ont voulu donner une idée des grands effets du théâtre grec, ont cité ce dialogue si simple, mais si saisissant, et qui n'a point d'égal pour le mélange des grandes émotions tragiques, la terreur et la pitié.

4° *Philoctète.* Abandonné dans l'île de Lemnos, où les Grecs l'ont laissé en proie à une plaie douloureuse

et fétide, causée par la morsure d'un serpent, Philoctète nourrit contre ses ennemis une haine irréconciliable. Contre quel caractère va lutter une âme ainsi ulcérée par la douleur physique et par un ressentiment invétéré? Contre le type de l'esprit grec, l'idéal de la ruse, la personnification de la politique et de l'habileté des temps héroïques, contre celui qu'Homère appelle le sage Ulysse. Et quel instrument Ulysse emploiera-t-il pour obtenir de Philoctète qu'il livre aux Grecs les flèches d'Hercule, à la possession desquelles est attachée la prise de Troie? Le fils d'Achille, Néoptolème, jeune homme plein d'une honnêteté et d'une franchise, qui font contraste avec la souplesse cauteleuse d'Ulysse et l'entêtement inflexible de Philoctète. De là naissent des scènes émouvantes et variées, une lutte de toute nature, jusqu'au moment où Hercule, apparaissant, met d'accord les passions, les haines et les courages. Plusieurs morceaux sont fort attendrissants et vraiment pathétiques. Quand Philoctète, couché à l'entrée de sa caverne, jette des cris douloureux et se roule sur la terre, lorsque, couvert de lambeaux ensanglantés, consumé d'un feu secret, il appelle la mort qui doit le délivrer de ses tourments, ses gémissements déchirent le cœur. Enfin l'entrevue de Néoptolème et de Philoctète, les supplications éloquentes qu'il adresse au fils d'Achille pour être rendu à sa patrie, à son vieux père, ses invectives contre Ulysse, qui l'a jadis trahi lâchement et qui abuse de la foi du serment pour lui ravir l'arc sacré d'Hercule, tout cela est d'un maître inimitable qui sait jeter la plus grande diversité de sentiments dans la plus grande simplicité d'action. On trouvera dans le quinzième livre

du *Télémaque* de Fénelon une belle imitation de la pièce de Sophocle.

5° *OEdipe-Roi*. Le royaume de Thèbes, gouverné par OEdipe, étant désolé par une peste cruelle, OEdipe envoie Créon, frère de sa femme Jocaste, consulter l'oracle d'Apollon, qui répond que le fléau ne cessera qu'après la vengeance de la mort de l'ancien roi Laïus, tué dans un voyage. OEdipe, qui se croit fils de Polybe, roi de Corinthe, se met à la recherche du meurtrier, et il arrive, par une suite d'enquêtes, à découvrir que l'auteur du crime c'est lui-même, et que, par une épouvantable fatalité, il est devenu l'assassin de son père et l'époux de sa mère. Jocaste se pend de désespoir, OEdipe se crève les yeux avec une agrafe du manteau de Jocaste et s'exile de son propre royaume. Telle est la légende que la mythologie fournissait à Sophocle. Mais dans ce cadre resserré il a su rassembler tout l'intérêt, toute la grandeur que lui inspirait son génie dramatique. Il n'y a dans le théâtre d'aucun peuple une scène plus largement tracée et plus touchante que celle qui ouvre la pièce, quand sous les yeux du spectateur se déploie la grande place de Thèbes, entourée de temples et de palais, ornée des statues des dieux et des héros, et remplie d'un peuple suppliant, qui vient, guidé par ses prêtres, implorer le secours du roi. C'est une puissante conception que celle du divin Tirésias qui sait tout, qui redoute de révéler la vérité et qui cependant dénonce OEdipe comme l'auteur du meurtre de Laïus. Mais rien ne surpasse le rôle d'OEdipe, enlacé pour ainsi dire dans un enchaînement de causes inévitables, et marchant fatalement vers une catastrophe

terrible, qui, bien que prévue, n'en excite pas moins un genre de curiosité inquiète que les tragédies grecques ne provoquent que rarement. Quelle scène que celle où OEdipe finit par apprendre d'un vieux serviteur l'affreuse vérité!

OEdipe. Lui as-tu remis l'enfant dont il parle?

Le vieillard. Je l'ai remis, et que ne suis-je mort ce jour-là!

OEdipe. C'est ce qui va t'arriver, si tu ne dis la vérité.

Le vieillard. C'est plutôt si je parle que je suis mort.

OEdipe. Cet homme, je le vois, se jette dans les détours.

Le vieillard. Non, non; j'ai déjà dit que je lui avais remis l'enfant.

OEdipe. D'où le tenais-tu? De chez toi ou de chez un autre?

Le vieillard. Il n'était pas à moi, je l'avais reçu.

OEdipe. De quel habitant de la ville et de quelle maison?

Le vieillard. Au nom des dieux, maître, ne m'en demande pas davantage.

OEdipe. Tu es mort, si je répète ma question.

Le vieillard. Eh bien, c'était quelqu'un des entours de Laïus.

OEdipe. Esclave, ou de son sang?

Le vieillard. Ciel! j'en suis au plus terrible à dire!

OEdipe. Et moi à entendre; mais je l'entendrai.

Le vieillard. On le disait fils du roi; mais celle qui est dans le palais, ta femme, te dirait mieux que personne ce qu'il en est.

OEdipe. Est-ce donc elle qui te le remit?

Le vieillard. Oui, roi.

OEdipe. Et pourquoi?

Le vieillard. Pour le faire périr.

OEdipe. Sa mère! la malheureuse!

Le vieillard. Elle craignait de funestes oracles.

OEdipe. Lesquels?

Le vieillard. Ils disaient qu'il tuerait les auteurs de ses jours.

OEdipe. Et pourquoi donc, toi, l'as-tu remis à ce vieillard?

LE VIEILLARD. J'en eus pitié, maître; je crus qu'il l'emporterait dans cet autre pays d'où il était, mais il l'a sauvé pour les plus grands malheurs; car si tu es celui qu'il dit, tu es bien malheureux.

OEDIPE. Hélas! hélas! tout s'est éclairci. O lumière! je te vois aujourd'hui pour la dernière fois.

On épuiserait les termes par lesquels l'admiration peut s'exprimer, si l'on voulait louer tous les mérites de ce chef-d'œuvre : un mot suffira : c'est principalement d'après *OEdipe-Roi* qu'Aristote a formé sa théorie de la tragédie grecque.

6° *OEdipe à Colone*. Cette pièce est moins fortement tissue que la précédente, mais elle met en lumière, avec la touchante image d'OEdipe aveugle et proscrit, le délicieux caractère d'Antigone, devenue depuis lors le type, l'idéal de la piété filiale. Les faits n'offrent aucune complication. OEdipe, chassé de Thèbes, après s'être privé de la vue, marche conduit par ses filles Antigone et Ismène, et il arrive à Colone, bourg voisin d'Athènes et lieu de naissance de Sophocle. Un oracle lui ayant prédit qu'à la possession de son tombeau serait attachée une prospérité inaltérable, OEdipe fait appeler Thésée et le prie de lui accorder une hospitalité qui sera payée d'un large retour. Thésée accepte et laisse à OEdipe le choix ou de demeurer à Colone ou de le suivre dans son palais. OEdipe préfère rester où le destin l'a conduit, c'est-à-dire près du bois des Euménides, vers lequel l'attire une fatalité non plus cruelle et redoutable, mais douce et tranquille comme le repos de la mort. Sur ces entrefaites arrive Créon, roi de Thèbes, qui essaye de ramener OEdipe dans sa

patrie. Le vieux roi lui répond avec indignation qu'il ne consentira point à le suivre. Créon, dont la ruse est démasquée, recourt à la violence : il enlève Antigone et Ismène, mais Thésée les délivre; et, lorsqu'il a reçu l'expression de la reconnaissance expansive d'OEdipe, il l'avertit qu'un étranger, retiré près de l'autel de Neptune, demande instamment à le voir. Cet étranger est Polynice, fils ingrat, détrôné par son frère Étéocle et déchiré par des remords qui le disposent à la tendresse. OEdipe, rompant un long et terrible silence, éclate en imprécations justement célèbres. Après quoi, averti par les roulements du tonnerre, qui est pour lui la voix des dieux, il entre dans le bois des Euménides et disparaît pour toujours, laissant ses filles sous la protection généreuse de Thésée.

7° *Antigone.* Étéocle et Polynice, fils d'OEdipe, victimes d'une haine fratricide, se sont tués dans un combat singulier. Créon, devenu roi de Thèbes, fait rendre les honneurs funèbres à Étéocle, mais porte en même temps une défense expresse de donner la sépulture à Polynice, déclaré traître envers la patrie. Quiconque osera lui rendre les derniers devoirs sera enterré tout vivant. Antigone, dont Sophocle a fait dans *OEdipe à Colone* le type de la piété filiale, devient celui du dévouement fraternel dans le drame auquel elle a donné son nom. En dépit des ordres sévères de Créon, elle méprise toutes les menaces, et, après s'être acquittée de son pieux devoir, elle s'avance vers la demeure de pierre où elle doit être ensevelie. Par un admirable mélange de passion héroïque et de faiblesse naturelle, une fois qu'Antigone a rempli sa mission pieuse, elle s'aban-

donne à la douleur en face de la mort ; elle pleure sa jeunesse et les joies inconnues de la vie, et développe ainsi par ses regrets le mot qu'elle dit à Créon : « Mon cœur est fait pour aimer, et non pour haïr. » Le personnage de Créon, ambitieux, jaloux de son pouvoir jusqu'à la cruauté, est tracé avec beaucoup d'art ; et Sophocle, qui se propose une fin morale dans toutes ses pièces, nous le montre justement puni, lorsque son fils Hémon, épris d'un chaste amour pour Antigone, se donne la mort pour ne pas survivre à celle qu'il aime.

Voilà quelles sont, dans leur ensemble et avec quelques détails, les tragédies qui ont valu à Sophocle son impérissable renommée. Venu entre Eschyle et Euripide, il n'a ni les conceptions gigantesques, ni les créations hasardées, ni les images outrées et bizarres du premier, ni le goût des sentences morales, des discours philosophiques, du pathétique exagéré, défaut habituel du second. Mais ce qui distingue éminemment Sophocle, ce qui fait de son nom la personnification même de la perfection tragique, c'est une imagination puissante, soumise au frein du goût et à la mesure de la raison, c'est la préférence donnée aux traits généraux sur les peintures individuelles, enfin l'idéal sensible, cherché, réalisé avec un suprême bonheur de justesse dans l'expression et dans le style.

« Quand on considère Euripide en lui-même, dit W. Schlegel, sans le comparer à ses prédécesseurs, quand on rassemble ses meilleures pièces et les morceaux admirables répandus dans quelques autres, on peut faire de lui l'éloge le plus pompeux ; mais si, au contraire, on le contemple dans l'ensemble de l'histoire

de l'art, si l'on examine, sous le rapport de la moralité, l'effet général de ses tragédies et la tendance des efforts du poëte, on ne peut s'empêcher de le juger avec sévérité et de censurer ses diverses manières. Il est peu d'écrivains dont on puisse dire, avec vérité, autant de bien et autant de mal. C'est un esprit extraordinairement ingénieux, d'une adresse merveilleuse dans tous les exercices intellectuels; mais parmi une foule de qualités aimables et brillantes, on ne trouve en lui ni cette profondeur sérieuse d'une âme élevée ni cette sagesse harmonieuse et ordonnatrice que nous admirons dans Eschyle et dans Sophocle. Il cherche toujours à plaire sans être difficile sur les moyens. De là vient qu'il est sans cesse inégal à lui-même : il a des passages d'une beauté ravissante, et d'autres fois il tombe dans de vraies trivialités. »

Ce jugement nous paraît fort équitable, à la condition de s'en tenir surtout à la première pensée exprimée par l'éminent critique allemand. Si, en effet, on ne compare point Euripide à Eschyle et à Sophocle, on verra que, la part faite à ses défauts, il est admirable, comme l'a remarqué Quintilien, dans l'expression de toutes les affections de l'âme, de celles particulièrement que fait naître la pitié : là, il est sans rival. C'est le peintre le plus fidèle des passions humaines, le poëte qui a pénétré le plus avant dans les replis du cœur, celui qui a produit sur la scène avec les traits les plus poignants les séductions du désir, le trouble des sens, l'anéantissement de la volonté, les ivresses du bonheur, suivies du repentir et du désespoir, enfin l'image effrayante de la raison abattue et détruite par le mal-

heur. Racine se nourrissait d'Euripide : c'était sa lecture de prédilection.

Un singulier effet du hasard groupe les noms des trois grands tragiques grecs autour de la glorieuse victoire de Salamine. Nous avons vu qu'Eschyle assistait au combat et que Sophocle dansa autour des trophées : Euripide naissait dans l'île le jour même de la bataille. Il était fils de Mnésarque et d'une femme de basse condition nommée Clito. Élève des philosophes et des rhéteurs les plus habiles d'Athènes, il fut l'ami de Socrate, plus jeune que lui de quelques années. On dit qu'il voulait enseigner la philosophie, mais que l'exemple d'Anaxagore, forcé de fuir devant une accusation capitale d'impiété, le fit renoncer à son projet et se livrer exclusivement au théâtre. Il y réussit, malgré une opposition assez vive et les railleries amères d'Aristophane. A la fin, ces tracasseries devenant de plus en plus menaçantes, il quitta sa patrie et se réfugia en Macédoine, auprès du roi Archélaüs, chez lequel il mourut.

On dit qu'Euripide avait composé cent vingt tragédies : il n'en reste que dix-huit, dont voici les noms : 1° *Hécube;* 2° *Oreste;* 3° *les Phéniciennes;* 4° *Médée;* 5° *Hippolyte Porte-couronne;* 6° *Alceste;* 7° *Andromaque;* 8° *les Suppliantes;* 9° *Iphigénie à Aulis;* 10° *Iphigénie en Tauride;* 11° *les Troyennes;* 12° *les Bacchantes;* 13° *les Héraclides;* 14° *Hélène;* 15° *Ion;* 16° *Hercule furieux;* 17° *Électre;* 18° *Rhésus.* A cette liste s'ajoutent des fragments du *Phaéthon* et de *Danaé,* et un drame satyrique, *le Cyclope,* le seul monument de ce genre.

Parmi les tragédies d'Euripide que nous venons de

mentionner, il y en a cinq qui sont surtout dignes de notre attention : examinons-les donc avec quelques développements.

1° *Hécube*. Troie est prise : les Grecs, qui retournent dans leur patrie, sont retenus par les vents dans la Chersonèse de Thrace. L'ombre d'Achille les arrête et demande le sang de Polyxène, qu'elle obtient, malgré les larmes et les cris d'Hécube. Pour comble de désespoir, on apporte à cette malheureuse mère le corps de son fils Polydore, assassiné par le roi de Thrace, Polymestor, à la garde duquel Priam l'avait confié. Hécube furieuse se venge de Polymestor. Quoique la double action de cette pièce en divise l'intérêt, elle renferme d'admirables scènes. Hécube essayant de fléchir Ulysse en faveur de Polyxène; Polyxène résignée à la mort avec une fermeté digne des martyrs de la foi chrétienne, sont à la hauteur des plus belles inspirations du théâtre antique.

2° *Médée*. Après avoir aidé Jason à conquérir la Toison d'or, Médée l'a suivi en Grèce comme épouse. A Corinthe, où ils ont trouvé un asile auprès du roi Créon, Jason devient infidèle et épouse Créuse, fille du roi. Médée, jalouse jusqu'à la fureur, ne songe qu'à se venger et ne recule devant aucun crime. Elle envoie une robe empoisonnée à sa rivale, qui meurt en proie aux plus affreux tourments. Le vieux Créon périt avec sa fille. Puis, pour frapper plus cruellement le cœur de Jason, Médée prend la résolution atroce d'égorger les enfants qu'elle a eus de lui. Ces forfaits accomplis, elle s'enfuit à travers les airs et va chercher un refuge auprès d'Égée, roi d'Athènes. L'action de cette tragédie,

que l'on regarde comme une des meilleures d'Euripide et du théâtre grec, est remarquable de simplicité, de clarté, de grandeur : la marche en est rapide et bien soutenue, l'intérêt ménagé et gradué avec art. Le caractère de Médée, plein de passion et d'énergie, et prêtant, par conséquent, aux développements du pathétique, dans lequel excelle Euripide, sert comme de rendez-vous à des combats entre la jalousie et la tendresse maternelle, retracés avec une merveilleuse vérité.

3° *Hippolyte Porte-couronne.* Le sujet de cette pièce est celui dont Racine s'est emparé pour faire sa tragédie de Phèdre. On y voit une femme victime de la colère de Vénus, qui lui inspire une passion criminelle pour Hippolyte, fils de Thésée, son époux. Objet d'horreur à ses propres yeux comme à ceux d'Hippolyte, et ne pouvant survivre à sa honte ni pardonner le mépris dont elle a été accablée, elle meurt, après avoir, par une calomnie, engagé Thésée à demander aux dieux la mort de son fils. La conduite de cette pièce est habile : la marche en est rapide, sans nuire à la valeur d'une intrigue plus fortement nouée qu'elle ne l'est d'ordinaire dans le théâtre grec.

4° *Andromaque.* La mort de Pyrrhus, fils d'Achille, tué par Oreste, qui lui enlève Hermione, est le sujet de cette tragédie, qui a servi de modèle à celle de Racine. L'auteur grec a compliqué son drame du danger couru par Molossus, fils de Pyrrhus et d'Andromaque, qu'Hermione veut faire périr. Ménélas, père d'Hermione, aide sa fille dans ce sinistre dessein. Andromaque a caché son fils dans une retraite ignorée, et elle-même s'est retirée dans l'asile inviolable du temple de Thétis. Mais

Ménélas découvre la retraite de l'enfant, et amène, par des promesses trompeuses, la mère à quitter son asile. Tous deux sont près d'être tués, lorsque survient Pélée, aïeul de Pyrrhus, qui prend la défense des malheureux et les arrache à la mort. Hermione, qui craint le ressentiment de son époux, s'échappe de la demeure conjugale et s'enfuit avec Oreste, à qui sa main avait été promise autrefois. Alors un messager vient annoncer à Pélée que Pyrrhus a été massacré à Delphes par suite d'un complot dont Oreste est l'auteur. La douleur d'Andromaque, qui craint de voir égorger son fils, le trouble de son âme dans ce cruel moment, les efforts désespérés de l'innocence opprimée, le cri de détresse et le dévouement passionné de l'amour maternel, sont autant de traits rendus avec ce pathétique déchirant qui n'a jamais manqué au génie d'Euripide.

5° *Iphigénie à Aulis.* Voltaire regardait l'*Iphigénie* de Racine comme le chef-d'œuvre de la tragédie moderne. La pièce d'Euripide n'est pas inférieure à celle du poëte français. Presque tous les défauts qui déparent les autres drames du poëte grec ont disparu de celui-ci : unité et variété de l'action, intérêt soutenu, constance dans les caractères, convenance dans les pensées, éclat et pathétique dans l'expression, tout s'unit pour recommander cette œuvre à une admiration sans réserve. Le sujet est bien connu. Agamemnon attend à Aulis que les vents lui soient favorables pour naviguer vers Troie : les dieux qu'il interroge lui ordonnent d'immoler sa fille. Il s'y résigne et la fait venir dans son camp, avec Clytemnestre. En vain Achille s'engage auprès de cette reine de protéger Iphigénie et de la dérober à la mort.

Agamemnon est inflexible. Iphigénie elle-même, résignée, résolue, veut marcher librement à l'autel. Elle s'y rend, mais Diane la sauve en lui substituant une biche qui est immolée par Calchas.

On admire beaucoup dans Racine la scène où Agamemnon annonce à Iphigénie qu'il prépare un sacrifice, et l'on est attendri par les réticences douloureuses du père en présence de son enfant vouée par lui à la mort. C'est à Euripide que Racine est redevable des accents vrais avec lesquels s'expriment d'une part la tendresse d'Iphigénie et de l'autre la préoccupation cruelle qui donne un double sens si terrible aux réponses d'Agamemnon.

IPHIGÉNIE. O mon père! quelle joie pour moi de te revoir après un si long temps!

AGAMEMNON. Et pour moi, ton père! Ce que tu dis nous convient à tous deux.

IPHIGÉNIE. Quel bonheur! Que tu as bien fait, mon père, de m'appeler auprès de toi!

AGAMEMNON. Je ne sais, mon enfant, si je dois le dire ou ne le pas dire.

IPHIGÉNIE. Hélas! quels regards inquiets, après tant de joie à me revoir!

AGAMEMNON. Il est bien des soucis pour un roi, pour un chef d'armée.

IPHIGÉNIE. Sois à moi en ce moment, et laisse là les soucis.

AGAMEMNON. Mais je suis à toi tout entier, et non pas autre part.

IPHIGÉNIE. Abaisse ce sourcil, regarde-moi d'un œil plus doux.

AGAMEMNON. Vois, mon enfant, je suis gai, je suis heureux de ta présence.

IPHIGÉNIE. Et cependant des larmes s'échappent de tes yeux.

AGAMEMNON. C'est qu'une longue absence va nous séparer encore.

IPHIGÉNIE. Je ne comprends pas ce que tu dis, je ne comprends pas, ô mon père bien-aimé !

. . . .

Tu vas donc traverser les mers et m'abandonner?

AGAMEMNON. Tu viendras, ma fille, où sera ton père.

IPHIGÉNIE. Ah! plût au ciel qu'il me fût possible de faire avec toi ce trajet!

AGAMEMNON. Mais tu dois faire un trajet où tu te souviendras de ton père.

IPHIGÉNIE. M'embarquerai-je avec ma mère, ou serai-je seule à partir?

AGAMEMNON. Seule; sans ton père ni ta mère.

IPHIGÉNIE. M'envoies-tu donc, mon père, dans une autre maison?

AGAMEMNON. Laissons cela : les jeunes filles n'en doivent rien savoir.

IPHIGÉNIE. Hâte-toi, mon père, de revenir vainqueur des Phrygiens!

AGAMEMNON. Il est d'abord un sacrifice que je dois accomplir ici.

IPHIGÉNIE. C'est avec les prêtres qu'il t'en faut régler la cérémonie.

AGAMEMNON. Tu le sauras, car tu seras là près du vase à l'eau lustrale.

IPHIGÉNIE. Mon père, formerons-nous des chœurs autour de l'autel?

AGAMEMNON. Que je voudrais comme toi n'avoir pas d'autre soin! Rentre dans le palais, pour te faire voir à tes compagnes. Ta main, et donne-moi un baiser, amer baiser, puisque tu dois rester si longtemps éloignée de ton père.... Quoi! ce sein, ces joues, ces cheveux blonds!... Ah! ville des Phrygiens! ah! Hélène! que vous nous êtes funestes! Mais finissons ces discours : je sens couler mes larmes en t'embrassant.

Comme le drame satyrique se rattachait chez les anciens à la tragédie, et que la seule pièce de ce genre

qui soit arrivée jusqu'à nous est *le Cyclope* d'Euripide, c'est ici qu'il convient d'en parler. Le drame satyrique tenait de la tragédie, en ce qu'il puisait, comme elle, ses sujets dans la mythologie et dans l'histoire héroïque de la Grèce, mais il participait de la comédie par les personnages qui venaient y figurer, les catastrophes qui n'étaient jamais malheureuses, les traits, les bons mots et les bouffonneries qui en faisaient le principal mérite. Ces plaisanteries, souvent licencieuses, étaient placées dans la bouche des Satyres, des Faunes et des Silènes, qui formaient le chœur et qui en étaient une partie obligée. Cependant les lazzis de ces êtres grotesques étaient parfois des sentences de politique et de morale déguisées sous une forme drôlatique et grossière; et c'est ainsi qu'Horace a pu dire que ces sortes de drames égayaient le public sans faire tort à la gravité du théâtre. La pièce d'Euripide reproduit les divers caractères que nous venons d'énoncer. Le sujet en est emprunté au neuvième chant de l'*Odyssée*. C'est Ulysse captif dans l'antre de Polyphème, et enivrant le Cyclope pour le priver de la vue et se soustraire à sa voracité. Sur les bords de la Sicile, où les vents l'ont jeté, Ulysse rencontre Silène et les Satyres, qui sont eux-mêmes tombés aux mains de Polyphème, tandis qu'ils cherchaient Bacchus, enlevé par des pirates. Les Satyres, devenus les esclaves du Cyclope, qui leur fait garder ses brebis, se liguent avec Ulysse contre le hideux géant. Leur poltronnerie et le penchant de Silène pour le vin font le côté bouffon de la pièce. Polyphème a l'œil brûlé et crevé comme dans Homère, et Ulysse s'enfuit avec les Satyres qu'il a délivrés.

Si Euripide et les deux poëtes ses devanciers n'avaient composé que de semblables pièces, on pourrait tout au plus louer leur imagination et leur talent à faire rire les spectateurs; mais heureusement pour la gloire de l'esprit humain les trois grands tragiques de la Grèce se sont élevés plus haut dans la sphère de l'art théâtral. Aussi, quand on les étudie avec attention et que l'on pénètre par l'analyse dans le détail de leurs œuvres, l'âme, toute pleine de ces modèles qui atteignent souvent jusqu'au sublime, se sent transportée, épurée, prête à bien penser, à bien agir. On se forme alors une idée plus nette du beau et du vrai, et l'on a peine à souffrir, sans un mortel ennui, les compositions monstrueuses, sans ordonnance, sans art, sans génie, sans vérité, chargées d'épisodes superflus, de machines forcées, d'incidents mal préparés, de dénoûments sans naturel, de discours ampoulés, de tirades philosophiques, d'antithèses ridicules, qui viennent étaler sur le théâtre leur nullité prétentieuse. La seule utilité de ces pièces est de montrer toute la valeur des bons ouvrages et de mettre en lumière cette vérité si heureusement exprimée par Voltaire, qu'il est plus aisé de peindre des ogres et des géants que des héros et d'outrer la nature que de la suivre.

§ III.

ARISTOPHANE : SES PRÉDÉCESSEURS, SES CONTEMPORAINS ET SES SUCCESSEURS.

La tragédie étant ce qu'il y a de plus sérieux dans la poésie, la comédie est ce qu'il y a de plus complétement gai. Son essence même est le rire; son procédé est l'imitation des défauts physiques et moraux saisis par

l'observation et exprimés dans un style plaisant, spirituel, caustique; mais elle se propose un but pratique, utile, qui est de corriger les travers dont elle se moque. « Le ridicule, dit Molière, est la forme extérieure et sensible que la providence de la nature a attachée à tout ce qui est déraisonnable, pour nous en faire apercevoir et nous obliger à le fuir. » On ne saurait mieux déterminer la fin que la comédie doit avoir en vue. Les Grecs cependant ne donnèrent point tout d'abord à la poésie comique cette direction morale. La comédie ancienne, née au temps d'une liberté démocratique, plus souvent anarchique que soumise à la loi, s'attaqua directement à la réalité, hommes et choses, sans autre intention que de faire rire, en jetant des compositions fantasques dans le cadre le plus arbitraire et le plus indépendant. Telles furent les comédies de Susarion, d'Épicharme, de Magnès, de Cratès, de Cratinus, d'Eupolis, de Phérécrate et de Platon le Comique, prédécesseurs ou contemporains d'Aristophane. C'était une satire en action, armée de la dent et du fouet, mordant et flagellant, parfois au nom du bon sens et de la justice, plus souvent au gré de la passion et de l'esprit de parti. La vie publique, le gouvernement et les habitudes privées des hommes d'État étaient les objets favoris des poëtes de cette période, qui se donnaient surtout carrière dans les chœurs et dans cette partie des chœurs que l'on nommait la *parabase*. On appelait ainsi un morceau étranger à la pièce, dans lequel le poëte s'adressait à l'assemblée sans tenir compte de l'invraisemblance de ce hors-d'œuvre. Il y vantait son propre mérite et se moquait de ses rivaux; ou bien, en vertu

de son droit de citoyen, il faisait des propositions sérieuses ou badines pour le bien public. D'autres fois il prenait à partie tel ou tel spectateur et le désignait aux sarcasmes de ses voisins. Et il ne faut pas croire que ce fût assez des allusions pour les rieurs. Le poëte comique produisait sur le théâtre le personnage lui-même qu'il voulait immoler à la raillerie. On le voyait vêtu de ses habits accoutumés, et ses traits étaient imités par un masque coulé à sa ressemblance.

Tels sont les éléments dont se composent les comédies d'Aristophane, le plus célèbre poëte de la comédie ancienne, le seul de qui les œuvres soient parvenues jusqu'à nous. Sa patrie et la date de sa naissance sont inconnues. Il était citoyen d'Athènes, où il passa toute sa vie, qui se prolongea jusque vers l'an 386 avant l'ère chrétienne. Ses pièces, que le goût moderne ne saurait approuver sans de larges restrictions, ne sont intelligibles que quand on se reporte chez le peuple et à l'époque où elles ont paru. Mais si l'on vient s'asseoir en pensée dans le théâtre de Bacchus, au milieu des Athéniens qui les applaudissaient avec une joie intelligente, on verra dans Aristophane, en dépit des écarts d'une imagination sans frein et d'un dévergondage carnavalesque, les qualités sérieuses d'un citoyen honnête, dévoué sincèrement aux intérêts de son pays, et d'un écrivain qui, par un contraste merveilleux, sait ployer la flexibilité de son style au ton le plus trivial ou en élever l'élan rapide à la hauteur de la poésie lyrique la plus ravissante.

Aristophane avait composé cinquante-quatre pièces : il n'en reste que onze, dont voici l'ordre chronologique :

1° *Les Acharniens.* Le but que le poëte s'est proposé dans cette pièce est d'engager Athènes à se réconcilier avec Lacédémone, en faisant voir combien la paix est préférable à la guerre. Acharné, bourg de l'Attique, tomba l'un des premiers aux mains des ennemis pendant la guerre du Péloponèse. L'auteur suppose qu'un habitant de ce bourg, charbonnier de son état, comme ses compatriotes, et nommé Dicéopolis, c'est-à-dire le citoyen juste, a fait avec les Lacédémoniens une paix particulière pour lui-même et pour sa famille. Aussi l'abondance règne-t-elle dans sa maison, territoire neutre, tandis que les autres Acharniens, égarés par Cléon et par Lamachus, souffrent tous les maux de la guerre. Une scène des plus plaisantes est celle où Dicéopolis et Lamachus font les préparatifs, le premier d'un grand repas, et le second de son départ pour l'armée. D'un côté l'on nettoie la broche et l'on plume des oies, de l'autre on prépare les aigrettes, les casques, les lances, et l'on fourbit les épées. Bientôt Lamachus revient estropié, et Dicéopolis revient ivre. On remarque déjà dans cette pièce des plaisanteries dirigées contre Euripide, fréquent point de mire d'Aristophane, qui ne laisse jamais passer une occasion de tourner en ridicule l'auteur d'*Iphigénie* et de *Médée*.

2° *Les Chevaliers.* C'est de toutes les comédies d'Aristophane celle dont le but politique est le plus marqué : on l'a nommée une philippique théâtrale : le mot est juste et bien appliqué à cette virulente satire contre le démagogue Cléon. Cléon, qui s'était mis à la tête des affaires après la mort de Périclès, était un esprit vulgaire, dépourvu de mérite, dont le peuple

aveuglé faisait son idole. Il n'avait contre lui que les riches propriétaires qui formaient la classe des chevaliers. Aristophane eut la hardiesse de donner l'assaut à l'opinion publique et à la popularité de Cléon. Personne n'osa représenter ce personnage, pas un artiste ne voulut en faire le masque : Aristophane se barbouilla la figure et joua lui-même le rôle avec un immense succès. Cette comédie offre des scènes d'un comique franc et parfait. Il y a une intarissable gaieté dans celle où les deux démagogues, le Corroyeur, c'est-à-dire Cléon, et le Charcutier emploient toutes sortes de flatteries, de promesses et de séductions pour gagner la faveur du vieux Démos, le peuple personnifié, qui est retombé dans l'enfance. La pièce finit par une marche triomphale. Démos rajeuni s'avance revêtu du costume des anciens Athéniens, et avec les forces de la jeunesse il a recouvré les sentiments du temps héroïque où la Grèce était victorieuse à Marathon.

3° *Les Nuées.* Ainsi nommée de ce que les scènes les plus importantes se passent dans les nuages et que le chœur est formé d'acteurs imitant, par leurs vêtements aériens, les flocons de vapeurs qui flottent dans l'atmosphère, cette pièce est une attaque ingénieuse, mais souvent injuste, contre les philosophes qu'Aristophane affecte de confondre avec les sophistes, dont Socrate est, selon lui, la personnification. Socrate n'avait pas encore la grande réputation de sagesse qu'il s'est acquise depuis, mais il s'était expliqué d'une manière peu avantageuse sur la licence du théâtre. Aristophane, usant de représailles, se mit, à son tour, à tourner en ridicule l'abus de la philosophie. Ainsi s'explique, sans être tout

à fait excusable, la pièce des *Nuées,* à la représentation de laquelle Socrate vint rire avec les autres Athéniens. Au fond, le sujet de la pièce est l'éducation. Le bonhomme Strepsiade, ruiné par les dépenses de son fils Phidippide, imagine de l'envoyer à l'école de Socrate pour y apprendre l'art de ne pas payer ses dettes. Le jeune homme, admis parmi les philosophes qui lui étalent toutes leurs subtilités, devient habile en peu de temps, bat son père et lui prouve qu'il a raison de le battre; mais, peu convaincu par cette argumentation, Strepsiade, irrité contre Socrate, finit par mettre le feu à ce qu'il appelle le philosophoir. Socrate, perché dans un panier qui se balance au milieu des airs, les disciples de ce grand homme représentés les yeux fixés vers la terre, le teint pâle, livide et le corps décharné, les scènes du père et du fils, du philosophe et de son valet, mais surtout la discussion entre le Juste et l'Injuste personnifiés, qui se disputent l'éducation de la jeunesse, forment un ensemble de scènes habilement agencées et d'un comique de bon aloi. Molière a imité dans le *Bourgeois gentilhomme* le rôle de Strepsiade prenant des leçons avec Socrate.

4° *Les Guêpes.* Cette pièce est une satire contre la corruption des juges et la manie des procès. Racine l'a imitée dans les *Plaideurs.* Philocléon, vieux juge maniaque, est enfermé par son fils Bdélycléon, qui le fait garder à vue pour le guérir. La scène s'ouvre par l'entretien de deux esclaves qui veillent sur leur maître; mais pendant qu'ils font la garde à la porte, il essaye de s'échapper par la fenêtre. Bientôt les juges, confrères de Philocléon, passent pour se rendre au tribunal : ils

sont travestis en guèpes et armés d'un aiguillon, emblème de leur naturel : ils forment le chœur et donnent le nom à la pièce. Philocléon implore leur assistance. Un combat s'engage entre les juges et les gardiens. Par accommodement, le fils propose à son père de juger sans sortir de chez lui. Au même instant le chien Labès vient de voler dans la cuisine un fromage de Sicile. Aussitôt la cause s'instruit : après l'acte d'accusation et le plaidoyer de l'avocat, le juge qui siége sur son tribunal prononce l'arrèt; mais, par une méprise fort amusante, il absout au lieu de condamner. Philocléon est désolé d'avoir mal jugé, mais son fils l'engage à mener une vie moins austère; il cède, et, abjurant son ancien rigorisme, il devient libertin, tapageur, aussi entêté dans ses désordres que dans sa manie de juger des procès.

On trouve dans les *Guèpes* un chœur tout empreint de fierté nationale qui nous paraît intéressant à citer : il fait allusion à l'époque la plus glorieuse de la république athénienne :

Si quelqu'un de vous, spectateurs, me regarde avec étonnement à cause de cette taille de guêpe, ou ne sait pas ce que signifie cet aiguillon, j'aurai bientôt instruit son ignorance. Nous qui portons cet appendice, nous sommes les Attiques, seuls vraiment nobles et indigènes, et le plus courageux des peuples. C'est nous qui, les armes à la main, avons tant fait pour la patrie, lorsque le barbare répandit sur notre ville des torrents de flamme et de fumée, dans son désir furieux de prendre de force nos guêpiers. Aussitôt nous accourûmes armés de la lance et du bouclier, et nous leur livrâmes bataille, enivrés du vin aigri de la colère, debout homme contre homme, et de rage nous dévorant les lèvres. Une nuée de traits cachait le ciel. Cependant, avec l'aide des dieux, vers le soir nous repoussâmes

les ennemis; une chouette, avant le combat, avait passé au-dessus de notre armée. Alors nous les poursuivîmes le fer dans les reins, comme on poursuit les thons : ils fuyaient, et nous les piquions aux joues, aux yeux; aussi maintenant encore les barbares disent-ils qu'il n'y a rien de plus redoutable que la guêpe attique.

5° *La Paix.* Rien de plus vif, de plus hardi que le commencement de cette pièce. On voit le pacifique Trygée, monté sur un escarbot, escalader le ciel. Il arrive dans l'Olympe, abandonné par les dieux. La Guerre, géant farouche, s'y est établie à leur place, avec son compagnon le Vacarme, et ils s'occupent à piler des villes dans un mortier : les plus fameux généraux leur servent de pilon. La déesse de la paix est cachée au fond d'un puits très-profond, et tous les peuples de la Grèce réunissent leurs efforts pour la retirer avec des cordes. Ces diverses inventions fantastiques sont rendues avec une extrême gaieté, mais la suite de la fiction devient très-faible. Une fois que la Paix est délivrée de sa prison, il ne reste plus qu'à offrir un sacrifice à la déesse si longtemps désirée. On remarque néanmoins dans cette seconde partie une délicieuse pastorale, où le chœur décrit en vers charmants les doux loisirs de la vie champêtre.

6° *Les Oiseaux.* De toutes les comédies d'Aristophane, il n'y en a pas une qui puisse être comparée à celle-ci comme jeu innocent d'une imagination pétulante, badine, railleuse, effleurant tout et glissant d'une aile légère dans les libres espaces de la poésie, comme les êtres ailés qu'elle met en scène. C'est une féerie gaie, séduisante, bigarrée, tout étincelante de verve et d'esprit, sans violentes invectives.

Deux citoyens, Pisthétérus et Évelpide, dégoûtés de la vie que l'on mène à Athènes, se décident à aller vivre parmi les oiseaux, qu'ils déterminent à bâtir *Néphélococcygie,* ou la ville des Nuées et des Coucous. Tous les hommes veulent y venir habiter, mais le poëte, enlevant le sceptre aux dieux qui ne savent pas maintenir l'ordre sur la terre, chasse impitoyablement de la cité nouvelle tous les brouillons cupides, philosophes, devins, poëtes, magistrats, législateurs, avocats, qui réclament l'honneur d'y être admis.

7° *Les Thesmophories* ou *Fêtes de Cérès et de Proserpine,* sont supérieures, pour le plan, à la plupart des autres comédies d'Aristophane; on y trouve une intrigue, un nœud et un dénoûment assez bien conduits, mais l'intérêt en est très-faible pour nous. C'est une satire, une parodie, des pièces d'Euripide, composée, presque en entier, de vers empruntés au poëte tragique et détournés de leur vrai sens. Euripide emploie mille ruses pour échapper à la vengeance des femmes qui ont résolu sa perte, et finit par obtenir son pardon.

8° *Lysistrata.* Dans cette pièce, Aristophane se propose d'amener le peuple à conclure la paix avec les Lacédémoniens, et, pour y parvenir, il montre Lysistrata, épouse d'un des premiers magistrats d'Athènes, engageant toutes les femmes des villes ennemies à se séparer de leurs maris, jusqu'à ce que la paix soit faite.

9° *Les Grenouilles.* Cette pièce a pour but de prévenir la décadence de l'art tragique, qui semble arrivé à son déclin : c'est de la critique littéraire sous une forme dramatique. Eschyle, Sophocle et Euripide sont morts. Bacchus, dieu du théâtre, ennuyé des mauvaises

tragédies que l'on joue alors à Athènes, descend aux enfers, déguisé en Hercule, pour y aller chercher un bon poëte. Après plusieurs incidents d'une bouffonnerie des plus hasardées, il passe le Styx dans la barque de Charon, et les grenouilles, qui donnent leur nom à la pièce, l'accompagnent de leurs coassements harmonieux. Bacchus trouve les enfers en émoi. Euripide, nouveau venu, dispute le trône de la tragédie à Eschyle. Pluton nomme Bacchus juge du débat. Alors commence une scène fort longue, mais riche de comique, où les deux poëtes s'attaquent tour à tour sur la valeur générale ou détaillée de leurs pièces. Eschyle étale son style pompeux et parfois boursouflé; Euripide déploie ses pensées subtiles, ses expressions recherchées. Celui-ci reproche à son rival son enflure, son obscurité, ses grands mots forgés et ronflants, et le vide de l'action; Eschyle reproche à Euripide d'avoir énervé le style de la tragédie, en la faisant descendre jusqu'au vulgaire, et d'avoir mis sur la scène des caractères vicieux, des crimes révoltants. Enfin l'on apporte une balance : chacun met ses vers dans un des plateaux, mais Euripide a beau faire, la balance penche toujours du côté d'Eschyle. Bacchus se prononce en faveur de ce dernier, qu'il emmène avec lui sur la terre, en décidant que, pendant son absence, le sceptre tragique restera entre les mains de Sophocle.

On remarque surtout dans cette pièce ingénieuse le passage où Eschyle, se glorifiant d'avoir fait la tragédie des *Perses,* dit, en parlant des sujets que doit traiter la poésie :

Voyez quels services ont rendus dès l'origine à l'humanité les

plus illustres des poëtes : Orphée a enseigné les saints mystères et l'horreur du meurtre ; Musée, les remèdes des maladies et les oracles ; Hésiode, l'agriculture, le temps des récoltes et des semailles. Et le divin Homère, d'où lui est venu tant d'honneur et de gloire, si ce n'est d'avoir enseigné mieux que tout autre les vertus, l'art des batailles et le métier des armes ?

10° *Les Harangueuses* ou *le Club des femmes* sont une peinture bouffonne, mais sensée, d'un gouvernement communiste. Les Athéniennes, déguisées en hommes, s'introduisent dans l'assemblée du peuple, et, s'étant assurées ainsi la pluralité des votes, elles décrètent une constitution nouvelle, fondée sur une communauté absolue. Toutes les objections que peut provoquer un pareil système sont présentées ici avec une verve mordante et un parfait bon sens. Il y a surtout une scène d'un comique délicieux entre deux citoyens, dont l'un, plein de dévouement à la loi nouvelle, se dispose avec la meilleure foi du monde à mettre tous ses biens en commun, tandis que l'autre, circonspect, égoïste, bien résolu à ne rien livrer qu'à la dernière extrémité, raille la bonhomie de son voisin et le traite comme un niais ; puis, quand le dîner est servi, celui qui n'a pas contribué est le plus empressé à se mettre à table avec les autres, tant il a de respect pour les institutions de la république !

11° *Plutus*. Quoique cette pièce appartienne pour le fond au genre de l'ancienne comédie, une plus grande modération dans la plaisanterie personnelle et une teinte générale plus adoucie la rapprochent de la comédie moyenne. Elle est semée d'ailleurs de traits fins et spirituels, et conduite avec beaucoup d'art. Chrémyle, homme de bien, mais pauvre, va consulter Apollon sur

les moyens de s'enrichir. Apollon lui répond qu'il faut emmener chez lui la première personne qu'il rencontrera à la sortie du temple. Il rencontre un aveugle, Plutus, dieu de la richesse. Dès que Plutus s'est fait connaître, on s'empresse autour de lui et l'on veut travailler à sa guérison. Car si Plutus est aveugle, doit-on s'étonner qu'il enrichisse tant de coquins et d'intrigants? On le conduit au temple d'Esculape, où il recouvre la vue, et il n'enrichira désormais que les gens de bien. Parmi les personnages qui se meuvent dans ce cadre satirique et ingénieux, on remarque la Pauvreté, qui prouve, dans un plaidoyer fort spirituel, qu'elle est la mère de tous les biens et que les hommes lui doivent le bonheur dont ils jouissent. Et de fait, si chacun était riche, personne ne voudrait plus travailler; il n'y aurait plus ni cordonniers, ni tailleurs, ni serruriers : le travail est donc une condition nécessaire de notre nature, et l'or lui-même ne fait pas la richesse.

Le *Plutus* d'Aristophane sert de transition à une phase nouvelle de la comédie grecque : on voit paraître alors une comédie d'un genre mixte, d'où la personnalité est bannie, et qui ne conserve guère de l'ancienne licence que l'allusion. Quelques poëtes représentent cette forme spéciale, à laquelle on a donné le nom de comédie moyenne : les plus distingués sont Antiphane de Rhodes et Alexis de Thurium, mais on ne peut apprécier leurs œuvres, dont il ne reste que des fragments : aussi sont-ils à peine connus. On connaît mieux les noms de Diphile, d'Apollodore, de Philémon, qui créèrent la comédie nouvelle, toute d'intrigue ou de caractères, telle que l'ont traitée depuis les Latins, et, après eux,

les Français. Cependant le poëte le plus brillant de la comédie nouvelle est Ménandre, qui en fit une image de la vérité, un miroir de la société humaine. « O vie! s'écrie un poëte ancien, et toi Ménandre, lequel de vous deux a imité l'autre? » C'est un bel éloge, mais il est juste. A en juger par les fragments qui nous restent de lui et par les pièces que Térence a traduites sur le texte grec, Ménandre a eu la gloire de réaliser l'universel et le général dans la comédie, tout en dessinant d'après nature, et de peindre l'homme de tous les siècles et de tous les pays, en copiant les originaux de son temps et de sa patrie.

Ce célèbre poëte comique naquit à Athènes la même année qu'Épicure, dont il fut l'ami, c'est-à-dire l'an 337 avant l'ère chrétienne. Il fut disciple de Théophraste, l'auteur des *Caractères*. Sa réputation lui attira d'illustres amitiés, et l'on prétend que les rois d'Égypte et de Macédoine lui envoyèrent des députés pour l'engager à vivre auprès d'eux. Ménandre préféra sa liberté et ses triomphes littéraires à ces offres pompeuses. Les Athéniens l'avaient en haute estime, et regardaient ses pièces comme des modèles exquis de simplicité et d'élégance. Pouvait-il s'arracher à ce concert d'éloges flatteurs? Il demeura donc dans sa patrie, où il mourut, dit-on, noyé en se baignant dans le Pirée. L'antiquité s'est plu à louer d'une commune voix sa fécondité inventive, la beauté de son style et son adresse inimitable à peindre les passions et les mœurs. Un point surtout où il excelle, c'est d'exprimer dans un ïambe net, vif, aussi transparent que le cristal, ces maximes, ces sentences, qui deviennent des proverbes et des règles de conduite.

On sent aussi dans Ménandre la gravité mêlée au sourire, la mélancolie du regard jeté sur les misères humaines en même temps que le coup de pinceau destiné à en peindre les travers.

J'appelle très-heureux, dit-il, ô Parménon! celui qui, après avoir contemplé sans douleur le splendide spectacle de la nature, s'en va promptement à l'endroit d'où il est venu : le soleil, ce flambeau du monde, les mers, les nuages, le feu. Tout cela, vécût-il cent ans, il le verra sans cesse, aussi bien que s'il ne vit que quelques années : et jamais il ne verra rien de plus magnifique. Considère le temps dont je parle ; c'est pour l'homme une assemblée, une réunion populaire, avec foule, marché, vols, jeux de hasard, entretiens. Quiconque arrive le premier aux hôtelleries a le meilleur régal, sans démêlés avec personne; mais celui qui fait un trop long séjour ne trouve que dégoût et que ruine. La vieillesse le condamne au besoin : le courant de l'âge le roule vers des inimitiés et des embûches : la mort est triste pour qui demeure longuement dans la vie.

Nous sommes loin des images créées par une folle gaieté et de ces joyeuses bouffonneries que nous offrait le drame d'Aristophane : ici le rire est bien près des larmes.

QUATRIEME PARTIE.

NAISSANCE ET PROGRÈS DE LA PROSE.

1° *Par l'histoire :* HÉRODOTE et THUCYDIDE;
2° *Par la tribune :* PÉRICLÈS et DÉMOSTHÈNE;
3° *Par la philosophie :* PLATON et ARISTOTE.

§ I.

NAISSANCE ET PROGRÈS DE LA PROSE GRECQUE.

La littérature grecque, de même que presque toutes les autres, a commencé par la poésie; la prose est venue en second lieu. Plutarque fait parfaitement comprendre cette différence et cette succession dans l'expression de la pensée. « Le langage, dit-il, est une monnaie d'échange qui n'a pas la même valeur dans tous les temps. Il y eut une époque où la monnaie du langage, c'était le vers, la poésie lyrique et chantée, où toute histoire, toute philosophie, toute passion, toute action étaient exprimées par un langage plus relevé, plus poétique, plus musical. Alors, grâce à une heureuse facilité, la plupart savaient exprimer par les chants de la lyre les préceptes de la morale, les épanchements du cœur, les exhortations : ils persuadaient par des fables et des proverbes en vers : c'est en vers qu'ils célébraient, priaient et honoraient les dieux. Mais quand les mœurs changèrent avec la fortune et le caractère des hommes, l'usage, écartant le luxe superflu, détacha des chevelures les agrafes d'or, des épaules les tuniques de fin tissu, accourcit les longs cheveux, délia les costumes : de même le langage changeant alors avec les mœurs et dépouillant sa parure, l'histoire quitta la

forme métrique, comme on descend d'un char, et c'est en prose qu'elle distingua nettement la vérité de la fable; la philosophie préféra une clarté persuasive à l'éclat des images, et c'est en prose que désormais elle chercha le vrai. » On voit par ce passage que la culture de la prose chez les Grecs ne fut pas l'effet d'un simple caprice du goût : il n'était pas loisible aux écrivains de choisir l'une ou l'autre forme pour rendre leur pensée : les vers et la prose eurent non-seulement leur convenance, mais encore leur date de naissance et leurs conditions de progrès.

Lorsque la diffusion du papyrus égyptien chez les peuples de la Grèce eut rendu plus commun l'usage de l'écriture, la prose, créée par une modification de l'esprit grec, que l'expérience avait mûri et préparé aux investigations scientifiques et à l'exposé des découvertes, se mit à croître et à grandir dans une voie dont l'érudition moderne a très-bien déterminé le développement. Il ne reste que quelques rares débris des premiers monuments de la prose grecque : 1° un traité de paix entre les villes d'Héræa et d'Élis, dans le Péloponèse; il est en dialecte dorien; 2° le serment par lequel les Grecs s'engagèrent à repousser la première invasion des Perses; il est en dialecte attique; 3° une formule d'imprécation, qui se lit sur une plaque de marbre trouvée à Téos; elle est en dialecte ionien. Mais, quelle que soit la valeur archéologique de ces documents, l'on ne doit considérer comme logographes, c'est-à-dire écrivains en prose, que les premiers historiens, Cadmus et Hécatée de Milet, Charon de Lampsaque, Xanthus de Lydie, Phérécydide de Léros, Hellanicus de Lesbos.

Au moment où ils paraissent, les peuples de race hellénique, passant de la vie mythologique aux réalités de la vie positive, éprouvent le besoin de se créer des généalogies, des annales, des archives civiles ou topographiques, constatant leur antiquité, leurs droits, leurs exploits, les frontières respectives de leur pays et de leurs voisins. Ces anciens rédacteurs de chroniques usaient à peu près tous des mêmes procédés et du même style. Ils racontaient les histoires des Grecs ou des Barbares, sans les mêler, mais séparées par villes et par nations, n'ajoutant et ne retranchant rien aux écrits ou aux monuments conservés dans chaque pays, soit dans les temples, soit dans les autres lieux publics. Toute leur étude consistait à écrire, suivant le caractère du dialecte par eux choisi, avec clarté, pureté et brièveté : essais timides, ébauches faibles, à peine esquissées, qui se continuent durant l'espace d'un siècle et demi, et qui attendent la main d'un maître de génie.

§ II.

HISTOIRE.

HÉRODOTE, THUCYDIDE, XÉNOPHON.

Ce maître, ce génie créateur fut Hérodote. Né, vers l'an 484 avant Jésus-Christ, dans la ville d'Halicarnasse, en Ionie, il fut guidé dans ses premiers travaux littéraires par le poëte Panyasis, son oncle, auteur d'une *Héracléide* fort estimée chez les anciens. Une sédition sanglante le força de quitter sa patrie et de s'enfuir à Samos ; il y vécut quelque temps, se fit un parti qui lui vint en aide pour délivrer Halicarnasse de la tyrannie de Lygdamis, et alla se fixer en dernier lieu

à Thurium, ville de la Grèce italienne, où il mourut, à l'âge d'environ quatre-vingt-dix ans. La passion de savoir, de voir et de raconter ce qu'il avait vu semble s'être emparée de bonne heure de l'esprit d'Hérodote. Il visita d'abord l'Égypte, remonta le Nil jusqu'à Éléphantine, parcourut la Libye, la Phénicie, la Babylonie, et probablement aussi la Perse, pénétra jusqu'au fond du Pont-Euxin, en suivant le rivage méridional de cette mer, et séjourna dans tous les endroits qui offraient quelque aliment à une imagination toujours en éveil, à une curiosité que rien ne pouvait rassasier. Mais ce n'était pas assez pour le plan de l'œuvre qu'il avait conçue d'avoir visité les contrées de l'Orient et les villes grecques de l'Asie, il voulut connaître en détail toutes les localités renommées de la Grèce européenne, villes, temples et champs de bataille du continent et des îles, et l'on s'aperçoit, même quand il ne le dit pas, que chacune de ses descriptions est la reproduction exacte d'un tableau gravé dans sa mémoire et dessiné peut-être de sa main. Une tradition, suivie par Lucien, dit que, quand Hérodote eut achevé ses voyages, il commença la rédaction des notes qu'il avait recueillies, que, ce grand ouvrage terminé, il en fit la lecture aux Grecs, assemblés à Olympie, et que ceux-ci, ravis de ce beau travail, donnèrent le nom d'une Muse à chacun des livres qu'ils avaient entendus. On a contesté l'authenticité de ce récit. Ce qui paraît plus vrai, c'est que, l'an 446 avant Jésus-Christ, Hérodote, âgé de trente-huit ans, vint à Athènes pour la fête des Grandes Panathénées et y lut en public une partie de son ouvrage : l'assistance en fut enchantée : les Athéniens votèrent

au conteur incomparable une récompense de dix talents, plus de cinquante mille francs de notre monnaie, et lui décernèrent d'une commune voix le titre de père de l'histoire.

Voltaire est d'avis qu'une histoire bien composée a, comme un poëme épique, une exposition, un nœud et un dénoûment. Cette manière d'envisager la narration historique donne une idée très-juste de l'œuvre d'Hérodote, c'est une épopée en prose, dans laquelle une immense variété d'épisodes se groupe et se coordonne autour d'un fait principal, d'un point unique qui lui sert de centre, et d'où rayonne, comme un jet de lumière, un enseignement sérieux, un conseil profitable aux générations à venir. La guerre de Troie était aux yeux des anciens une des phases de la lutte que des antipathies profondes et des querelles incessantes avaient provoquée entre l'Orient et la Grèce : les guerres médiques, qui composent le fond même des histoires d'Hérodote, ne sont que la suite de ce duel qui ne se termine que par la conquête d'Alexandre. Ainsi le récit propre d'Hérodote, c'est l'invasion de la Grèce par les lieutenants de Darius et par Xerxès, depuis la révolte des Ioniens, soulevés à la voix d'Aristagoras, jusqu'à la bataille de Mycale. Mais de même que le créateur de l'épopée grecque a rassemblé autour d'Achille et d'Ulysse une série de scènes unies entre elles par une dépendance, plus ou moins rigoureuse, de même Hérodote, créateur du genre historique, a étendu son cadre primitif au delà des limites qu'il semble s'être d'abord fixées. Les quatre premiers de ses neuf livres, qui embrassent dans leur ensemble une période de deux cent

vingt ans, sont une sorte de préparation épisodique au magnifique tableau qui se déroule dans les cinq derniers. Bien qu'il se propose de raconter la lutte du monde oriental et du monde occidental, terminée, de son temps, par le triomphe de l'Europe sur l'Asie, et qu'il fasse de ce duel l'unité fondamentale de son ouvrage, le narrateur ne croit point rompre cette unité, si claire et si nette dans son principe et dans ses applications, en y faisant entrer tout ce qui touche de près ou de loin aux cités grecques et à l'empire des Perses, légendes, traditions, mœurs, usages, coutumes, religions, géographie. C'est ainsi que, rapportant à Crésus, roi de Lydie, les premières entreprises contre la Grèce, il raconte l'histoire de Gygès, l'entrevue de Solon et de Crésus, l'épisode de Cléobis et Biton, la prise de Sardes par Cyrus, le règne de Cyrus et l'avénement de Cambyse. L'expédition de ce prince contre les Égyptiens donne lieu à un récit d'un intérêt des plus puissants pour le lecteur qu'Hérodote fait pénétrer avec lui dans les mœurs intimes du peuple dont il dit l'histoire. Les usages de la vie quotidienne des Égyptiens, leurs rites religieux, les descriptions zoologiques du crocodile, de l'hippopotame, du phénix et de l'ibis, les pratiques médicales, l'art d'embaumer les cadavres, la préparation du lotos, du lis fluvial et du byblos comme substances alimentaires, la pêche et la conservation des poissons, l'invention des moustiquaires, la construction des barques et la manière de les manœuvrer, forment une suite de peintures calquées sur le vif et faites pour piquer la curiosité de tous les âges. Là se place un épisode, le plus touchant peut-être de toute l'histoire d'Hérodote,

et que nous allons citer pour donner une idée de son talent de narrateur :

Le dixième jour après la prise de Memphis, Cambyse, par manière d'outrage, ayant fait asseoir dans un faubourg avec d'autres Égyptiens le roi Psamménite, qui n'avait régné que six mois, éprouva son âme en faisant ce qui suit. Après avoir revêtu sa fille d'un habit d'esclave, il l'envoya chercher de l'eau une cruche à la main : il envoya avec elle d'autres vierges, qu'il choisit parmi les filles des premiers du pays, toutes habillées comme celle du roi. Au moment où elles passaient devant leur père, en gémissant et en jetant de grands cris, les pères, témoins de l'humiliation de leurs enfants, se prirent aussi à gémir et à crier. Mais Psamménite, quoi qu'il vît et comprît, ne fit rien que baisser les yeux. Quand les porteuses d'eau eurent passé, Cambyse, en second lieu, envoya le fils du roi avec deux mille autres fils d'Égyptiens, tous de son âge; ils avaient la corde au cou et le mors à la bouche : on les emmenait pour leur faire expier le crime des Mityléniens et la destruction de leur navire : ainsi l'avaient décidé les juges royaux, dix Égyptiens devant périr pour chacun des Grecs. Or, Psamménite les vit passer : il comprit que l'on menait son fils à la mort; mais, quoique les Égyptiens qui l'entouraient, cruellement accablés, fondissent en larmes, il fit comme il avait fait quand avait passé sa fille. A peine les jeunes gens avaient-ils défilé, qu'un homme, un de ses commensaux, plus âgé, déchu de sa fortune, n'ayant plus rien de ce que possède un pauvre, et mendiant parmi l'armée, survint en présence de Psamménite et des Égyptiens assis avec lui dans le faubourg. Psamménite, dès qu'il l'aperçut, pleura abondamment, et il appela son compagnon en le nommant, et il se frappa la tête. Or, il y avait là des gardes qui envoyaient dire à Cambyse tout ce qu'il faisait à chaque sortie. Cambyse, surpris de ce qu'il venait d'apprendre, dépêche l'un des siens pour le questionner en ces termes : « Ton maître Cambyse, ô Psamménite, te demande pourquoi, voyant ta fille maltraitée et ton fils marchant à la mort, tu n'as ni crié, ni pleuré, tandis que tu as honoré de ces témoignages d'affliction un mendiant qui n'est point de tes proches, comme d'autres le lui ont appris. » Telles

furent les paroles du messager; voici ce que répondit Psamménite : « O fils de Cyrus! mes malheurs propres sont trop grands pour me faire pleurer; l'affliction de mon compagnon est digne de larmes, parce que de la richesse et de la félicité il est tombé dans la misère en arrivant au seuil de la vieillesse. » Ces mots rapportés à Cambyse, il les trouva justes et à propos. Les Égyptiens ajoutent que Crésus se mit à pleurer, car il avait suivi Cambyse en Égypte; les Perses présents à l'entretien pleurèrent pareillement. Cambyse lui-même fut touché de compassion, et soudain il ordonna de sauver, parmi ceux qui devaient périr, le fils de Psamménite, de rappeler celui-ci du faubourg et de les amener au palais. Ses émissaires ne trouvèrent point le fils vivant : il avait été exécuté le premier, mais ils rappelèrent Psamménite et le conduisirent auprès de Cambyse : il y passa le reste de sa vie sans souffrir de mauvais traitements.

La mort de Cambyse conduit Hérodote à l'avénement de Darius, fils d'Hystaspe, au dévouement de Zopyre et à la guerre des Perses contre les Scythes. Fidèle à sa coutume, il décrit minutieusement le pays et les mœurs du nouveau peuple qu'il met en scène; puis, après avoir retracé la retraite peu glorieuse de Darius et l'expédition du satrape Aryande contre les Barcéens, il arrive enfin à la grande lutte que les historiens ont désignée sous le nom de guerres médiques. Les incidents en sont trop connus pour que nous insistions sur les détails : les noms de Mardonius, de Datis, d'Artapherne, de Xerxès, du côté de la Perse, ceux de Miltiade, d'Aristide, de Léonidas et de Thémistocle du côté de la Grèce, les combats de Marathon, de Platées, de Salamine et de Mycale sont dans toutes les mémoires : ils sont comme le point culminant de l'histoire d'Hérodote : c'est un hymne de triomphe en l'honneur de la Grèce et surtout d'Athènes; aussi tout le récit abon-

de-t-il en faits de l'intérêt le plus vif, d'une couleur des plus frappantes : on y sent partout la main de l'artiste dans la plénitude vigoureuse de son talent. On y découvre en même temps un but moral qui répand sur les livres d'Hérodote un charme attrayant, avec une teinte mélancolique : rien n'est stable sur la terre, ni les jouissances de l'orgueil, ni l'éclat des dignités et des richesses, et les plus grandes prospérités sont voisines des plus grands malheurs : compensation douloureuse, qui s'étend aux empires dont la splendeur s'anéantit comme celle de l'homme. Crésus, Cyrus, Cambyse, Psamménite, Darius, Xerxès, ne sont pas seulement les représentants de l'instabilité de la fortune humaine : en eux se personnifient la gloire et la chute de leurs royaumes. L'orgueilleux Xerxès surtout, dont la vanité ridicule s'est flattée de commander aux éléments et de ne tenir compte d'aucun conseil, donne au monde le plus instructif des spectacles. Hérodote connaît et respecte cette puissance mystérieuse qne les anciens appelaient le Destin et que les chrétiens nomment Providence, et il subordonne toutes ses vues historiques à un sentiment religieux.

Quant à son style, l'antiquité d'une voix unanime s'est plu à l'admirer : c'est le pur ionien, la langue d'Homère, affranchie du groupe métrique, coulante, facile, douce et naïve, joignant le coloris le plus suave à la plus exquise limpidité.

Hérodote avait marqué le passage de l'histoire fabuleuse à l'histoire proprement dite, Thucydide opéra sans retour leur séparation. Hérodote avait créé l'histoire, Thucycide fit mieux, il créa la critique historique.

Son impartialité n'admit rien sans contrôle, n'écrivit rien sans preuves authentiques, et ne se prononça que quand elle eut atteint, en se guidant d'après les indices manifestes, un degré suffisant de certitude. Le récit d'Hérodote est parfois orné de tableaux destinés plutôt à émouvoir et à charmer qu'à instruire : Thucydide ne connaît que la réalité, et déjà pour lui l'histoire est ce qu'elle doit être pour la postérité tout entière, l'école du genre humain.

Fils d'Olorus, riche citoyen d'Athènes, qui descendait, dit-on, d'un roi de Thrace, et dont la femme était petite-fille de Miltiade, le vainqueur de Marathon, Thucydide naquit à Halime, dème de l'Attique, l'an 471 avant Jésus-Christ. On raconte que, ayant entendu lire les livres d'Hérodote à la Grèce assemblée, il sentit se révéler en lui la vocation littéraire, qui devait lui faire produire l'œuvre à laquelle il eut la fierté légitime de promettre l'immortalité. Élève du philosophe Anaxagore et de l'orateur Antiphon, il apprit dans leur commerce à penser, à parler et à écrire. Une disgrâce encourue auprès du peuple athénien, pour n'avoir pu empêcher, général d'armée, le Spartiate Brasidas de s'emparer d'Amphipolis, fit condamner Thucydide aux loisirs de l'exil. Il se retira en Thrace à Scapté-Hylé, ville près de laquelle il possédait de riches mines d'or apportées en dot par sa femme. C'est dans cette retraite qu'il conçut et exécuta sa *Guerre du Péloponèse,* c'est-à-dire l'histoire de cette lutte suprême de Sparte et d'Athènes combattant pour établir leur prééminence dans la Grèce, et se déchirant entre elles, afin de préparer sans doute une proie plus facile à l'ambition de Philippe, à celle d'Alexandre et

à la conquête définitive des Romains. La pénétration et le patriotisme attristé de Thucydide ne s'y méprirent point. Il prévit que cette lutte, féconde en résultats, dont il avait peut-être mesuré la portée, serait le dernier combat de ces rivalités jalouses, et il voulut en consacrer le souvenir plutôt comme une leçon sévère que comme tableau fait pour charmer. Telle était l'idée de Thucydide : il ne l'acheva point tout entière. Son intention était de conduire les huit livres qui forment son ouvrage depuis la rupture de la trêve, conclue après la prise d'Eubée, l'an 432 avant l'ère chrétienne, jusqu'à la prise d'Athènes, à l'issue de la bataille d'Ægos Potamos, l'an 405 avant Jésus-Christ; mais il mourut l'an 391 et ne put mettre la dernière main à son œuvre, qui s'arrête à la victoire de Thrasybule, près de Sestos, au milieu de l'été 411.

Il est reçu communément, quoique sans preuves suffisantes, que Xénophon fut chargé de publier l'œuvre de Thucydide et qu'il s'acquitta consciencieusement de ce devoir. Xénophon a d'autres titres à l'admiration des hommes, mais on ne peut qu'accepter avec plaisir la tradition qui lui prête cet acte de pieux respect envers la volonté d'un mourant : on lui doit un des chefs-d'œuvre de la raison humaine. Trois éléments essentiels composent ce qu'on pourrait appeler la trame de l'histoire de Thucydide : les faits, les discours, les portraits.

Les faits particuliers de la guerre du Péloponèse sont précédés d'un résumé des divers incidents qui ont amené cette lutte fratricide de Sparte et d'Athènes ; et l'auteur y présente tout d'abord un tableau succinct, mais complet, des époques primitives de la Grèce. Ce n'est plus

le demi-jour de l'antiquité fabuleuse, c'est le plein soleil de la vie qui éclaire ces tableaux : l'époque héroïque y est réduite à de justes proportions, et le brigandage, la piraterie, la condition errante des populations, l'établissement lent et pénible des sociétés fixes et organisées y paraissent dégagés de tous les ornements de l'imagination et de la fiction.

Passant ensuite à l'énoncé des faits qui servent, en quelque sorte, d'exposition au drame placé sous les yeux du lecteur, Thucydide les expose avec une netteté impartiale, sans réticence, sans parti pris. On voit naître sourdement l'inimitié jalouse de Sparte, c'est-à-dire de l'aristocratie, contre Athènes, en qui se personnifie le principe démocratique, et l'on observe comment leurs prétentions rivales produisent un conflit qui finit par armer la moitié du monde grec contre l'autre, les cités maritimes contre celles du continent. A ce tableau particulier, Thucydide en fait succéder un plus général, celui de son œuvre tout entière dont il trace ainsi lui-même les lignes les plus marquantes :

Jamais tant de villes ne furent dévastées soit par les Barbares, soit par leurs hostilités réciproques; quelques-unes même perdirent leurs habitants pour en recevoir de nouveaux : jamais tant d'hommes n'éprouvèrent les rigueurs de l'exil; jamais tant ne perdirent la vie dans les combats ou dans les séditions. Des événements, autrefois connus par la tradition et rarement confirmés par les effets, ont cessé d'être incroyables : tremblements de terre ébranlant à la fois une grande partie du globe et les plus violents dont on eût entendu parler; éclipses de soleil plus fréquentes que dans aucun temps dont on ait gardé le souvenir; en certains pays de grandes sécheresses, et, par elles, la famine; un fléau plus cruel encore et qui a détruit une partie des Grecs; maux affreux et tous réunis à cette guerre.

Nous ne suivrons point Thucydide dans l'exposé de tous les faits auxquels le résumé précédent fait allusion, mais nous ferons remarquer avec Plutarque, appréciateur éclairé du mérite de Thucydide, que dans tous ses récits l'éminent historien s'efforce de donner aux événements qu'il raconte un éclat si vif, que l'auditeur devienne spectateur; il désire surtout faire éprouver au lecteur l'impression d'effroi et le trouble que les témoins eux-mêmes ont ressentis. C'est ainsi qu'il représente Démosthène rangeant en bataille les Athéniens sur la grève de Pylos, Brasidas pressant son pilote de faire échouer son vaisseau et courant sur les bancs des rameurs, où, blessé et rendant l'âme, il tombe à l'avant de la proue; les Lacédémoniens livrant un combat de terre sur mer et les Athéniens un combat naval sur terre : dans toutes ces narrations il nous fait éprouver je ne sais quel serrement de cœur que chaque émotion renouvelle, et par la disposition de ses peintures il communique aux yeux, aussi bien qu'à l'âme, des mouvements qui donnent à ces combats la clarté d'un tableau. Que dire aussi de l'épouvantable récit de la peste d'Athènes, de la conspiration de Cylon, du meurtre des Pisistratides par Aristogiton et Harmodius, du fameux combat de Sphactérie, dont la description est si animée, si rapide, malgré la complication des détails? Mais est-il rien de comparable à cette expédition de Sicile, au pompeux départ des Athéniens, à leurs adieux mêlés de joie et de larmes, d'espérance et de tristes pressentiments, puis à leur défaite, à leur désastre et à leur retour dans la patrie? Chaque trait est d'une vivacité, d'un pathétique inimitable.

On a blâmé les historiens anciens d'avoir introduit dans leurs récits des discours conformes au caractère des personnages qu'ils mettaient en scène, mais point à l'exacte vérité. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner s'ils avaient tort ou raison. Comme chez le peuple grec tout se passait en plein air, sous l'influence spontanée des passions de la foule, l'historien se croyait scrupuleux imitateur de la vérité en faisant assister son lecteur à ces délibérations à ciel ouvert, à ces luttes de tribune, à ces conseils où s'agitaient les grands intérêts des États. Thucydide ne s'est point fait faute de ce procédé, et il y est arrivé à la perfection de son art. Il expose lui-même avec quelle mesure, avec quelle réserve, avec quel soin d'être le plus possible dans le vrai il a prêté à ses acteurs des discours voisins de leurs propres paroles. Aussi l'on peut dire que ces harangues sont l'âme de son histoire : c'est là que se déploie en toute liberté son esprit vif, étendu, pénétrant, passionné ; c'est là que ce qui serait une réflexion froide devient une maxime vivante, une de ces sentences profondes, qui sont devenues des règles de conduite pour les hommes d'État, et dont Salluste, Tacite et des historiens plus modernes lui ont emprunté souvent soit l'idée, soit l'expression ; c'est enfin là qu'il fait connaître à fond les peuples et les individus, les causes, les ressorts des événements et la suite continue qui les relie en un tout complet. On ne s'étonne pas, en lisant les discours de Thucydide, que son génie ait inspiré celui de Démosthène et que l'immortel orateur ait copié huit fois de sa main les harangues qui devaient lui servir de modèle.

Quant aux portraits, jamais crayon plus vigoureux et plus fidèle n'en a tracé ni buriné de plus admirables. Et ce n'est pas par le côté physique et extérieur que Thucydide dessine ses personnages, c'est avant tout le côté intime et moral qu'il montre au lecteur. C'est l'homme lui-même qu'il fait voir dans ces physionomies historiques. Citons, par exemple, le portrait des Athéniens, contrasté avec celui des Lacédémoniens, dans le premier livre : c'est une peinture vivante et singulièrement instructive :

Les Athéniens, disent les Corinthiens au conseil des Spartiates, sont entreprenants et aussi prompts à exécuter un projet qu'à le concevoir; vous, il vous suffit de conserver ce que vous possédez; jamais vous ne visez au delà, jamais vous ne prenez les mesures indispensables. Ils ont plus d'audace que de force, plus de témérité que de jugement; ils vivent d'espérance au milieu des revers. Chez vous, au contraire, l'action ne répond jamais à la puissance; vous vous défiez des choses même les plus sûres, et ne pensez jamais pouvoir sortir d'un mauvais pas. Ils aiment le mouvement, vous le repos; volontiers ils courent le monde, tandis qu'il n'y a pas d'hommes plus sédentaires que vous; sortir de ses foyers leur paraît un moyen d'accroître ses possessions, à vous de les compromettre. Vainqueurs de leurs ennemis, ils s'élancent à de nouvelles conquêtes; vaincus, ils ne se laissent abattre qu'un instant. Dès qu'il faut servir leur patrie, rien de moins à eux que leur corps, rien de plus à eux que leur esprit. Échouent-ils dans leurs desseins, ils crient qu'on les dépouille; réussissent-ils, c'est peu en comparaison de ce qu'ils prétendent. Trompés dans leurs efforts, ils se consolent par de nouvelles combinaisons. Pour eux seuls l'espoir est réalisé sitôt que conçu, tant l'action suit de près la pensée. Tout cela se poursuit avec des fatigues et des dangers sans fin : ils ne se donnent pas le temps de jouir, car ils ont hâte d'acquérir davantage. Pour eux la meilleure fête, c'est le devoir accompli; une oisive tranquillité leur paraît plus à plaindre qu'une activité

laborieuse : en sorte que, pour les caractériser par un seul mot, on peut dire qu'ils sont nés pour n'être jamais en repos et n'y jamais laisser les autres.

Thucydide, écrivant au moment où la prose attique commençait à se former, s'éloigne un peu du tour aisé et facile d'Hérodote : il s'efforce de resserrer en peu de paroles la vaste étendue de ses pensées : sa phrase est grave, austère; il aime les inversions : il fait un usage fréquent de l'ellipse, des antithèses, du groupe synthétique des mots ; il a même quelque chose de dur et de heurté qui impose à l'esprit du lecteur du travail et de la gêne. Cependant quand le sujet grandit, le récit s'anime et se colore : la chaleur du sentiment pénètre la diction et lui communique une lumière douce qui va jusqu'à la grâce, à ce point que les anciens eux-mêmes, agréablement surpris de cette amabilité imprévue, disaient : « Ici, le lion a ri. » Admiré de toute l'antiquité, modèle de tous les grands historiens et de tous les grands orateurs, Thucydide a trouvé chez les modernes des sympathies aussi glorieuses. C'est que son génie ne tient pas à quelqu'une de ces qualités brillantes, mais fugitives, qui charment une époque et ne plaisent point à une autre : son œuvre est empreinte de cette marque ineffaçable, contre laquelle ne prévaut ni le temps ni le caprice, nous voulons dire le cachet éternel de la raison.

Nous avons dit que Xénophon, plus jeune que Thucydide de vingt ans, publia l'ouvrage de celui-ci; il fit plus, il le continua jusqu'à la bataille de Mantinée; mais, quoique rédigée par une main exercée, l'*Histoire grecque* de Xénophon est plutôt une esquisse qu'une

œuvre définitive. On y rencontre cependant de beaux passages. Toute la narration relative au jugement des généraux athéniens, condamnés à mort pour n'avoir pu ensevelir les morts après le combat des îles Arginuses, est pleine de mouvement et d'intérêt. Il en est de même du récit de la lutte entre Théramène et Critias, qui force son ennemi politique à boire la ciguë : c'est une des pages les plus émouvantes de l'histoire grecque. Il semble toutefois que le talent de Xénophon, avant tout philosophe et moraliste, ait besoin d'avoir sous les yeux les objets dont il parle, pour les peindre avec cette vigueur et cette vérité qui font le charme d'Hérodote et de Thucydide. Xénophon a rencontré ces qualités dans son *Expédition de Cyrus* et dans sa *Retraite des Dix mille :* œuvre exacte, détaillée, méthodique, bien composée et d'un intérêt soutenu. Avouons pourtant que l'histoire n'est pas le véritable titre de Xénophon à l'admiration de la postérité, et que le disciple de Socrate, l'auteur des *Mémoires* sur ce grand philosophe, est bien supérieur au successeur un peu calme, un peu froid des deux premiers historiens grecs.

§ III.

TRIBUNE.

PÉRICLÈS et DÉMOSTHÈNE.

Effet naturel de la vie nationale des Grecs, l'éloquence, on le voit par Homère, était déjà chez eux, dans les temps les plus reculés, dans les siècles héroïques, liée de la manière la plus étroite à toutes les institutions publiques, et l'on pratiquait cet art dans les délibérations politiques, relatives à la paix ou à la

guerre, avant qu'il fût devenu un art proprement dit. On ne peut douter que Solon, Pisistrate, Miltiade, Cimon, Thémistocle, Aristide et beaucoup d'autres hommes illustres n'eussent ému les passions et ravi les suffrages de la foule, avant que l'on se fût rendu compte des procédés oratoires. C'est en Sicile que Corax, Tisias et Gorgias inventèrent ces théories : elles furent développées à Athènes par Antiphon de Rhamnus, né en 479, homme d'un goût sévère, qui ouvrit une école où Thucydide se forma. La voie une fois ouverte, d'autres orateurs et rhéteurs la parcoururent avec distinction, formant, façonnant l'éloquence soit par des plaidoyers, soit par des discours prononcés sur l'agora. Les plus connus sont Andocide, dont les discours sont utiles à l'intelligence de l'histoire de son temps; Lysias, au style pur et élégant, vrai modèle de l'atticisme; Isocrate, écrivain parfait, quoique trop souvent puriste, rempli de belles images et de nobles sentiments, maître des plus grands orateurs qui suivirent; Isée, esprit méthodique et vigoureux; Eschine, accusateur de Démosthène, et dont le plaidoyer serait le chef-d'œuvre du genre, si Démosthène ne l'avait surpassé; Lycurgue, intéressant par ses digressions mythologiques; Hypéride, qui se recommande par la force, la simplicité, la sage ordonnance de sa parole; Dinarque, qui joignit le courage civil à l'éloquence, et qui périt pour avoir osé défendre le vertueux Phocion; enfin Démade, dont Quintilien regrette que le temps ait fait périr les écrits.

C'est au milieu de cette période brillante de l'art oratoire que parut Périclès. Ce grand homme d'État fut aussi le plus grand orateur politique de son temps.

Ramenant l'éloquence de la tribune vers son véritable but, qui est l'utilité publique, il la porta tout d'un coup à son plus haut degré de perfection, et, durant plus de quarante ans, il gouverna souverainement Athènes par la puissance et par la force irrésistible de ses discours. L'énergie chaleureuse qu'il y déployait fit comparer les effets de son éloquence à ceux de la foudre, et Périclès, égalé à Jupiter, fut surnommé l'Olympien. Voilà ce qui faisait dire au poëte comique Eupolis : « L'Olympien tonne à la tribune : il lance les traits brûlants de sa pensée; il émeut et foudroie toute la Grèce. Dominant à son gré les esprits, la persuasion réside sur ses lèvres, et il laisse ses mots enfoncés comme un aiguillon dans le cœur de ceux qui l'écoutent. » Jamais, en effet, la langue des Grecs n'avait déployé tant de vigueur et de majesté. Périclès n'écrivait point ses discours, il les improvisait à la tribune même. Aussi n'a-t-il laissé d'autre monument de sa gloire que le témoignage de ses contemporains; de sorte que la belle harangue que Thucydide lui fait prononcer à la fin de son second livre est l'œuvre de l'historien plutôt que de l'orateur. On n'y trouve même pas cette phrase citée par Aristote, comme de Périclès : « Une cité sans jeunesse est une année sans printemps. » Mais comment expliquer, sans un merveilleux talent de parole, l'influence de Périclès et sa domination sur le peuple le plus inconstant et le plus capricieux qui ait jamais paru sur la scène historique?

Cependant, quelle que soit la gloire de Périclès orateur, elle est éclipsée par celle de l'homme en qui se résume l'idée de l'éloquence de tous les siècles et de tous les pays; c'est Démosthène. On raconte que, lors-

que Eschine fut vaincu dans le fameux procès de la *Couronne,* il se retira dans l'île de Rhodes, où il ouvrit une école d'éloquence. Un jour, il eut le singulier courage de commencer ses leçons par la lecture de sa harangue et celle de son adversaire. La sienne lue : « Quoi ! disent les auditeurs charmés, avec un tel plaidoyer tu as succombé ! — Attendez ! » et il déclame le discours de Démosthène. Les applaudissements redoublent : « Que serait-ce donc, s'écria Eschine, si vous aviez entendu le monstre lui-même ? » Ce mot caractérise mieux que toute parole d'éloge le merveilleux talent du premier orateur de l'antiquité : ce fut, en effet, un vrai prodige : il fallut comme un miracle pour réunir en un seul homme un accord aussi extraordinaire des diverses qualités qui sont le fond essentiel, la marque originale de la véritable éloquence : ordre sévère, entraînement logique dans les idées, justesse, force, véhémence dans l'expression et dans les images, mouvements de passion généreuse, patriotisme pur et sincère, dévouement sans bornes aux intérêts d'Athènes, toujours frivole et souvent ingrate. Ajoutons que Démosthène naquit à une époque où la Grèce, voisine de son asservissement et de sa décadence, ne pouvait résister à l'invasion imminente de la Macédoine que par l'effort suprême d'un homme énergique et résolu, en même temps que les chefs-d'œuvre de l'histoire et de la philosophie, en frayant la route au génie du prosateur, avaient, pour ainsi dire, forgé les armes de l'art oratoire.

Démosthène vint au monde à Pæania-le-Haut, bourg de l'Attique, l'an 385 avant Jésus-Christ. Orphelin de bonne heure, avec une grande fortune, il fut négligé

par ses tuteurs, qui dilapidèrent son bien; mais la trempe énergique de son caractère triompha de ce mauvais vouloir : il résolut même de poursuivre ses spoliateurs et d'obtenir justice contre eux. Pour y parvenir, il fréquenta les écoles des meilleurs philosophes et des plus célèbres orateurs de son temps, surtout celle d'Isée, le plus véhément de tous, copia de sa main à plusieurs reprises les harangues de Thucydide, admirable modèle d'éloquence politique, composa cinq plaidoyers contre ses tuteurs et gagna son procès. La première fois qu'il voulut parler en public, il échoua. Un de ses amis, l'acteur Satyrus, lui dit sincèrement quels étaient ses défauts, sa voix faible, sa respiration pénible, sa parole bégayante, sa prononciation désagréable. Son obstination infatigable et ingénieuse triompha de tout. Son retour à la tribune fut marqué par un succès. Leptine, citoyen puissant, proposait une loi qui défendait qu'aucun Athénien, excepté les descendants d'Harmodius et d'Aristogiton, fût exempté des magistratures onéreuses. Démosthène prit la parole contre Leptine et empêcha la loi de passer. Insulté par Midias pendant les fêtes de Bacchus, Démosthène le fait frapper d'une forte amende à la suite d'une invective pleine d'éloquence, dans laquelle Pline le Jeune se plaisait à louer le mélange du fiel et la raison.

Mais c'est à l'époque où il entreprend de défendre l'indépendance de son pays contre le roi de Macédoine que le talent et le patriotisme de Démosthène éclatent dans tout leur jour. C'est alors, comme le dit Fénelon, que « Démosthène paraît sortir de soi et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau, il le fait sans y

penser : il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie; c'est un torrent qui entraîne tout On ne peut le critiquer, parce qu'on est saisi; on pense aux choses qu'il dit et non à ses paroles. On le perd de vue; on n'est occupé que de Philippe qui envahit tout. » A cette époque étonnante de la vie de Démosthène se rattachent ses chefs-d'œuvre oratoires : les *Olynthiennes,* les *Philippiques,* et, peu de temps après, la harangue de la *Couronne.* Il déploie alors, au degré le plus éminent, cette hardiesse tout ensemble fougueuse et contenue, cette simplicité rapide, cette logique imperturbable, cette force entraînante et irrésistible, qu'ont admirées et imitées les orateurs de tous les temps. Afin d'en donner une idée, nous allons citer le beau passage où il rappelle la conduite qu'il a tenue lorsque les Athéniens, effrayés par l'arrivée menaçante de Philippe, ne savaient plus que résoudre :

C'était le soir : arrive un homme qui annonce aux prytanes qu'Élatée est prise. Ils soupaient : à l'instant, ils se lèvent de table : les uns chassent les vendeurs de leurs tentes dressées sur la place publique et brûlent les échoppes; les autres mandent les stratéges, appellent le trompette : toute la ville est remplie de tumulte. Le lendemain, au point du jour, les prytanes convoquent le Conseil dans son local : vous allez à l'assemblée, et avant même que le Conseil ait discuté, préparé un décret, tout le peuple est monté à ses places. Bientôt entre le Conseil; les prytanes répètent la nouvelle, introduisent le messager; cet homme s'explique, et le héraut crie : « Qui veut parler? » Personne ne se présente. Cet appel est réitéré : personne encore! Là, cependant, se trouvaient tous les stratéges, tous les orateurs! Et la voix de la patrie réclamait une parole de salut! Car le héraut, prononçant les paroles dictées par la loi, est la voix

de la patrie. Toutefois, pour se présenter, que fallait-il? Vouloir le salut d'Athènes? Et vous et les autres citoyens, levés aussitôt, vous seriez accourus à la tribune : tous, en effet, vous désiriez, je le sais, voir Athènes sauvée. Compter parmi les riches? Les Trois-Cents auraient parlé. Réunir zèle et richesse? Ceux-là se seraient levés qui, plus tard, ont fait à l'État des dons considérables, résultat du patriotisme opulent. Ah! c'est qu'un tel jour, une telle crise, appelaient un citoyen non-seulement riche et dévoué, mais qui eût encore suivi les affaires dès le principe et raisonné avec justesse sur la politique et les projets de Philippe. Quiconque ne les eût point connus par une longue et attentive exploration, fût-il zélé, fût-il opulent, ne devait ni discerner le parti à prendre ni avoir un conseil à donner. Eh bien! l'homme de cette journée, ce fut moi : je montai à la tribune; ce que je vous dis alors, écoutez-le attentivement pour deux raisons : d'abord, afin de vous convaincre que, seul entre les orateurs et les gouvernants, je n'ai point déserté pendant l'orage le parti du patriotisme, mais que, au milieu de cette crise terrible, le but reconnu de mes discours fut de vous sauver, et puis, parce que l'emploi de ce court instant vous éclairera sur toute la suite de ma conduite.

Après avoir arrêté Philippe durant près de quinze années, soit en déjouant ses intrigues, soit en lui opposant les armes de la Grèce, Démosthène vit toutes ses espérances s'évanouir à la bataille de Chéronée, 338 avant Jésus-Christ, où s'anéantit la liberté hellénique. Il n'y déploya point en face de l'ennemi ce courage dont il avait donné de grandes preuves à la tribune : il abandonna son poste, jeta ses armes et s'enfuit avec ses concitoyens vaincus. Cependant il couronna par une mort courageuse une vie si glorieusement remplie. Lorsque les Grecs apprirent qu'Alexandre venait de mourir à Babylone, un soulèvement général les fit courir aux armes et former une ligue pour recouvrer leur

liberté; mais la défaite de Léosthène, tué en voulant sauver sa patrie, laisse Athènes et le reste de la Grèce à la merci d'Antipater, qui condamne à mort tous ceux qui avaient fomenté la révolte. Démosthène, compris dans cette proscription, se réfugie dans l'île de Calaurie et s'enferme dans le temple de Neptune. Archias, agent d'Antipater, l'y poursuit et essaye par de fausses promesses de le faire sortir de son asile. Démosthène, portant alors à ses lèvres un anneau empoisonné : « Va, dit-il à Archias, faire jeter ce corps où tu voudras ! » Ces mots achevés, il tremble, chancelle, demande qu'on le soutienne, et, comme il passait devant l'autel du dieu, il tombe et meurt en poussant un profond soupir.

L'admiration des hommes pour Démosthène ne s'est jamais lassée depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. A quoi cela tient-il? A deux causes principales. C'est, d'une part, la noblesse de la cause qu'il a défendue. Un homme ne lutte pas, avec la seule force de son génie, contre celui qui veut asservir son pays, sans exciter les sympathies les plus vives de quiconque sent vibrer en soi la fibre généreuse du patriotisme. D'autre part, c'est l'élévation de l'idée même que Démosthène s'est faite de son art. Toutes ces pensées profondes, généreuses, toutes ces expressions coulantes, rapides, animées, ces tournures vives, saisissantes, ce style serré, nerveux, cette clarté vive, limpide, pénétrante, sont subordonnés à ce principe absolu que le beau et l'honnête méritent seuls notre préférence. De sorte que, loin de mener ses concitoyens à ce qui leur eût été plus facile, plus doux ou plus utile, partout il leur enseigne que ce qui intéresse la sûreté et le salut

public ne doit venir qu'après la justice et la raison. Par là, Démosthène n'appartient pas exclusivement à son époque; son éloquence est l'expression durable des sentiments humains dans ce qu'ils ont de plus noble, de plus sublime, en tout temps et en tout lieu.

§ IV.

PHILOSOPHIE.

PLATON et ARISTOTE.

Les orateurs ne contribuèrent pas seuls au progrès de l'art d'écrire en prose. Depuis un siècle environ avant Périclès, la philosophie, dont les premiers essais avaient été des poëmes composés par Xénophane, Empédocle, Parménide, s'exerçait à exposer dans le langage affranchi du rhythme les abstractions de la science, les lois de la pensée ou les vérités de l'ordre moral. Nul maître ne servit plus fortement cette tendance que Socrate. Les sophistes, les philosophes mêmes, Thalès, Anaximandre, Pythagore, laissaient souvent leur esprit s'envoler dans les régions des hypothèses et des rêveries spéculatives. La raison saine et droite, le bon sens lumineux de Socrate ramena la philosophie à l'étude de l'homme intérieur. La maxime : « Connais-toi toi-même, » inscrite en lettres d'or sur le temple d'Apollon, voilà le principe et le but du système de Socrate. Son enseignement est donc éminemment pratique. Pour lui, la théorie ne cesse jamais d'être subordonnée aux exigences de l'action et de la vie quotidienne. Aussi n'écrit-il rien : il cause, il discute en plein air, sur l'agora, dans les palestres, sous les portiques, dans l'atelier du peintre Parrhasius, du statuaire Cliton, de

l'armurier Pistias, dans l'échoppe du cordonnier Simon : admirables entretiens, que Xénophon a transcrits dans ses Mémoires, inimitables causeries, où se déploient une abondance de parole vive, animée, une finesse de raillerie, une urbanité délicate, abandonnée et familière, sous laquelle se cache une instruction féconde et solide. De l'école de Socrate, véritable créateur de la philosophie morale, sortirent l'école cyrénaïque, dont le chef Aristippe rapportait tout au plaisir; l'école cynique, fondée par Antisthène et poussée à l'exagération par Cratès et par Diogène; puis, plus tard, deux sectes qui eurent une grande influence sur la vie pratique, l'une, celle d'Épicure, qui professait le culte de la volupté, l'insouciance des affaires publiques et l'indifférence des dieux pour les hommes; l'autre, celle de Zénon, qui, sous le nom de philosophie du Portique ou de stoïcisme, réhabilitait la grandeur morale de l'homme en faisant appel à sa liberté. A ces noms d'illustres philosophes, Bossuet ajoute celui d'Hippocrate, le père de la médecine, « qui éclata, dit-il, au milieu des autres dans ces heureux temps de la Grèce ».

Mais les deux colonnes, en quelque sorte, de l'édifice philosophique construit par Socrate sont Platon, chef de l'Académie, et son disciple Aristote, chef du Lycée ou de l'école péripatéticienne. L'influence de ces deux grands hommes sur la postérité a été immense : elle dure encore; l'idéalisme de Platon et l'empirisme d'Aristote, double élément de la philosophie grecque, sont les deux pôles immuables de toute espèce de philosophie.

Platon, que la sublimité de sa doctrine a fait surnommer le divin, naquit à Athènes l'an 430 avant

Jésus-Christ; il était d'une des plus illustres familles de sa ville natale. Il descendait de Codrus par son père Ariston et de Solon par Périctioné, sa mère : nommé d'abord Aristoclès, sa haute taille et la largeur de ses épaules lui firent donner le surnom qu'il a rendu immortel. Durant sa jeunesse, il s'appliqua à la poésie, mais il jeta au feu tous ses premiers essais, quand il eut pris la résolution d'être et de rester philosophe. Socrate le détermina à suivre cette dernière vocation. Après plusieurs voyages en Grèce, en Italie, en Égypte et en Sicile, il revint à Athènes, où il ouvrit, dans les jardins d'Académus, une école, qui fut pendant de longues années une pépinière d'hommes vertueux et de penseurs distingués. Il y enseigna lui-même durant près d'un demi-siècle et mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, laissant son école florissante aux mains de Speusippe, son disciple et son neveu.

Les ouvrages de Platon, écrits la plupart sous la forme du dialogue, sont le chef-d'œuvre de l'esprit poétique et de l'esprit philosophique réunis. Son génie vaste et brillant y sait allier tout le charme de l'imagination aux conceptions les plus hautes de la pensée. « Il semble, dit Thomas, qu'il eût vu et contemplé de près cette beauté éternelle dont il parle sans cesse, et que, par une méditation profonde, il l'eût transportée dans ses écrits : elle anime ses images, elle préside à son harmonie, elle répand la vie et une grâce sublime sur les sons qui représentent ses idées. Souvent elle donne à son style ce caractère céleste que les artistes grecs donnaient à leurs divinités. Comme l'Apollon du Vatican, comme le Jupiter Olympien de Phidias, son

expression est grande et calme; son élévation paraît tranquille comme celle des cieux. On dirait qu'il en a le langage. Son style ne s'élance point, ne s'arrête point; ses idées s'enchaînent aux idées; les mots qui composent les phrases, les phrases qui composent le discours, tout s'attire et se déploie ensemble; tout se développe avec rapidité et avec mesure, comme une armée bien ordonnée qui n'est ni tumultueuse ni lente, et dont les soldats se meuvent d'un pas égal et harmonieux, pour avancer au même but. »

Le but de Platon, dans ses dialogues, c'est de réfuter les sophistes, d'instruire la jeunesse, de faire pénétrer ses discours au cœur de l'âge mûr. Ses doctrines sont fondées sur le dogme de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme. La vertu pour l'homme est l'imitation de Dieu ou l'effort de l'humanité pour atteindre à la ressemblance avec son Créateur. Il n'y a qu'une vertu, composée de quatre éléments, justice, sagesse, courage, tempérance, où nous fait atteindre notre liberté, c'est-à-dire l'énergie morale qui nous élève au-dessus des intérêts sensibles. La vertu peut s'apprendre : d'où il suit que l'éducation est une culture libre et morale de l'esprit. La politique est l'application en grand de la loi morale : l'État est la réunion d'une masse d'hommes sous une même loi : son but est la liberté et la concorde. Dans les arts, qui sont une application des forces de la pensée humaine dirigée vers l'idéal et réalisable par les procédés matériels, le principe fondamental est la beauté. La beauté est donc la représentation sensible de la perfection physique et morale, qui ne fait qu'un avec le vrai et avec le bien.

Tel est l'ensemble du platonisme, dont on trouve les éléments répandus dans le *Criton*, le *Phédon*, l'*Eutyphron*, le *Phèdre*, la *République*, les *Lois* et dans cette immense série d'écrits, qui n'épuiseront jamais l'admiration des hommes.

Voici comment Platon, dans sa *République*, trace le portrait idéal du méchant et de l'homme de bien :

Il faut d'abord que l'homme injuste se conduise comme font les artistes habiles. Un bon pilote, un bon médecin voit clairement jusqu'où son art peut aller, ce qui est possible ou impossible : il tente l'un et il abandonne l'autre; puis, s'il a fait par hasard quelque faute, il sait adroitement la réparer. De même, l'homme injuste doit conduire ses injustices avec assez d'adresse pour ne pas être découvert, puisqu'il doit être injuste par excellence, et celui qui se laisse prendre en défaut doit passer pour malhabile. Car l'injustice suprême, c'est de paraître juste sans l'être. Donnons donc à l'homme parfaitement injuste l'injustice parfaite : ne lui ôtons rien de ses ressources. Permettons-lui, tout en commettant les plus grands crimes, de se faire la réputation du plus juste des hommes : s'il vient par hasard à broncher, qu'il sache se relever aussitôt; qu'il soit assez éloquent pour persuader son innocence à ses juges, si jamais on l'accuse de quelque crime; assez courageux, assez puissant par lui-même, par les amis qu'il s'est faits, par la richesse qu'il s'est acquise, pour emporter de force ce que la force seule peut obtenir. En présence de cet homme ainsi doué, plaçons l'homme juste, c'est-à-dire un homme simple, généreux, et qui veut, selon l'expression d'Eschyle, non point paraître vertueux, mais l'être. Ravissons-lui sa réputation d'honnête homme, dépouillons-le de tout, hormis de sa justice, et faisons-en l'opposé complet de notre méchant : que, sans commettre d'injustice, il passe pour le plus scélérat des hommes, afin que sa vertu soit mise à l'épreuve : que rien ne le fasse fléchir, ni l'infamie, ni les mauvais traitements; mais qu'il demeure inébranlable jusqu'à la mort, ayant toute sa vie le renom d'injuste, mais juste pourtant. Ce juste, tel que je le dépeins, on le fouettera, on le

mettra à la torture, on le chargera de chaînes, on lui brûlera les deux yeux; puis, quand il aura enduré mille maux, on l'attachera sur une croix, pour lui faire sentir qu'il ne faut pas s'embarrasser d'être juste, mais de le paraître. Ainsi, voilà deux hommes parvenus au degré suprême, l'un de la justice, l'autre de l'injustice : décidez maintenant lequel est le plus heureux !

Peut-on poser d'une main plus vigoureuse et sous une image plus frappante les éternels principes d'une morale austère et sublime que le christianisme ne désavouerait pas?

Disciple assidu de Platon pendant vingt années, Aristote est souvent regardé comme un contradicteur perpétuel de son maître : c'est une erreur : loin de prendre sans cesse le contre-pied des doctrines platoniciennes, il n'a fait la plupart du temps que les ramener à des formules plus nettes, plus scientifiques, plus conformes à la sévérité rigoureuse de la raison. On ne doit pas croire non plus au reproche de sécheresse et de maigreur adressé à son style, dans lequel Cicéron, tout au contraire, admirait la finesse, la douceur, le poli du langage, les ornements et l'abondante variété. Aristote exerça donc une influence des plus notables sur le développement de la prose, qui reçut de ses mains une transparence, une limpidité qui manque parfois aux ouvrages de son maître. Sa *Rhétorique,* entre autres, et sa *Poétique,* où il creuse les sources de l'éloquence et de la poésie, où il fait voir qu'être éloquent, c'est savoir prouver, et que le vrai poëte est celui qui, par l'imitation du réel, vise à un but moral, ces deux ouvrages, disons-nous, ramenèrent constamment aux principes de la dialectique et de la raison les imaginations portées à se perdre dans le vague de la parole et

dans les erreurs de la fantaisie. Seulement, dans ses nombreux écrits, Aristote s'adresse plutôt aux qualités déterminées, précises, de l'homme fait qu'à l'aimable indépendance de la jeunesse. Platon part de l'esprit humain pour s'élever à l'idéal : l'idéal d'Aristote, c'est l'esprit humain lui-même : il tire tout de lui et ramène tout à lui : il ne s'abandonne point à ce qui peut être, il examine, il juge, il décrit ce qui est.

Le temps de la naissance et de la vie d'Aristote correspond, du reste, à l'époque de pleine maturité des lettres grecques. Il naquit l'an 384 avant Jésus-Christ, à Stagire, ville de la Macédoine. Orphelin dès son bas âge par la mort de son père Nicomaque, il vint à Athènes vers l'âge de dix-sept ans, suivit les leçons de Platon, durant toute la vie de ce philosophe, épousa la fille d'Hermias, tyran d'Atarné, passa dans l'île de Lesbos, après la mort de son beau-père, fut appelé par Philippe à la cour de Macédoine, pour y faire l'éducation d'Alexandre, et vint enfin se fixer à Athènes, lorsque son élève, devenu roi, partit pour la Perse. C'est alors qu'Aristote fonda son école dans le gymnase, nommé Lycée. Accusé d'impiété, après la mort d'Alexandre, il s'enfuit à Chalcis en Eubée, où il mourut à l'âge de soixante-deux ans.

Les ouvrages d'Aristote peuvent se diviser en plusieurs classes, parmi lesquels on distingue surtout l'*Organum,* composé de six traités de logique; la *Physique;* l'*Histoire des animaux;* les *Problèmes* ou questions diverses sur la physique, la mécanique et la géométrie; la *Métaphysique* ou philosophie transcendante; les *Éthiques* ou traités de morale; la *Politique;* enfin la *Rhéto-*

rique et la *Poétique :* ce dernier ouvrage, tel que nous le possédons, paraît un extrait incomplet d'une œuvre plus considérable.

On ne peut contester qu'il n'y ait dans tous ces écrits d'Aristote une tendance à faire prédominer la pratique sur la théorie, l'observation des faits sur la spéculation des idées, la critique sur le dogmatisme. Sa manière de procéder est tout opposée à celle de Platon : il s'adresse plutôt à l'intelligence qu'à la sensibilité, plutôt à la logique qu'aux facultés poétiques de notre être. Cependant, par l'idée de cause, il s'élève à la connaissance d'un Dieu, principe et fin de la nature, et plaçant devant l'homme un but auquel doit tendre l'exercice simultané de la raison et de la liberté, il fait ainsi de la vertu le point fondamental du souverain bien. On en jugera par les lignes suivantes :

L'activité de l'homme, dirigée selon la vertu, est souveraine maîtresse de son bonheur. Rien, en effet, dans les œuvres de l'homme, n'a un caractère aussi noble que les œuvres vertueuses : il semble qu'elles durent plus que la science même. Mais parmi ces œuvres, les plus méritoires sont les plus durables, parce que ce sont elles qui assurent le plus continuel bonheur; et voilà pourquoi apparemment elles ne sont pas sujettes à l'oubli. L'homme vraiment heureux aura donc ce qu'il désire et sera heureux toute sa vie, parce que toujours ou mieux que personne il tendra de ses actes et de sa pensée vers la vertu, parce qu'il supportera mieux que personne les vicissitudes du sort, toujours maître de lui et des mouvements de son âme. Quand les grands biens de la fortune viendront, ils rendront la vie plus heureuse, parce qu'ils l'embellissent naturellement et parce qu'on en peut faire un bel et honnête usage. Viennent à leur tour les grands maux, ils ne serviront qu'à faire briller davantage la vertu, si l'on sait les supporter non par indifférence, mais par noblesse et grandeur d'âme. Si donc l'activité est la

maîtresse de la vie humaine, nul homme vraiment heureux ne peut devenir misérable, car il ne fera jamais rien de méchant et de bas, supportera dignement les coups de la fortune et saura même tirer le meilleur parti de tous les événements.

Après Aristote, la prose grecque entre dans sa période de déclin. Aimable, gracieuse, naïve dans Hérodote; mâle, ferme, vigoureuse dans Thucydide; nette, véhémente, passionnée dans Démosthène; élevée, sublime dans Platon; forte, claire, précise dans Aristote, elle devient sèche et comme amaigrie dans Théophraste et dans les prosateurs qui suivirent : les stoïciens lui donnent plus de tension et de roideur que d'énergie, les épicuriens l'amollissent jusqu'à la platitude. Elle retrouve quelque temps entre les mains de Plutarque une abondance narrative moins naturelle qu'ingénieusement travaillée; chez Lucien, plus de verve railleuse et sceptique que de force convaincue et persuasive; mais le mysticisme alexandrin l'orne bientôt d'un faux luxe et d'une poésie suspecte, qui fait enfin place à l'avénement de la langue inconnue que parlent à l'humanité les premiers docteurs du christianisme, les initiateurs de a pensée nouvelle, les précurseurs des idiomes à venir.

CHAPITRE IV.

CE QU'ON ENTEND PAR LE SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

On a donné le nom de siècle de Périclès à cette période brillante de l'histoire grecque où les lettres, les sciences et les arts ont été portés à leur perfection par les hommes de génie et de talent que produisit la Grèce, pendant que le reste du monde connu était encore plongé dans la barbarie. C'est un moment unique de grandeur et de gloire pour l'esprit humain, en même temps qu'un exemple à jamais mémorable pour la postérité. Cette époque florissante commença quelques années avant la vie de Périclès, et se continua, lui mort, jusque sous Philippe et sous Alexandre; mais Périclès a l'honneur de lui donner son nom, parce que, contemporain des poëtes, des philosophes, des historiens et des artistes qui rendirent ce siècle immortel, il prit l'initiative, comme chef d'État, des grands ouvrages d'art, qui sont les monuments durables, les témoins vivants de cette période fameuse.

Nous avons nommé les écrivains et les orateurs qui l'ont illustrée; autour d'eux se groupe une glorieuse phalange de peintres et de statuaires, qui ne sont pas moins dignes de mémoire.

L'intendant et le directeur de tous les beaux travaux d'architecture et de sculpture, entrepris et exécutés par Périclès, était Phidias, auteur de la statue de Minerve Poliade, placée dans l'Acropole d'Athènes; de la Minerve du Parthénon, statue colossale, dont les draperies étaient en or, les parties nues en ivoire et les yeux

formés de deux pierres précieuses, le bouclier représentant le combat des Amazones; enfin du Jupiter Olympien, autre statue colossale, faite d'ivoire et d'or. Le Parthénon fut érigé par Callicrate et par Ictinus; le temple des Mystères à Éleusis, commencé par Corébus, qui dressa le premier étage de colonnes et posa les architraves, fut continué par Métagène, qui y plaça le cordon et éleva le second étage de colonnes, et par Xénoclès, qui termina le faîte du sanctuaire; l'Odéon, ou théâtre de musique, dans l'intérieur duquel il y avait plusieurs rangs de siéges et de colonnes, avec un toit en pointe, fut construit, dit-on, à l'image de la tente du roi de Perse et sur un plan tracé de la main même de Périclès : il existe encore; les Longs-Murs, ou grande muraille qui reliait le Pirée à la ville, furent exécutés par Callicrate; les Propylées de l'Acropole furent achevées en cinq ans par l'architecte Mnésiclès. D'autres statuaires sculptaient des chefs-d'œuvre : Praxitèle, sa Vénus de Cnide, dont la Vénus de Médicis peut donner une idée; Alcamène, la Vénus des Jardins, remarquable par l'exquise pureté des lignes, l'heureuse proportion du corps, les doigts ronds et effilés; Calamis, sa Sosandra, statue d'une pudeur ravissante et d'un admirable sourire; Polyclète, ce fameux modèle qui, sous le nom de *Canon,* servait de type à tous les sculpteurs, à cause du merveilleux agencement et du concert harmonieux de toutes les parties; Lysippe, un des trois artistes auxquels Alexandre permit de sculpter ses traits.

Dans le même temps, Polygnote donne l'essor à la peinture dans sa Cassandre de Delphes, aux sourcils gra-

cieux, aux joues animées, aux vêtements fins et légers; Parrhasius fait son tableau allégorique du Peuple d'Athènes, son Méléagre et Atalante; Protogène, son chasseur Ialysos, avec ce chien, dont l'écume est vantée comme un effet intelligent du hasard; sa Perdrix vers laquelle volèrent en criant des perdrix vivantes; ses portraits d'Alexandre et de la mère d'Aristote; Zeuxis, sa Centauresse, et Aétion, sa Roxane, dont Lucien a fait une description si exacte qu'on croit avoir les deux tableaux sous les yeux; Euphranor, sa Junon à l'admirable chevelure; Apelles, sa belle Campaspe, au corps dont la blancheur de lis était relevée par une teinte chaude et vivante; Timanthe, dont le Cyclope et le Sacrifice d'Iphigénie ravirent les suffrages de l'antiquité tout entière.

Telle est la pléiade d'artistes qui resplendit autour de la tête olympienne de Périclès : telles sont les œuvres qui consacrent son nom et son siècle à l'immortalité. « Par sa beauté, dit Plutarque, chacun de ces ouvrages à peine achevé sentait déjà son antique; et par sa fraîcheur, aujourd'hui même, chacun d'eux a l'air récent et nouvellement fini : il y brille je ne sais quelle fleur de jeunesse qui conserve, à travers les âges, comme un aspect virginal : on dirait qu'il y circule un souffle toujours nouveau, une âme qui ne saurait vieillir. »

Les biographes de Platon disent que ce grand philosophe rendait grâces aux dieux de trois choses, d'être né homme plutôt que brute, Grec plutôt que Barbare, et d'avoir vécu du temps de Socrate. Que d'Athéniens, que de Grecs durent remercier le ciel d'avoir vécu du temps de Périclès !

CHAPITRE V.

LITTÉRATURE ROMAINE.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA LITTÉRATURE ROMAINE ET SUR SES PRINCIPALES ÉPOQUES.

Le caractère distinctif de la littérature grecque, c'est l'originalité; celui de la littérature romaine, c'est l'imitation. Cependant un peuple, doué de qualités solides et d'une trempe d'esprit vigoureuse, comme le furent les Romains, n'est pas tellement imitateur qu'il ne donne à ses copies l'empreinte de sa nationalité et de son génie, et qu'il ne produise après avoir traduit. Si donc l'esprit positif, guerrier et politique de la race latine fut moins favorable aux effusions passionnées de la poésie, à l'expression délicate et profonde des sentiments humains, que ne l'avait été la langue grecque, son idiome énergique, concis et fait pour commander, s'assouplit au moment où un commerce étroit avec les colonies doriennes en tempère l'âpreté native par un heureux mélange avec les dialectes helléniques, et se prête plus facilement aux diverses productions de la pensée, surtout à celles qui veulent un style mâle et serré. La langue latine s'arrondit alors et se polit : l'activité intellectuelle, encouragée par le succès, prend un essor plus spontané, plus individuel, que le nom de Cicéron sert à déterminer, et l'on voit éclore un siècle rival de celui de Périclès, le siècle d'Auguste. Après cette période d'éclat, le déclin commence; et, bien que la langue latine garde ce caractère d'universalité, qu'elle

n'a point perdu de nos jours, la littérature romaine est entraînée vers une décadence, que la dépravation du goût, la dissolution morale et la menace réalisée des invasions barbares ne tardent pas à précipiter.

On peut diviser en cinq époques principales les douze cents années qu'embrasse l'histoire de la littérature romaine.

Première époque. Elle commence aux premières origines de Rome et s'étend jusqu'à Livius Andronicus ou, si l'on veut, à la fin de la première guerre punique. Formée du rapprochement et de la fusion des divers idiomes parlés en Italie, osque, étrusque, ombrien et grec, la langue latine a pour toute littérature, à son berceau, des chansons de laboureurs ou chants des Frères Arvals, adressés au ciel pour obtenir une bonne récolte; des hymnes saliens ou Axamenta, chantés par les prêtres de Mars en dansant et en frappant sur des boucliers; des scènes dialoguées ou chants fescennins, composés en vers saturniens, espèce de prose cadencée et première ébauche de l'art dramatique chez les populations romaines. Des histrions venus d'Étrurie développent ce goût, naturel d'ailleurs à ces tribus agrestes, douées du talent de l'improvisation, aimant encore aujourd'hui, à l'époque des moissons et des vendanges, travailler au son du tambourin et des castagnettes, le corps revêtu de costumes à couleurs éclatantes, la tête chargée de fleurs et de fruits. Ces improvisations, nommées fables atellanes, se perpétuèrent jusqu'au siècle d'Auguste.

Des essais d'histoire et de législation signalent encore cette période; mais il ne subsiste rien des Annales des

Pontifes, des recueils d'oracles, des Lois de Numa, du Droit Papirien, des Traités de paix, d'alliance ou de commerce, que Tite-Live dit avoir péri lors de l'invasion des Gaulois. Quelques fragments à peine de la loi des Douze Tables, l'inscription de la colonne rostrale de Duilius et celle du tombeau de Scipion Barbatus, sont les seuls monuments de ces siècles stériles pour l'histoire de la pensée.

Deuxième époque. Durant la période qui commence à Livius Andronicus et finit à la mort de Sylla, de l'an 239 à l'an 78 avant Jésus-Christ, l'art grec fait irruption par tous les points dans la langue et dans la littérature romaine, et fait disparaître les produits grossiers de l'inspiration locale. Il n'y avait pas d'esprit littéraire à Rome, quand Tarente fut vaincue; mais, parmi les dépouilles de la ville, un prisonnier, nommé Andronicus, échut en partage au consul Livius Salinator : ce fut le premier de ces esclaves savants qui payèrent à leurs maîtres par les dons de l'esprit la rançon de leur liberté. Livius Andronicus, dont il ne reste que des fragments, traduit en latin des tragédies et des comédies grecques, des parties de l'Odyssée et quelques hymnes religieux.

Névius, Campanien, débute, comme Livius Andronicus, par des traductions dramatiques : sa verve sarcastique s'étant attaquée à la famille des Métellus et des Scipions, il est condamné à l'exil.

Ennius, le plus grand nom de cette période, se fait une glorieuse réputation en traitant une variété infinie de sujets; épopées, satires, comédies, tragédies, poëmes philosophiques et didactiques. Son œuvre la plus remar-

quable est le poëme des *Annales,* contenant le récit des événements de l'histoire romaine depuis les temps les plus reculés jusqu'au temps d'Ennius. Les fragments qui en restent justifient l'hommage que lui rend Quintilien, lorsqu'il dit : « Révérons Ennius, comme ces bois consacrés par leur antiquité, et voyons-le du même œil que ces grands et vieux chênes qu'on remarque moins par leur beauté que par le sentiment religieux qu'ils inspirent. »

Après lui, Pacuvius, son neveu, dote la scène d'imitations tragiques empruntées au théâtre grec, tandis qu'Attius, imitateur d'Eschyle, s'exerce aussi dans la tragédie nationale en faisant représenter un *Brutus.*

Vers le même temps fleurissent Plaute et Térence, dont il sera question plus loin, et avec eux plusieurs poëtes comiques, parmi lesquels Cécilius Statius, Novius, Pomponius et Afranius.

La satire, que Quintilien revendique comme une production toute romaine, est alors créée par Lucilius, dont la verve, un peu diffuse, ne manque pas cependant de mordant et de vigueur.

La prose historique, inaugurée par les *Annales* de Fabius Pictor et par les *Origines* de Caton l'Ancien, se développe à côté de la prose oratoire, où se distinguent le même Caton, les deux Gracches, Licinius Crassus, Marc-Antoine, grand-père du triumvir, et Lucius Plotius Gallus, un des maîtres de Cicéron.

La jurisprudence produit, parmi beaucoup de légistes célèbres, la famille des Scévola, qui réunit à la science la plus profonde les vertus les plus austères.

Troisième époque. C'est l'âge florissant, c'est l'âge

d'or de la littérature latine : il commence à la mort de Sylla et s'arrête à celle d'Auguste, depuis l'an 78 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 14 de l'ère chrétienne. L'influence des idées grecques continue à se faire sentir, plus forte que jamais. Cependant la langue romaine, arrivée à sa perfection, permet à quelques libres génies de faire valoir des qualités originales et un mérite tout personnel dans l'art de penser, de parler et d'écrire.

Catulle retrouve quelque chose de la grâce d'Anacréon et de la sensibilité expressive de Sappho dans ses imitations des lyriques grecs, que va bientôt égaler Horace. Ses *Noces de Pélée* ont par moment des accents épiques dont Virgile se souviendra.

Virgile se place à côté d'Homère dans l'épopée; d'Hésiode, dans le poëme didactique; de Théocrite, dans le genre pastoral.

Lucrèce, novateur aussi hardi en fait de langage que de poésie, construit, si l'on peut dire, un monument imposant, magnifique, l'un des plus beaux qui soient restés de la poésie latine, en écrivant son poëme *de la Nature,* imité d'Empédocle, pour les idées; d'Homère, pour le tour pittoresque du style.

Tibulle, Properce et Gallus écrivent des élégies pleines de cœur, de grâce, de sentiment et quelquefois d'une couleur toute romaine.

Ovide, esprit charmant, facile, docile à prendre tous les tons, habile à manier toutes les cordes de la lyre poétique, compose ses *Métamorphoses,* ses *Fastes,* ses *Tristes* et ses *Lettres d'exil.*

Manilius, dans ses *Astronomiques,* manque d'unité et de connaissances exactes; mais il se recommande

par la nouveauté du sujet, par plusieurs passages de haute poésie et par la beauté du langage.

On a sous le nom de Phèdre des apologues traduits du grec qui appartiennent à la même époque : le style en est limpide, aimable, mais recherché.

La comédie et la tragédie ne vivent guère que de leur passé, ou, si on compose des œuvres nouvelles, on les lit en public plutôt qu'on ne les représente sur le théâtre, où l'on court applaudir les *Mimes* de D. Labérius et de Publius Syrus, pièces singulières qui, tout en reproduisant une image fidèle de la vie commune et en faisant entendre au peuple des sentences morales admirablement exprimées, descendent parfois aux trivialités les plus basses et au comique le plus grossier. Les anciens parlent avec éloge d'un *Thyeste* de Varius et d'une *Médée* d'Ovide, mais il n'en reste que le souvenir.

Dans la prose historique, Salluste, César et Tite-Live, que nous mentionnerons à part, s'élèvent à une hauteur que Quintilien se plaît avec fierté à mettre au niveau de celle des Grecs.

Cornélius Népos, sans être original dans ses biographies, où il commet plus d'une erreur, ne laisse pas d'avoir un style dont l'élégante simplicité et la clarté lumineuse méritent d'être proposées pour modèle.

Justin, abréviateur de Trogue-Pompée, est attrayant par la variété des sujets, les renseignements considérables qu'il contient, particulièrement sur l'Asie, un style quelque peu inégal, mais toujours facile et naturel.

La prose oratoire et philosophique semble se concentrer tout entière dans Cicéron, roi de la tribune et du barreau, comme l'avait été Démosthène, et véritable

Platon de la langue latine. C'est par là surtout qu'il l'emporta sur Hortensius, son rival dans l'éloquence judiciaire.

Térentius Varron, que Cicéron appelle le plus savant des Romains, à la fois historien, philosophe, naturaliste, grammairien et poëte, compose de nombreux ouvrages, dont il reste un traité *sur la Langue latine* et un autre sur l'*Agriculture*.

Vitruve, architecte distingué, nommé par Auguste inspecteur des bâtiments publics, écrit à la demande de ce prince, dans un style simple, concis, parfois obscur, le seul traité d'*Architecture* qui nous reste de l'antiquité.

Enfin Cornélius Celsus, plus connu sous le nom de Celse, compose un livre de science médicale, écrit avec une pureté et une élégance, qui l'ont fait surnommer le Cicéron de la médecine.

Quatrième époque. L'éclat dont la littérature romaine avait brillé sous le règne paisible d'Auguste, s'affaiblit et se perd sous les empereurs qui lui succèdent. Cependant, jusqu'au règne d'Adrien, la décadence, quoique sensible, produit encore quelques hommes qui luttent contre l'agonie imminente des lettres romaines, corrompues par le faux goût et par les mauvaises mœurs.

La poésie lyrique ne survit point à Horace. Stace, dans ses *Sylves* ou *Mélanges poétiques,* ne manque ni de sentiment ni de finesse, mais il a plus d'esprit que de cœur : il est plus improvisateur que poëte.

L'épopée offre dans la *Pharsale* de Lucain une tentative de poésie nationale qui a de la grandeur et de la noblesse : nous y reviendrons.

Silius Italicus suit la même voie dans sa *Guerre punique*, où il se montre ingénieux imitateur de Virgile, auquel il avait voué un culte presque religieux.

Les *Argonautiques* de Valérius Flaccus sont plutôt une traduction d'Apollonius de Rhodes qu'une œuvre originale et personnelle.

Dans la poésie dramatique, on remarque Sénèque, dont nous jugerons plus loin les tragédies, et Verginius Romanus, auteur de mimes et de comédies à la façon de Plaute et de Térence : Pline le Jeune le comble d'éloges, que la perte de ces ouvrages ne permet pas de contrôler.

La satire, maniée avec tant de grâce, de finesse et de piquant par Horace, devient sombre, obscure et chagrine dans Perse, violente et emportée dans Juvénal.

On pourrait retrancher de Martial les deux tiers des épigrammes qu'il a laissées : le reste se distinguerait par un esprit et un mordant dignes du temps de la belle langue latine.

La prose a moins perdu que la poésie dans cette période. L'éloquence, il est vrai, s'est réfugiée dans les écoles des rhéteurs, et jette à peine quelque éclat dans les tribunaux; mais l'histoire est cultivée avec succès par des écrivains d'un rare mérite.

Velléius Paterculus, né à Naples vers l'an 19 avant Jésus-Christ, n'a pas la forme brève de Salluste, le pinceau large et riche de Tite-Live, ou la touche nerveuse et profonde de Tacite; mais pour la pureté et les grâces de la diction, il ne le cède à aucun historien romain : style concis, clair et coulant, laconisme des pensées, finesse des réflexions, vivacité de la narration,

précision et vérité des portraits, telles sont les qualités qui déterminèrent le président Hénault à appeler le livre de Velléius le modèle inimitable des abrégés.

Florus, que quelques critiques rattachent au siècle d'Auguste, et qui paraît avoir vécu sous Trajan ou sous Adrien, a laissé un *Abrégé d'histoire romaine,* dont Montesquieu faisait ses délices. Il écrit avec une élégance un peu pompeuse et emphatique, mais il a des traits admirables, des tours neufs, des mots heureux et des mouvements de patriotisme sincère qui rachètent bien des défauts.

Valère-Maxime n'a ni la valeur sérieuse de Velléius ni les brillants défauts de Florus. Cependant son livre intitulé *Faits et dits mémorables* est une compilation utile et d'une portée morale excellente.

Quinte-Curce, que ne mentionne aucun auteur ancien, a fait de son *Histoire d'Alexandre* un roman intéressant plutôt qu'un récit réel et historique.

Suétone, contemporain de Tacite et ami de Pline le Jeune, serait le premier des biographes, si Plutarque n'avait pas vécu. Les physionomies de ses *Douze Césars* ont sans doute moins de vivacité, d'expression, d'apparence animée que celles des *Grands hommes* de Plutarque : il y a entre les portraits de l'écrivain grec et ceux de l'historien latin la différence qui existe entre une médaille de bronze et une toile toute brillante de coloris ; mais ici la médaille est d'un coin fin et pur, les traits sont nets et précis ; et, malgré la froideur du métal, la ressemblance est parfaite. « Lu à côté de Tacite, a dit un écrivain judicieux, Suétone ajoute à l'impression que celui-ci a laissée dans notre âme, par

la terreur de ses récits, une conviction plus profonde qui naît du calme de ses narrations. » C'est dire qu'il est le commentateur de Tacite, de même que Plutarque est le commentateur d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Salluste et de Tite-Live. Suétone complète donc Tacite et supplée aux *Annales* dans une des lacunes les plus regrettables que l'insulte du temps ait faite à l'une des plus belles productions de l'esprit humain. Ceux qui reprochent à Suétone de n'être qu'un anecdotier, n'ont qu'à lire la mort de Néron, un chef-d'œuvre, disait Montesquieu, et ils seront convaincus qu'ils ont entre les mains l'ouvrage d'un peintre habile et d'un vigoureux écrivain. Cependant le grand historien de cette époque, ainsi que nous le verrons plus loin, c'est Tacite : il éclipse tous les autres et va de pair avec les Grecs.

La philosophie est représentée par Sénèque, qui résume en lui toute son époque; la critique par Quintilien, dont le jugement sain, une connaissance approfondie de la langue grecque et de la langue latine, le goût solide et délicat, le style pur, lumineux, éloquent, produisent un des meilleurs livres de l'antiquité classique; le genre épistolaire, par Pline le Jeune; l'histoire naturelle, par Pline l'Ancien; l'économie rurale, par Columelle, agronome expérimenté et poëte aimable; la géographie, par Pomponius Méla, dont l'abrégé se distingue par une brièveté et une exactitude fort recommandables, malgré les fautes de détail.

Cinquième époque. De l'an 117 à l'an 476 après Jésus-Christ, les arts et les sciences partagent le sort de l'empire : c'est la décadence, la décomposition, la

dissolution. Rome appauvrie, épuisée, offre une proie facile aux Barbares : les lettres sont envahies par le flot avant-coureur du naufrage.

Claudien, doué d'un talent vraiment poétique et du sentiment des lettres anciennes, épuise sa facilité de versificateur dans des sujets d'une stérilité complète.

La poésie didactique surabonde : Némésien écrit un poëme *sur la Chasse;* Aviénus versifie une *Description de l'univers;* Priscien un traité *des Poids et Mesures;* Dionysius Caton des *Sentences morales,* et Calpurnius des *Idylles* imitées de Virgile.

Ausone, de Bordeaux, est plus fécond et plus érudit que véritablement riche et naturel : son heureuse mémoire lui tient lieu de génie, et ce n'est que par éclairs qu'on voit paraître en lui la sensibilité, la tendresse, dont font preuve ses lettres à son ami Paulin.

L'histoire, réduite à la biographie et à la compilation dans Aurélius Victor, Eutrope, Paul Orose, est relevée dans sa dignité et dans son importance par Ammien Marcellin. C'est un narrateur grave, sérieux, sincère, impartial. Son style est souvent dur, ampoulé, contourné; mais son esprit est droit, franc, judicieux, solide. Il raconte les choses qu'il a vues telles qu'il les a vues, et ses récits biographiques du temps de Constantin, de Constance, de Julien et de Jovien sont écrits dans la manière de Tacite, sans complaisance et sans colère.

L'éloquence anéantie trouve à peine quelques accents convaincus dans la bouche de Symmaque : elle se répand ailleurs en basses flatteries et en panégyriques éhontés.

Il y a de la variété et de la grâce dans quelques lettres de Fronton, et quelque intérêt historique dans celles

de Sidoine Apollinaire. Le roman d'Apulée, intitulé l'*Ane d'or,* est un pastiche amusant des fables milésiennes, si chères aux Grecs. La philosophie le compte aussi parmi ses représentants, et l'on ne doit point dédaigner ses livres *du Monde,* du *Génie de Socrate* et *de la Doctrine de Platon;* mais, pour retrouver cette sorte de nourriture de l'esprit, dont l'humanité ne saurait être sevrée sans tomber en danger de mourir, il faut aller la demander aux Pères de l'Église latine, à saint Jérôme, à saint Cyprien, à saint Ambroise, à saint Augustin. La voix de ces grands hommes, leurs écrits, qui viennent fortifier ceux de Tertullien, d'Arnobe, de Lactance, de Salvien et de Boèce, soutiennent les cœurs défaillants, ravivent la foi ainsi que l'espérance, et montrent, au milieu des ténèbres, la lumière qui doit guider l'homme vers des perspectives nouvelles, des idiomes inconnus et une littérature, héritière des grands maîtres de la Grèce et de Rome.

Telles sont les phases principales de la littérature romaine : voyons maintenant les divers écrivains que leur génie met en relief parmi ces groupes dont nous venons d'esquisser l'ensemble.

PREMIÈRE PARTIE.

POÉSIE ÉPIQUE ET LYRIQUE.

VIRGILE ET HORACE.

Le voyageur qui se rend de Venise à Mantoue traverse une sorte de désert sablonneux, qui s'étend des monts Euganéens jusqu'à l'Adige; mais, quand il arrive au bord de ce fleuve, la verdure renaît : des peupliers, des saules, de gras pâturages, tout annonce une nature humide et féconde, un paysage fertile, au milieu duquel se dessine la ville de Mantoue, avec ses murailles noires, ses tours angulaires, ses palais crénelés. Le Mincio, au cours lent et tranquille, arrose la campagne environnante, et baigne, au fond de l'anse la plus vaste que forment ses nappes marécageuses, un bouquet d'arbres, sous lesquels s'abrite le hameau de Piétola. Piétola s'appelait jadis Andes; c'est là que naquit Virgile, l'an 70 avant Jésus-Christ. Son père était cultivateur, sa mère, nommée Maïa, était de Mantoue. Il reçut à Crémone les premiers éléments des connaissances, se rendit à Milan, vers l'âge de seize ans, pour y étudier le grec, la médecine, les mathématiques, la philosophie, visita plus tard Naples, où il étudia et vécut plus heureux qu'en aucun autre lieu et où il voulut qu'on élevât son tombeau, qu'on voit, en effet, à l'entrée de la route souterraine qui va de Naples à Pouzzoles, à travers le Pausilippe. On ne sait pas au juste à quel moment il vint à Rome : on croit communément que ce fut pour réclamer son patrimoine distribué par Octave à ses vétérans avec les terres de Crémone et de Mantoue. Varius le recommanda à

Mécène, Mécène à Auguste, et ses biens lui furent rendus. Dès lors, il n'est plus mêlé à aucun événement politique de son époque : il ne s'occupe plus que des œuvres qui ont immortalisé son nom en l'égalant aux plus grands poëtes de la Grèce. Voulant mettre la dernière main à son *Énéide*, à laquelle il travaillait depuis douze ans, il était allé visiter les contrées où il fait voyager son héros. Sa complexion faible ne résista pas aux fatigues de la mer et des excursions multipliées; à son retour d'Athènes, il mourut à Brindes, âgé de cinquante-deux ans, le 21 septembre de l'an 18 avant Jésus-Christ.

Virgile est, sans contredit, le premier des poëtes latins : l'antiquité l'a proclamé tout d'une voix et les âges modernes ont souscrit à ce jugement. Il n'a pas le génie créateur, qui ne se rencontre qu'aux époques primitives; mais il se montre penseur plus profond, philosophe plus délicat, cœur plus tendre, âme plus rêveuse et plus mélancolique que pas un des poëtes grecs, ses devanciers et ses modèles : la raison, chez lui, s'unit à l'imagination, sans exclure la sensibilité, et les couleurs qu'il emprunte aux autres, il les fond, les combine et lés assortit d'un pinceau aussi suave que celui de Raphaël. Quant à la langue qui lui sert à exprimer ses idées, elle est à lui en propre; il se l'est créée, et il en a tiré des sons, dont l'harmonie a été comparée avec raison aux plus ravissants accords de Mozart. Il ne faut pas croire cependant que Virgile n'ait ni force, ni éclat, ni vigueur. Non-seulement il donne de la chaleur, de la vie, de la passion aux objets, même insensibles, mais il a un souffle, un élan, une

énergie, qui l'élèvent à la hauteur d'Homère et de Sophocle, comme Racine a trouvé des accents que lui eût enviés le mâle génie de Corneille.

Les trois grandes œuvres de Virgile sont les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide*.

1° *Bucoliques*. Après quelques essais poétiques, tels que le *Moucheron*, l'*Aigrette*, le *Moretum* et la *Cabaretière*, qui ne sont peut-être pas d'une authenticité parfaite, Virgile se fit connaître par des poésies pastorales, *bucoliques* ou *églogues*, dont il prit l'idée et le modèle dans Théocrite. Mais quoiqu'il se plaise aux sujets et aux images que lui fournit le poëte sicilien, quoiqu'il puise en lui cet amour de la nature, ce goût pour les paysages ombreux et frais, ces continuels appels aux fleuves, aux fontaines, aux forêts, aux vallées, on retrouve, au fond des poésies champêtres de Virgile, quelques sentiments qui lui sont personnels, tels que la vue ou le souvenir de son pays natal, l'expression d'idées philosophiques empruntées à Platon et l'allusion aux événements qui agitaient le monde romain : jamais il n'oublie les chênes, les saules, les haies, les bergers et les troupeaux du bourg de Piétola, et l'on entend même le bruit lointain des passions politiques qui ne s'apaisèrent qu'après la bataille d'Actium. Heure de repos, temps pacifique, dont la quatrième églogue renferme le pressentiment et l'espérance !

2° *Géorgiques*. Les premiers Romains avaient honoré et pratiqué l'agriculture, comme un noble exercice, une préparation à la vie des camps, une pépinière de héros : c'est à la charrue que Rome allait chercher les dictateurs qui la sauvaient et qui retournaient labourer leurs

champs de leurs mains triomphales. Ces mœurs agrestes avaient maintenu la république grande et forte. Mais la longue durée des guerres civiles venait de dépeupler l'Italie. La politique d'Auguste, servie par Mécène, fit appel au talent de Virgile pour essayer de ranimer chez les Romains ce salutaire amour de la vie rustique. De là naquit le poëme des Géorgiques, mot grec qui signifie *travaux de la terre.*

C'est une des œuvres les plus achevées de l'antiquité. Connaissances techniques d'une exactitude merveilleuse, peintures pleines de vivacité et de coloris, impression des beautés champêtres profondément ressentie, succession méthodique et finement graduée des objets placés sous les yeux du lecteur, style clair, châtié, précis, toujours animé par la chaleur du sentiment et par je ne sais quelle douce mélancolie, cette réunion de qualités éminentes place Virgile bien au-dessus d'Hésiode qu'il avait pris pour modèle et de Lucrèce qu'il s'estimait heureux d'égaler : il est le roi du genre didactique.

Le premier livre des Géorgiques traite des moissons, du labourage, des instruments aratoires et de la météorologie agricole ; mais sur l'apparente aridité des détails se répand une charmante variété de tableaux et d'effets pittoresques : la fin est un magnifique épisode sur la mort de César. Le second livre est consacré à l'arboriculture, notamment aux soins que réclament la vigne et l'olivier : l'éloge de la vie champêtre, du bonheur pur que goûte, avec sa famille, l'homme qui sait préférer la campagne à la vie inquiète et turbulente des cités, sert de couronnement à ce beau livre, plein d'art

et de hardiesses. Le troisième livre, le plus travaillé de tous, parle de l'éducation des bestiaux, surtout du cheval et du bœuf, les deux auxiliaires indispensables du laboureur. Il règne dans tout ce livre une vigueur et une verve étonnantes, particulièrement dans la description du cheval et des courses de chevaux. On y remarque aussi le tableau de la vie des pasteurs numides et scythiques. « L'hiver de la Scythie, dit Delille, y est si bien peint, qu'on frissonne, pour ainsi dire, en le lisant. » Quant à la description de la peste, Virgile, qui lutte contre Thucydide et Lucrèce, a moins de vigueur, mais plus de poésie que ses deux modèles. Dans le quatrième livre, Virgile chante les abeilles, ennoblit toutes les actions de ces petits animaux par des métaphores empruntées aux occupations de la vie humaine, et les rattache à la vie des héros et des dieux par le bel épisode d'Aristée.

3° *Énéide.* Dans un essai sur la poésie épique, Voltaire dit ingénieusement que, si Homère a fait Virgile, c'est sans doute son plus bel ouvrage. Homère, en effet, est le père de toute épopée; mais, après Homère, Virgile est au-dessus de tous les poëtes qui l'ont suivi. L'*Énéide,* même inachevée, est une des œuvres qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Elle résume l'*Iliade* et l'*Odyssée,* et elle a de plus le mérite d'être un poëme national. A tort ou à raison, les Romains se prétendaient les descendants d'Énée, père d'Iule et par conséquent aïeul de la maison des Césars. Virgile a tiré le plus heureux parti de cette croyance légendaire : il a du même coup glorifié la race romaine en rattachant ce peuple d'aventuriers à la splendeur de Troie, et

légitimé, du mieux qu'il a pu, l'usurpation d'Auguste, en le représentant assis sur un trône qu'avaient occupé ses ancêtres. Le cadre où il a fait entrer et développé cette idée, dont l'habileté politique s'excuse par un sentiment de patriotisme sincère, est simple comme ceux des fictions homériques. Après la ruine de Troie, Énée, fils de Vénus et d'Anchise, suivi de tous les Troyens échappés à l'esclavage, s'embarque pour l'Italie, où les destins lui ont promis un grand empire. Après sept ans de courses errantes, une tempête les pousse des côtes de la Sicile vers celles de l'Afrique, où le poëte, par un anachronisme qui lui sert à produire un drame des plus émouvants, suppose que Didon vient de fonder Carthage. La reine phénicienne retient quelque temps Énée auprès d'elle, mais les dieux ont parlé, et le héros s'éloigne de Didon, qui se donne la mort. Il arrive en Italie, visite aux enfers l'ombre de son père, demande au roi Latinus la main de sa fille Lavinie, mais Lavinie est promise à Turnus, roi des Rutules. Les Troyens sont forcés de soutenir une guerre, à laquelle prennent part contre eux divers peuples du Latium et de l'Étrurie. Plusieurs batailles se donnent sans rien décider : à la fin Énée et Turnus conviennent de lutter en combat singulier : le prix du combat est Lavinie : Énée triomphe de son rival. C'est là toute l'Énéide, à n'en considérer que l'idée première et le plan général. Mais une abondante variété de récits et d'épisodes, la prise de Troie, la rencontre d'Énée et d'Andromaque, les jeux, la descente d'Énée aux enfers, l'ambassade de Diomède, la description du bouclier, Nisus et Euryale, Lausus et Mézence, composent une

suite de peintures traitées avec une perfection qui justifie tous les éloges prodigués au génie de Virgile. Détachons de cette admirable galerie de tableaux celui où le poëte nous fait assister à la lutte de Mézence et d'Énée. Énée vient de tuer Lausus, dont la mort a protégé la fuite et assuré le salut de son père, éloigné du champ de bataille par une terrible blessure :

Cependant Mézence, au bord du Tibre, étanchait avec l'eau du fleuve le sang de sa blessure et soutenait son corps en s'appuyant contre le tronc d'un arbre : près de lui, son casque d'airain est suspendu aux branches, et ses lourdes armures reposent sur le gazon. Une élite de jeunes gens l'environne : et lui, faible, haletant, laisse tomber son menton sur sa poitrine que couvre une barbe épaisse. Sans cesse il s'informe de Lausus, et lui dépêche ses amis pour le rappeler et lui porter les ordres d'un père affligé. Mais les compagnons de Lausus rapportaient en pleurant, couché sur son bouclier, le corps inanimé de leur chef, héros qu'a blessé et vaincu la main d'un héros. Leurs gémissements lointains ont tout révélé aux pressentiments de Mézence : il souille de poussière ses cheveux blancs, lève ses deux mains vers le ciel, et tient embrassé le corps de Lausus. « Ai-je donc assez aimé la vie, ô mon fils! pour souffrir que celui à qui j'ai donné le jour s'exposât à ma place aux coups de l'ennemi ! Moi, ton père, je suis sauvé par tes blessures, et je vis par ta mort. Ah !... que n'ai-je expié par mille morts une criminelle existence ! Mais non, je vis, et je ne renonce pas encore aux hommes et à la lumière ! J'y renoncerai ! » En disant ces mots, il se redresse sur sa cuisse blessée, et, sans se laisser abattre par la blessure profonde qui ralentit ses pas, il se fait amener son cheval : c'était sa gloire, sa consolation; c'est avec lui qu'il sortait vainqueur de tous les combats. Mézence voit sa tristesse, lui adresse la parole et lui dit : « Rhébus, pendant longtemps, s'il est un long temps pour les mortels, nous avons vécu ensemble : aujourd'hui, ou tu rapporteras vainqueur les dépouilles sanglantes et la tête d'Énée, et tu vengeras avec moi les douleurs de Lausus, ou bien, si la force

ne nous ouvre aucune issue, tu mourras avec moi; car tu ne voudras pas, mon brave, j'en suis sûr, subir les ordres d'un autre et pour maîtres les Troyens. » Il dit, place sur le dos de l'animal le poids familier de son corps, charge ses mains de deux javelots aigus : sur sa tête brille un casque d'airain, que surmonte une aigrette de crins hérissés, et prend ainsi sa course rapide vers la mêlée.

On sait le reste : Mézence est tué par Énée, qui prélude ainsi à sa victoire sur Turnus.

C'est dans la ville de Venouse, aujourd'hui Venosa, sur les confins des antiques provinces d'Apulie et de Lucanie, la Basilicate moderne, que naquit, le sixième jour des ides de décembre, l'an 65 avant l'ère chrétienne, Quintus Horatius Flaccus, auquel nous avons donné le nom d'Horace. Il s'est plû dans une de ses odes, quarante ans après sa naissance, à entourer son berceau d'une légende poétique. Selon lui, tandis qu'il dormait sur les coteaux du Vulturne, des colombes, messagères divines, vinrent le couvrir de feuillage, et les habitants des hauteurs, des vallées et des forêts voisines de s'écrier :

« Voyez comme il dort, sans craindre les ours et la vipère! Voyez comme il repose couché sous les myrtes et les lauriers, cet enfant sur qui veillent les dieux! »

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Horace eut un père plein de bon sens naturel et de tendresse dévouée, qui, aussitôt que son fils fut arrivé à l'âge de neuf ou dix ans, employa sa modeste fortune à se procurer à Rome une charge d'huissier aux ventes publiques, pour se consacrer tout entier à l'éducation de l'enfant, qui devait être plus tard un grand poëte. Grâce à la sollicitude vigilante et aux judicieuses leçons de cet excellent père, Horace, petit-fils d'affranchi, fut élevé, sous

Orbilius, maître de littérature grecque et latine, avec autant de soin que les fils des premiers chevaliers et des premiers sénateurs. A seize ans, il prit la robe virile, puis il quitta Rome, quatre ans après, pour aller achever ses études à Athènes, avec le fils de Cicéron et quelques jeunes gens de la noblesse romaine. Déjà il s'était lié avec Varius et avec Virgile, mais ceux-ci étaient demeurés en Italie, tandis que leur condisciple s'embarquait pour la Grèce. Il y séjournait depuis un an, étudiant la philosophie et la poésie grecques, et faisant l'essai de son génie naissant dans des œuvres légères, lorsqu'on apprit à Athènes la mort de César et l'arrivée de Brutus et de Cassius, ses meurtriers. Ils y furent reçus comme des héros de l'antique liberté romaine, et Brutus, profitant de ces dispositions favorables à son parti, entraîna ses jeunes compatriotes jusque dans la Macédoine. Ce fut alors qu'Horace, âgé de vingt-deux ans, fut nommé tribun des soldats. Vaincu avec Brutus, qui succombait à Philippes, il conserva ses convictions républicaines, subit héroïquement la perte de sa fortune, et revint à Rome, sans argent, sans appui, sans famille : son père était mort pendant son absence. La pauvreté, comme il le dit lui-même, lui donna de l'audace, et il se mit à faire des vers. C'est par la poésie satirique qu'il débuta. La lecture d'Aristophane, d'Hipponax et d'Archiloque lui inspira les *Épodes* et la plupart de ses *Satires* proprement dites. Mais bientôt, présenté par ses amis Virgile et Varius à Mécène, leur protecteur et leur patron, il obtient, avec son pardon, la restitution de ses biens confisqués, et il achète une charge de scribe du trésor, fonction subal-

terne, mais honorable. Dès lors commence pour Horace une vie facile, brillante, animée par le plaisir, la galanterie, les charmes de l'étude, l'estime publique et les douceurs de l'amitié. Mécène et Auguste récompensent et honorent son talent par des dons qui n'enchaînent point son indépendance, mais que la sincérité de son patriotisme, rallié au gouvernement impérial, ne le fait point rougir d'accepter. Au milieu de cette heureuse fortune, Horace ne perd rien des goûts simples, de la considération et de la sagesse dont l'expression se rencontre si fréquemment dans ses écrits. Amant de la solitude, épris des charmes de Tibur, d'Ustica, des paysages de la Sabine, il n'importune jamais ses puissants amis pour accroître ses richesses. Quoiqu'il éprouve pour Mécène une affection profonde, quoiqu'il témoigne à Auguste une admiration loyale, il est prêt à rendre tout ce qu'il a reçu de ses bienfaiteurs, si leurs faveurs sont des liens qui gênent sa liberté de poëte. La cour, qui séduit les ambitieux, n'est pour lui qu'un exil : les superbes portiques, les marbres des palais de Rome ne valent pas à ses yeux l'éclat mobile, les suaves odeurs des prairies. C'est là qu'il s'abandonne à la mollesse voluptueuse, à la sensibilité délicate, au goût exquis et fin, qui caractérise son génie, c'est là qu'il se trouve plus heureux que tous les rois du monde; car il possède les vrais trésors, ceux que nulle force ennemie ne peut lui ravir : la sérénité de l'âme et l'amour de la médiocrité; c'est là enfin qu'il compose les écrits qui assurent à son nom l'immortalité que sa légitime fierté s'était promise. A son lit de mort, Mécène avait recommandé Horace à la bonté d'Auguste : le

poëte n'eut pas besoin longtemps de cette bienveillance. Il avait promis à son ami, dans une de ses odes, de le suivre au tombeau : il tint parole, et mourut à Rome, presque subitement, le 5 des kalendes de décembre, c'est-à-dire le 27 novembre de l'an 8 avant Jésus-Christ. « La violence de son mal, dit un de ses biographes, ne lui permit pas de signer son testament; mais, en présence de témoins, il institua Auguste son héritier. Auguste lui fit faire de magnifiques funérailles et plaça son tombeau à l'extrémité des Esquilies, auprès du mausolée de Mécène. »

Les poésies d'Horace peuvent être divisées en deux classes : *œuvres lyriques* et *œuvres didactiques*.

OEuvres lyriques. L'admiration passionnée d'Horace pour les chefs-d'œuvre des poëtes lyriques de la Grèce lui avait rendu si familière la langue d'Alcée, de Bacchylide, de Sappho et de Pindare, qu'il avait écrit en grec ses premières compositions poétiques. Mais il renonça bien vite à ce travail inutile à sa propre gloire et à celle de sa patrie. Seulement, il s'était si profondément pénétré de la pensée des poëtes dont il faisait sa lecture favorite, il s'était si intimement inspiré de leur génie, que, lorsqu'il s'abandonna à son propre essor, il transporta dans la poésie latine leurs cadences harmonieuses et variées, leurs images gracieuses ou sublimes. La nature souple et flexible de son génie, le tour particulier d'un esprit également susceptible d'enthousiasme et de finesse, d'imagination et de raillerie, d'entraînement et de mesure, lui fait répandre et se succéder tour à tour dans ses *Odes* et dans ses *Épodes* la passion, la tendresse, la mélancolie, la joie, la sim-

plicité, l'abandon, l'amertume, la pompe, l'élégance, le badinage, la hardiesse et la vigueur. Ce sont d'abord des pièces *légères, fugitives* ou *satiriques,* adressées à des amis, à de jeunes femmes, à la magicienne Canidia, à l'usurier Alfius, au tribun Ménas : billets en vers, simples invitations, dépits aimables ou traits mordants, décochés contre la sorcellerie, l'esprit financier, les langues curieuses, les trahisons éhontées des hommes de parti. On y sent déjà poindre cette fleur d'esprit, cette urbanité fine, cette verve railleuse, cette moquerie sensée, qui font le charme des œuvres d'Horace. Les pièces *anacréontiques* offrent un autre genre de talent : parmi quelques fougues de pensée et d'expression, le poëte y manifeste, avec le plus de grâce, de fraîcheur et de vérité, son habileté variée à peindre les joies du printemps et la tristesse de l'hiver, le spectacle de la nature, les bois, les ruisseaux, les coteaux, les prairies : là se dessinent, avec une adresse ravissante de pinceau, les paysages harmonieux, les tableaux complets dans leur brièveté savante, les groupes d'images riantes et délicieuses qu'Horace se plaît à présenter à notre esprit, quelquefois à l'aide d'un seul trait, d'un seul mot. Ses odes *religieuses* ou *mythologiques* n'ont plus qu'un médiocre intérêt : elles grandissent pourtant dans l'estime du lecteur, lorsque le sentiment patriotique les anime et les échauffe, et que l'accent convaincu du poëte, appelant sur la ville aux Sept collines toutes les faveurs du ciel, confond l'idée de la grandeur de Rome avec celle de la majesté même des dieux. C'est cet amour de la patrie, cette fierté romaine, pleine de force et de franchise, qui fait le mérite unique des odes *nationales*

d'Horace. « Là surtout, dit Campenon, Horace se montre le digne émule de Pindare; ces odes respirent au plus haut degré l'enthousiasme poétique et souvent l'amour de la vertu. C'est là qu'il reproche aux Romains de son temps la corruption de leurs mœurs, source de tous leurs maux, et qu'il oppose au tableau de leurs vices la vertu et la piété de leurs pères :

Tu expieras les crimes de tes ancêtres, citoyen de Rome, tant que tu n'auras pas relevé les temples et les sanctuaires croulants des dieux et leurs images noircies d'une indigne fumée. Ta soumission aux dieux t'a donné l'empire; là est la source de ta puissance, là tu dois en rapporter la fin : ces dieux, offensés de nos mépris, ont versé le deuil et le malheur sur l'Italie... Notre siècle, fécond en forfaits, a d'abord souillé l'hymen, la race, la famille : de cette source est sorti ce déluge de maux qui inonde le peuple et l'univers... Non! ce n'étaient pas là les pères de cette jeunesse qui rougit la mer du sang carthaginois, qui accabla Pyrrhus, Antiochus et le terrible Annibal : c'était une génération mâle de soldats rustiques, instruite à remuer la terre avec le hoyau sabin, à rapporter, dociles à la voix rigide de leur mère, le bois coupé dans les forêts, quand le soleil, allongeant l'ombre des montagnes, délivrait du joug les bœufs fatigués, et ramenait, en fuyant sur son char, l'heure aimable du repos.

C'est là qu'il s'élève avec toute l'indignation d'un homme de bien contre la fureur des guerres civiles : l'horreur de ces dissensions intestines est un des sentiments qu'Horace ne se lasse point d'exprimer : cette Rome, que n'ont pu dompter ni les Marses, ses voisins, ni les Toscans du fier Porsenna, ni la jalousie de Capoue, ni l'animosité de Spartacus; cette Rome que l'implacable Annibal, que la farouche Germanie, ont en vain tenté de détruire, il tremble de la voir déchirée par ses

21

propres mains, et, dans sa douleur, il appelle tous les dieux au secours de l'empire. » La disposition naturelle de l'âme du poëte, qui tourne au sentiment les leçons les plus sévères de la morale, donne une saveur particulière aux odes *philosophiques* d'Horace. Il y conseille le doux emploi du présent, la négligence de l'avenir, et il y vante les délices d'une vie dégagée d'inquiétude. Il dit à Sestius :

Le rude hiver s'amollit par l'aimable retour du printemps et du zéphire... Déjà l'étable cesse de plaire au troupeau, le foyer au laboureur, et les frimas argentés ne blanchissent plus les prairies... C'est maintenant qu'il faut ceindre nos têtes parfumées de myrte vert ou de couronnes de fleurs... La pâle Mort heurte du même pied aux cabanes des pauvres et aux palais des rois. O fortuné Sestius! le temps si court de la vie nous interdit le long espoir : bientôt la nuit sombre t'enveloppera, et la demeure de Pluton peuplée de fantômes : là, une fois descendu, tu ne tireras plus au sort la royauté du vin.

Nous convenons que souvent la muse d'Horace inspire un repos voluptueux, un sommeil léthargique, une indifférence douce, qui n'est point sans danger; mais l'on ne peut nier que sa philosophie ne retrempe aussi les courages et qu'elle n'inspire aux hommes de salutaires pensées, quand il leur rappelle à chaque instant la brièveté de la vie, la vanité de nos espérances, la nécessité de la mort, l'égalité des pauvres et des riches devant cette loi commune et fatale. Il est encore aussi utile que sensé, quand il recommande cette *médiocrité d'or,* préférable aux richesses, lorsqu'il conseille à Dellius la modération dans la prospérité et la force d'âme dans le malheur, lorsque, enfin, dans un style qui se rapproche de celui des Livres saints, il montre la Fortune élevant

les humbles et abaissant les superbes. Telle est la philosophie répandue dans les odes d'Horace : morale douce, familière, pratique, accessible à tous les âges, à tous les temps, à tous les lieux : c'est la voix d'un sage qui nous invite, d'un ami qui nous avertit, et non point d'un moraliste sévère qui nous gourmande, d'un censeur impitoyable qui nous reprend. Il lui manque l'espérance chrétienne, mais il adoucit l'amertume du coup d'œil jeté sur les tristesses de la vie par un sentiment vif de l'immortalité de l'âme, puisé à l'école platonicienne ou bien par la résignation patiente et le calme énergique des philosophes stoïciens.

Les *Satires* et les *Épîtres* d'Horace peuvent être considérées, à peu d'exceptions près, comme des chefs-d'œuvre dans leur genre. Ce sont, ainsi qu'il les appelle lui-même, des discours en vers; mais le poëte a su répandre sur les préceptes de la raison ou sur les railleries dont il poursuit les ridicules, les travers et les vices, le charme exquis et le sel petillant de la comédie grecque et latine : Aristophane, Eupolis, Cratinus, Ménandre et Térence y donnent la main à Platon, à Aristote, à Zénon : l'art et la nature, la verve et le savoir, l'esprit et le goût, le bon sens et le tour imagé de la pensée semblent y former le plus harmonieux concert. On y voit la société romaine non plus dans le costume un peu officiel de l'histoire et de la philosophie, mais pour ainsi dire en déshabillé, dans son train ordinaire, avec le pêle-mêle des personnes et des choses, les embarras, le umulte, les scènes changeantes de la rue :

J'allais un jour le long de la Voie Sacrée, suivant mon habi-

tude, occupé de je ne sais quelles bagatelles, et tout absorbé dans ma rêverie. Vient à moi un quidam, dont je sais à peine le nom, et qui, me prenant la main : « Comment va, cher ami? me dit-il. — Assez bien pour le moment, lui dis-je, et tout à votre service. » Comme il me suivait, je le préviens et lui dis : « Voulez-vous quelque chose de moi? » Alors lui : « Vous nous connaissez, dit-il, je suis un savant. — Eh bien, lui dis-je, je vous en estime encore davantage. »

Qui ne rirait de ce fâcheux attaché ainsi aux pas d'Horace? Sa conversation ne sera point perdue pour Régnier, pour Molière et pour Boileau, ils sauront, à leur tour, en esquisser la figure et en reproduire le langage. Cependant, la grande ville s'éveille, les boutiques s'ouvrent, les chars commencent à rouler : les ouvriers et les entrepreneurs, le chasseur qui rapportera le soir, en grand appareil, un sanglier, acheté le matin au marché, les clients qui vont saluer leur patron, les enfants qui se rendent à l'école, les plaideurs aux tribunaux, les financiers au quartier de Janus, les flâneurs et les élégants au Champ de Mars ou au pont Milvius, les amateurs de littérature aux colonnes des libraires, et puis dans cette foule empressée, remuante, affairée ou bavarde, Horace dessinant tout de son crayon moqueur, tels sont les tableaux qui se succèdent dans ses Satires et dans quelques-unes de ses Épîtres. Celles-ci toutefois ont une couleur plus morale, un tour plus philosophique. Le poëte y condense tout ce que le Portique et l'ancienne Académie ont de plus pur et de plus pratique en morale, sans s'égarer dans les détours et les distinctions des platoniciens et sans tomber dans la sécheresse rebutante des stoïciens. Son seul guide est la lumière naturelle qui éclaire tous les hommes : sa

philosophie n'est point grimacière : elle est douce, familière, aisée : son principe didactique est que les hommes ont moins besoin d'être repris qu'avertis avec douceur. De là tous les morceaux ravissants et sensés sur la justice, la fidélité, la modération, l'amitié, la frugalité, l'amour de la patrie, la tolérance, le tout éclairé de ce jet lumineux de la raison qu'on appelle esprit, ou mis en plus vive saillie par un exemple historique ou quelque charmant apologue.

Quant à l'*Art poétique,* imité de la *Poétique* d'Aristote et modèle de celui de Boileau, c'est le code de la raison, la règle de toute esthétique non-seulement pour le passé, mais pour l'avenir : les goûts changent, en effet, mais le goût lui-même ne change point, et l'éternel honneur d'Horace est d'en avoir formulé les préceptes, avec une clarté, une simplicité, une précision et une solidité, contre lesquelles l'indépendance aventureuse de quelques théories modernes est impuissante à réagir.

SECONDE PARTIE.

COMÉDIE.

PLAUTE ET TÉRENCE.

Il est regrettable qu'il ne survive de la comédie latine que deux poëtes, éminents, il est vrai, mais autour desquels se groupait, de leur vivant, une pléiade d'auteurs, dont les œuvres serviraient de points de comparaison aux jugements de la critique. On comprendrait mieux, pièces en main, le point de départ, le mouvement et le progrès de la comédie latine; depuis les vers fescennins et leurs grosses plaisanteries jusqu'à l'apparition des pièces régulières importées de la grande Grèce et de la Sicile par Livius Andronicus, Ennius et quelques vieux poëtes. On aurait plaisir à retrouver dans le Campanien Névius ces brocards dont s'irritait la morgue patricienne. On saurait ce que signifie cette gravité, dont on fait un mérite au Milanais Cécilius, traducteur habile des Grecs, mais que Cicéron regarde pourtant comme un écrivain de mauvais style et Aulu-Gelle comme un poëte froid et glacé. On verrait si Luscius Lavinius, l'ennemi déclaré de Térence, avait autant de talent que de malveillance. On pourrait comparer au théâtre latin d'imitation le théâtre national, où les pièces togées, prétextées, trabées et tabernaires d'Atta, d'Afranius et des autres poëtes formaient un genre qu'exploitait encore, sous le règne d'Auguste, Mélissus de Spolète, bibliothécaire de l'empereur. Enfin on jugerait ce qu'étaient les atellanes de Sutrius, de Dossennus, de Novius, de Pomponius, d'Aquilius, de Titinnius et de Memmius, qui firent en tout temps les délices du

peuple romain. Mais l'érudition n'a recueilli que des fragments de ce théâtre disparu, et l'histoire de la littérature ne peut juger de la comédie latine que par les œuvres survivantes de Plaute et de Térence : voyons donc, d'après leurs œuvres, quel fut le talent de ces deux poëtes.

Plaute naquit à Sarsina, village de l'Ombrie, l'an 227 avant Jésus-Christ. On ne sait rien de bien précis sur sa vie. On prétend qu'il vint à Rome vers l'âge de dix-sept ans et qu'il y fit représenter les *Ménechmes,* une de ses plus jolies comédies. Le succès de cette pièce et de celles qui la suivirent fit, dit-on, gagner à Plaute une fortune considérable, mais il la dissipa en prodigalités et en spéculations de commerce qui ne réussirent point. Réduit au dénûment le plus absolu, Plaute fut obligé, pour vivre, de tourner la meule chez un boulanger, jusqu'à ce que l'argent que lui rapportaient ses pièces, composées dans les intervalles de son travail, lui eût permis de sortir de cette condition servile. On fixe à l'an 184 la date de la mort de Plaute, que plusieurs auteurs reculent de quelques années. Le nombre des pièces que Plaute a écrites n'est pas moins incertain que les détails de sa biographie. Il en reste sous son nom vingt qui paraissent authentiques : en voici la liste alphabétique : *Amphitryon; Asinaria* ou le Père indulgent; *Aulularia* ou la Cassette; *Captivi* ou les Captifs; *Curculio* ou le Parasite; *Casina* ou le Sort; *Cistellaria,* la Corbeille; *Epidicus,* le Querelleur; les *Bacchides; Mostellaria,* le Revenant; les *Ménechmes* ou les Frères jumeaux; *Miles gloriosus* ou le Soldat fanfaron; *Mercator,* le Marchand; *Pseudolus,* l'Imposteur; *Pœnulus,*

le jeune Carthaginois; *Persa,* le Persan; *Rudens,* le Câble ou le Naufrage; *Stichus* ou les Deux sœurs; *Trinummus* ou le Trésor caché; *Truculentus* ou le Grossier.

Toutes les pièces de Plaute sont imitées du grec et ne représentent, à vrai dire, que les mœurs grecques : Aristophane, Diphile, Philémon, Ménandre et surtout Épicharme lui fournissent le canevas, l'intrigue et les personnages, en sorte qu'il n'a d'autre originalité que la combinaison des incidents et la propriété du style. Mais à défaut des auteurs qui lui ont servi de modèle, c'est beaucoup pour la gloire de Plaute que ce travail d'agencement, où l'on reconnaît la main d'un maître vraiment comique, sachant manier, avec une verve, un entrain inépuisable, la plaisanterie et le ridicule, sans compter que l'on sent percer, à travers l'imitation du théâtre grec, des traits qui sont essentiellement romains, et que Plaute tire de son propre génie, pour les approprier au goût particulier du peuple qui se portait en foule à ses représentations. Ce serait peine perdue de chercher dans Plaute la suite raisonnable et l'entraînement naturel des faits qui composent, avec la vraisemblance et la conséquence des caractères, le fond de toute bonne comédie : l'intrigue roule presque toujours sur une méprise, un enlèvement, des ruses d'esclave, le tout parsemé de lazzis, de quolibets, d'équivoques obscènes, de mots graveleux, faits pour charmer le bas peuple et pour provoquer, à tout prix, les éclats du gros rire : les personnages sont, en général, des courtisanes, des valets fourbes, des jeunes gens débauchés, des vieillards imbéciles et dupés, des parasites, des capitans, des marchands d'esclaves de la pire espèce;

mais quelques-unes de ses pièces, notamment les *Captifs*, les *Ménechmes*, le *Rudens* et la première partie du *Stichus*, s'élèvent dans une région plus pure, plus morale, et le style du poëte, sans rien perdre de sa gaieté, y trouve le vrai ton qui convient à son art, le badinage sans cynisme et la plaisanterie qui fait moins rire que méditer. En effet, le pinceau de Plaute, si souvent entraîné à des crudités grossières, excelle aussi à trouver des nuances délicates et fines, à reproduire des observations justes et vraies, des sentiments qui sont de toutes les époques, parce qu'ils ont leur source dans le cœur humain.

Sous ce rapport cependant, la palme du genre comique chez les Romains appartient de droit à Térence.

Imitateur des Grecs, comme Plaute, il a rencontré mieux que lui le filon continu des passions et des mœurs, dont la diversité se reproduit dans le monde et sur la scène avec une immuable constance : c'est un de ces poëtes qui vivent toujours, grâce à cet heureux génie qui leur a fait transporter la vie elle-même dans leurs écrits. « La plus difficile espèce de comique, dit Fontenelle, est celui qui n'est comique que pour la raison, qui ne cherche point à exciter bassement un rire immodéré dans une multitude grossière, mais qui élève cette multitude, presque malgré elle-même, à rire finement et avec esprit. » Tel est le comique de Térence. Il ne faut donc point s'attendre à trouver chez lui l'agitation, le trouble, la violence, l'espèce de feu qui brûle la scène de Plaute et qui est comme l'essence du genre que les Latins appelaient comédie de mouvement. L'action des fables de Térence est rarement compliquée;

elle tend, au contraire, à l'unité, mais il sait l'art d'y produire ces oppositions et ces contrastes qui animent une pièce et qui en mettent les caractères en relief.

On raconte que, vers l'an 166 avant Jésus-Christ, le poëte comique Cécilius, d'autres disent l'édile Acilius, fut averti, étant à table, qu'un jeune homme sollicitait l'honneur de lui parler. On l'introduit; il s'assied auprès du lit et commence la lecture de la pièce qu'il tenait roulée sous son bras. A peine en a-t-il lu les premières scènes, que son auditeur se déclare son patron et lui promet que sa pièce sera représentée. Le solliciteur était un jeune poëte, né en Afrique, mais élevé à Rome par les soins du sénateur Térentius, d'où le nom de Térence, qu'il a rendu immortel. Ami des Scipion et des Lélius, les premières familles de Rome, il avait puisé dans cette société choisie le goût de l'élégance qui manque à Plaute, et il avait trouvé, sur les pas de Diphile et de Ménandre, le secret des narrations finement tissues, des dialogues émus et des accents passionnés, exprimés dans des vers iambiques, limpides et clairs comme un diamant. La pièce qu'il venait de lire à celui dont il attendait avec anxiété le suffrage, était sa première œuvre, l'*Andrienne*. Son protecteur la fit mettre sur la scène aux Jeux mégalésiens : deux acteurs en vogue, L. Ambivius Turpion et L. Attilius de Préneste, y jouèrent les principaux rôles : le succès fut complet; intrigue et style ravirent les spectateurs. Et de fait, où trouver rien de plus charmant que ce touchant récit où Simon explique à Sosie comment il craint de voir échouer le projet qu'il a formé de faire épouser à son fils Pamphile la fille de son ami Chrémès :

SIMON. Lorsque mon fils fut sorti de l'adolescence, il eut la permission de vivre en pleine liberté. Car, avant ce temps-là, quel moyen de connaître, de juger son caractère? L'âge, la timidité, son maître le tenaient en contrainte.

SOSIE. C'est vrai.

SIMON. Presque tous les jeunes gens ont une passion : ils se plaisent à l'élève des chevaux ou des chiens de chasse, aux leçons de philosophie. Quant à lui, il ne montrait pour rien de tout cela une préférence marquée, mais il aimait tout modérément : j'en étais ravi.

SOSIE. Et vous aviez raison; car je crois que dans la vie la maxime la plus utile c'est : « Rien de trop. »

SIMON. Voici comme il vivait : facile, accommodant, patient envers tous ceux avec lesquels il était, dont il faisait sa société, se donnant à eux, se pliant à leurs goûts, ne contrariant personne, ne se préférant jamais aux autres : excellent moyen d'obtenir des éloges sans envie et de se faire des amis.

SOSIE. Plan de vie fort sage! car, au temps où nous sommes, la complaisance fait des amis, et la franchise engendre la haine.

SIMON. Sur ces entrefaites, il y a quelque trois ans, une femme d'Andros arrive dans le voisinage : la misère et l'indifférence de sa famille l'y avaient réduite; elle était d'une beauté remarquable et à la fleur de son âge.

SOSIE. Hé! je crains que l'Andrienne ne nous apporte rien de bon.

SIMON. Dans les premiers temps, elle menait une vie sage, laborieuse, pénible, gagnant son pain à travailler la laine et la toile. Mais peu à peu sa maison devint le rendez-vous de la jeunesse qui n'aime que le plaisir. Les amis de mon fils l'y entraînèrent. Seulement, en interrogeant les petits esclaves qu'ils emmenaient avec eux, je ne découvrais rien qui pût faire croire à une passion dans le cœur de Pamphile. Au contraire, tout le monde, d'une commune voix, se plaisait à louer son caractère, sa réserve, sa sagesse. Que te dirai-je? Décidé par sa bonne renommée, Chrémès vient à moi de lui-même offrir à mon fils la main de sa fille unique avec une belle dot. Le parti me convient, je donne ma parole, la noce est pour aujourd'hui.

Sosie. Quel empêchement y a-t-il à ce qu'elle se fasse réellement?

Simon. Tu vas le savoir. Quelques jours après nos accords, Chrysis, c'est le nom de l'Andrienne, vient à mourir.

Sosie. Tant mieux! Vous me rassurez : j'avais peur de cette Chrysis.

Simon. Mon fils, dès lors, ne quitte plus sa maison avec ceux qui fréquentaient Chrysis : il prend soin de ses funérailles; il a l'air triste, versant parfois des larmes. Cela me faisait plaisir. Je me disais : « Pour une faible liaison, cette mort le trouve bien sensible. Que serait-ce s'il l'avait aimée? Que fera-t-il pour moi, son père? Je ne voyais là que tous les soins d'un bon cœur, qu'un fond d'humanité. Mais abrégeons. Je me rends au convoi. On l'emporte : nous marchons. Cependant, parmi les femmes qui se trouvaient là, j'aperçois par hasard une jeune fille d'une figure...

Sosie. Agréable, sans doute...

Simon. Et d'un air, Sosie, si modeste, si charmant, qu'il n'y a rien au-dessus. La voyant plus affligée que les autres, et plus que les autres d'un maintien décent et distingué, je m'approche de ses suivantes. Je demande qui elle est. La sœur de Chrysis, me dit-on. Ce fut un trait de lumière : oui, oui, c'est bien cela : voilà le secret de ces larmes, de cette sensibilité.

Sosie. Que je crains le dénoûment!

Simon. Le convoi cependant marche toujours : nous suivons; nous arrivons au bûcher : on la place sur les flammes; on se répand en larmes. Alors cette sœur que j'ai dite s'approche du feu sans précaution, en courant même quelque danger. Aussitôt Pamphile, hors de lui, laisse éclater un amour dissimulé avec tant de mystère. Il accourt, saisit la jeune fille entre ses bras : « Ma Glycérie, dit-il, que fais-tu? Pourquoi te perdre? » Elle, en même temps, trahissant un amour dès longtemps familier, se rejette sur lui en pleurant avec le plus tendre abandon.

Le reste de la pièce marche de la même allure, du même ton, avec la même grâce. Après une suite d'incidents, ménagés avec adresse, on finit par découvrir

que cette Glycérie est une fille de Chrémès, que l'on croyait perdue, et Pamphile, en l'épousant, se trouve satisfaire au désir que son père avait formé.

La seconde pièce de Térence, l'*Hécyre* ou *la Belle-mère,* imitée d'Apollodore, une des meilleures de son théâtre, à notre avis, éprouva un contre-temps, qui devait être assez fréquent à Rome à l'époque où la majeure partie des spectateurs se composait de ces « acheteurs de pois chiches et de noix » dont parle Horace, et qui préférait le gros sel de Plaute à cette poésie charmante, délicate et pathétique que Montaigne appelle « les grâces et les mignardises du langage latin ». On déserta la représentation de l'*Hécyre* pour aller voir danser un funambule.

Mais cet échec, réparé dans la suite par un éclatant succès, ne découragea point le poëte : il fit représenter quelques mois après l'*Héautontimoruménos* ou le *Bourreau de soi-même,* qui réussit pleinement. C'est dans cette pièce, imitée de Ménandre, que se trouve le fameux vers de Térence qu'on a souvent répété et qui vivra tant que vivra l'humanité : « Je suis homme, et rien de ce qui touche à l'homme ne me paraît étranger. »

Phormion, qui vient après, est une comédie imitée d'Apollodore, mais beaucoup plus froide et moins attrayante que l'*Hécyre*. Le cadre en est assez ingrat; et quoique Molière ait transporté une partie de l'intrigue dans les *Fourberies de Scapin,* cette pièce, qui roule sur un point de chicane, ne peut, par cela même, provoquer qu'un intérêt médiocre. Cependant le caractère du principal personnage est tracé de main de maître. Ceux d'Antiphon et de Phédria, deux jeunes

gens forcés de cacher leurs amours secrètes à leurs pères, sont aussi parfaitement dessinés, et Nausistrata, l'épouse altière et impérieuse de Chrémès, a, dans la physionomie, des traits dont Molière semble s'être souvenu quand il a peint Philaminte des *Femmes savantes*.

La froideur que nous reprochons à *Phormion* n'est pas le défaut de l'*Eunuque,* que Térence fit représenter la même année. Il y règne, au contraire, une chaleur et une gaieté qui séduisirent immédiatement les spectateurs, au point que l'on joua la pièce deux fois de suite et que les édiles la payèrent à Térence huit mille sesterces.

Les *Adelphes* ou *les Frères,* représentés l'année 168 avant Jésus-Christ, mirent le comble à la gloire de Térence. C'est de toutes les pièces de ce poëte celle qui justifie le mieux le sentiment de Saint-Évremond, qu'il est peut-être l'auteur de l'antiquité qui entre le mieux dans le naturel des personnes. Le fond de cette comédie est l'éducation. L'auteur y montre deux frères, Déméa et Micion, de mœurs tout à fait différentes. Le premier, d'un caractère dur et sévère, passe sa vie à la campagne, pour faire moins de dépense; l'autre frère est doux, complaisant et libéral. Déméa, qui s'est marié, a deux fils, Eschinus et Ctésiphon. Micion, qui est demeuré célibataire, adopte Eschinus. Chacun des deux frères applique à l'éducation de son fils les principes qui règlent leur propre conduite, et il se trouve que le sévère a un fils débauché et le complaisant un fils rangé à son devoir. De là toute l'intrigue, qui se complique de ruses d'esclaves, et qui aboutit à un dénoûment dont on peut contester la vraisemblance. Quant au

style, on peut considérer les *Adelphes* comme la mieux écrite des pièces de Térence : l'habile moraliste s'y élève à une diction parfaite inimitable. Molière en a tiré l'*École des maris,* dont l'intrigue est bien supérieure à celle des *Adelphes,* mais le grand comique français ne saurait faire oublier la délicieuse élégance de son modèle.

C'est par ce coup de maître que se termine la carrière dramatique de Térence. Ses biographes s'accordent à dire qu'il partit alors pour l'Asie ou plutôt pour la Grèce, afin d'étudier de près les mœurs de la contrée, dont il s'était approprié si bien l'esprit et le sentiment littéraire; mais il ne revit plus sa patrie adoptive. Suivant l'opinion la plus répandue, il revenait à Rome avec une riche moisson d'imitations et de copies, lorsqu'une tempête l'assaillit, et il mourut soit dans le naufrage, soit du chagrin d'avoir perdu les richesses qu'il rapportait. On ne sait rien de particulier sur la vie intime de Térence. Ovide, dans une de ses élégies, semble insinuer qu'il n'était pas un bon vivant, un joyeux convive. On doit sans doute attribuer cette réserve, cet amour d'une vie simple et tranquille à l'habitude générale de l'esprit de Térence, et tout porte à croire que les douces et salutaires influences du mariage et de la famille agirent sur sa nature affectueuse et sensible. Il laissa une fille du nom de Térentia. Elle fut mariée, après la mort de son père, à un chevalier romain, à qui elle apporta en dot une maison et un jardin de deux arpents situés sur la voie Appienne.

TROISIÈME PARTIE.

ÉLOQUENCE.

CICÉRON.

Il y avait eu à Rome des hommes éloquents avant Cicéron. Ainsi Caton, Céthégus, Scipion, les Gracches, Crassus, Galba, Marius, pour n'en citer que quelques exemples, avaient vivement remué, agité les assemblées du sénat ou du peuple par la puissance de leur dialectique ou par la vigueur passionnée de leur parole. Cependant c'est en Cicéron que se personnifie toute l'éloquence romaine. Écoutons ce qu'en dit Quintilien : « Il n'est pas un orateur grec, quel qu'il soit, auquel je n'oppose hardiment Cicéron. Je n'ignore pas quelle querelle je vais m'attirer, en osant le mettre en parallèle avec Démosthène, mais je ne puis m'empêcher de dire que ces deux orateurs ont même dessein, même méthode, même art dans la division, la préparation et les preuves, enfin mêmes ressources dans tout ce qui tient à l'invention. Quant au style, il y a quelque différence : l'un est plus concis, l'autre plus abondant; l'un serre de plus près son adversaire, l'autre se met plus au large pour le combattre; l'un vous perce de la pointe de ses armes, l'autre vous accable encore de leur poids; il n'y a rien à retrancher dans l'un, rien à ajouter dans l'autre. Démosthène, on le sent, doit plus au travail et Cicéron plus à la nature. Celui-ci l'emporte incontestablement pour la plaisanterie et le pathétique, deux ressorts puissants de l'éloquence. Cependant il faut céder en ce point : Démosthène est venu le premier, et il a en grande partie fait Cicéron tout ce qu'il est, puisque c'est en s'attachant à imiter les Grecs que

notre orateur s'est approprié la force de Démosthène, l'abondance de Platon et la douceur d'Isocrate. Toutefois, ce n'est pas seulement par l'étude qu'il est parvenu à dérober à chacun d'eux ce qu'il avait de meilleur; la plupart des rares qualités, ou, pour mieux dire, toutes les qualités qui le distinguent, il les a trouvées en lui-même, dans la fécondité de son immortel génie. On dirait qu'un dieu l'a créé pour essayer en lui jusqu'où pourrait aller la puissance de la parole. Qui sait, en effet, instruire avec plus de netteté, émouvoir avec plus de véhémence? Qui jamais eut plus de charme et de douceur? Ce qu'il arrache à la conviction, vous diriez qu'on le lui accorde de bonne grâce. Il transporte son juge, et celui-ci a plutôt l'air de le suivre volontairement que de céder à une force qui l'entraîne. Il y a une telle autorité dans tout ce qu'il dit, qu'on rougirait d'avoir un autre avis que le sien : ce n'est pas un avocat qui plaide, c'est un témoin qui dépose, un juge qui prononce. Et toutes ces choses, dont une seule coûterait à tout autre des soins infinis, coulent chez lui sans travail et sans efforts! Et cette élocution si harmonieuse, si ravissante à entendre, n'est que le fruit de la plus heureuse facilité! Aussi est-ce à juste titre que ses contemporains le proclamèrent roi du barreau et qu'il a obtenu de la postérité que son nom devînt synonyme de l'éloquence. Ayons-le donc sans cesse devant les yeux, proposons-le-nous pour modèle, et que celui-là croie qu'il a bien profité à qui Cicéron a su beaucoup plaire. »

Cette royauté du barreau, dont Quintilien accorde le sceptre à l'orateur romain et que justifie la lecture des

plaidoyers *Pour Archias, Pour Cluentius, Pour Roscius, Pour Muréna,* ou bien ceux *Contre Cécilius* et *Contre Verrès,* n'éclipse point l'éclat oratoire que répandent autour du nom de Cicéron ses harangues politiques, qui sont comme une partie intégrante de sa carrière d'homme d'État.

Né près d'Arpinum, le 3 janvier de l'an 107 avant Jésus-Christ, Cicéron consacre ses premières années à une instruction des plus étendues, que lui rend facile sa prodigieuse mémoire, fécondée par un travail incessant. Épris pour la gloire d'un amour qui dégénère parfois en vanité presque puérile, il veut que sa qualité d'homme nouveau soit illustrée par tout ce que peut ajouter aux dons spontanés du génie la culture laborieuse de l'esprit. Il y réussit au delà de ses espérances, se fait connaître au barreau par sa défense hardie de Roscius que poursuivait un favori de Sylla, voyage deux ou trois ans en Asie, en Grèce, à Athènes, revient à Rome, est nommé successivement édile, questeur, préteur et enfin consul. C'est alors que la conjuration de Catilina lui permet de déployer dans ses *Catilinaires* cette éloquence civile qui balance celle de Démosthène, et à laquelle ses *Philippiques,* dirigées contre Antoine, mettent plus tard le sceau de la renommée, mais en aiguisant contre lui le poignard de son meurtrier. Sa lutte avec Clodius, qui le condamne à l'exil, devient la cause première de son fameux plaidoyer *Pour Milon,* et la sympathie qui l'unit à Pompée, dans la guerre contre César, lui impose la nécessité, fort heureuse pour sa réputation oratoire, d'implorer en faveur de Marcellus la clémence du dictateur.

A ce merveilleux talent d'orateur pratique, Cicéron joint le mérite particulier d'être un théoricien d'un goût exquis, plein de vues fines et sensées, d'observations neuves et ingénieuses, rendues plus attrayantes encore par un sentiment profond et délicat de la peinture et des arts plastiques, dont il avait vu en Grèce les incomparables chefs-d'œuvre. En cela, il est supérieur à Démosthène, qui a pratiqué son art sans en faire connaître les secrets. On doit, au contraire, à Cicéron un exposé, écrit avec une rare élégance, de toutes les règles nécessaires à quiconque veut développer par l'exercice les qualités innées qui sont le fond essentiel de l'orateur. Sur les pas d'Isocrate et d'Aristote, il explique dans la *Rhétorique à Hérennius,* dans l'*Orateur* et dans les trois livres *De l'Orateur,* quels sont les principes fondamentaux de l'art de bien dire, et il en tire des conséquences applicables soit à la composition de toute espèce de discours, soit à l'appréciation critique des orateurs, dont son livre, intitulé *Brutus,* offre un admirable modèle.

Une autre supériorité de Cicéron sur les grands orateurs grecs qu'il avait l'ambition d'égaler et sur les hommes éloquents de son époque, tels que Hortensius, Cotta, Calvus, c'est de s'être montré le plus éminent philosophe de son temps et d'avoir revêtu des formes les plus belles et les plus lumineuses les idées que les écoles émanées de l'enseignement socratique avaient mises en circulation dans le monde civilisé. Platon, Xénophon, Aristote, Zénon et tous les philosophes, soit psychologues, soit moralistes, qui se rattachent à leurs doctrines, lui sont familiers, et c'est en s'inspirant de

leurs écrits qu'il a composé ses traités *Des Devoirs, De la Nature des dieux, Des vrais biens et des vrais maux, De la Vieillesse, De l'Amitié;* ses *Lois*, sa *République*, le *Songe de Scipion*, ses *Académiques*, ses *Paradoxes*, ses *Tusculanes*, où tout ce que la philosophie naturelle a produit de plus beau, de plus noble et de plus vrai en métaphysique et en morale se trouve exprimé dans le plus magnifique langage.

Ajoutons que Cicéron, poëte dans sa jeunesse, est également un des maîtres dans le genre épistolaire, dont ses *Lettres* sont un des plus précieux monuments, et nous souscrirons volontiers aux louanges que Pline l'Ancien lui accorde d'un ton enthousiaste et sincèrement convaincu : « Pourrais-je sans crime, ô Cicéron, passer ton nom sous silence? Mais que célébrer en toi, comme titre distinctif de ta gloire? Tu parles, et les tribus renoncent à la loi agraire; tu conseilles, elles pardonnent à Othon Roscius, auteur de la loi théâtrale, injurieuse pour elles; tu pries, et les enfants des proscrits se condamnent eux-mêmes à ne plus prétendre aux honneurs. Catilina fuit devant ton génie; tu proscris Marc-Antoine. Salut à toi, qui le premier fus nommé Père de la patrie; toi, qui le premier méritas le triomphe sans quitter la toge, et le premier obtins le laurier de la victoire avec les seules armes de la parole; toi, le père de l'éloquence et des lettres latines; toi enfin, pour me servir des expressions de César, autrefois ton ennemi, toi, qui remportas le plus beau de tous les triomphes, puisqu'il est plus glorieux d'avoir agrandi, pour les Romains, les limites du génie, que d'avoir reculé les bornes de leur empire ! »

QUATRIEME PARTIE.

HISTOIRE.

CÉSAR, SALLUSTE, TITE-LIVE, TACITE.

Les Romains se vantaient de ne point le céder aux Grecs pour l'histoire. Cependant Salluste accorde que les Athéniens ont eu des historiens, dont le génie a répandu le bruit de leurs exploits par tout l'univers, tandis que Rome n'eut point cet avantage, parce que les plus habiles de ses citoyens étaient surtout des hommes d'action : parmi eux l'exercice de l'esprit n'excluait jamais celui du corps; les plus intelligents préféraient les actes aux paroles et aimaient mieux laisser des exploits à raconter que de raconter eux-mêmes ceux d'autrui. Il ne faut pas croire toutefois que le peuple romain se soit passé d'annalistes dès les premiers temps mêmes de son établissement. Le souvenir des événements importants de cette période était conservé non-seulement par des colonnes, des statues, des images, des arbres généalogiques; mais les Annales des Pontifes, la liste des consuls, le texte des traités, celui de la loi des Douze Tables, constituaient des archives nationales et des dépôts de documents historiques qui n'étaient point sans intérêt. Ce n'est pourtant que vers l'an 225 avant Jésus-Christ que l'on trouve à Rome des essais d'histoire proprement dite, rédigés par Fabius Pictor, Lucius Cincius Alimentus, contemporains des guerres puniques, et l'on ne peut donner en réalité le nom d'historien qu'à Marcus Porcius Caton. Ce type des Romains du vieil âge ne fut pas seulement un des orateurs distingués de son époque, il écrivit des *Origines* ou *Annales*, dans lesquelles il exposait, d'après la

tradition, l'histoire primitive de Rome et l'ancienne histoire politique de l'Italie. Tout porte à croire que ces premières tentatives, dont il reste à peine quelques fragments, ne produisirent pas d'œuvres dont la perte soit fort regrettable, à l'exception pourtant des ouvrages de Caton, où l'on devait retrouver les mâles qualités de ce caractère, devenu proverbial par sa rigidité et par son attachement aux coutumes antiques.

Quoi qu'il en soit, il reste à Rome des historiens d'un talent assez élevé pour compenser une partie des désastres que le temps a fait subir de ce côté à ses richesses littéraires. A leur tête se place Jules César, aussi bien par la date que par la valeur de ses écrits. Ses *Commentaires,* dont Cicéron, Bossuet, Henri IV et Napoléon faisaient leur lecture favorite, sont une des œuvres les plus admirables qui soient sorties de la plume d'un homme. Celui qui a fait de si grandes choses n'a pas été moins grand à les raconter. « Il a écrit, dit Cicéron, des mémoires dignes de la plus haute estime : ils sont simples, clairs, élégants, mais dépouillés de toute parure, comme d'un vêtement inutile. Il a voulu laisser des matériaux aux historiens futurs. Peut-être a-t-il rendu service aux sots qui parent l'histoire de colifichets, mais certainement il a ôté aux hommes de bon sens le courage d'écrire après lui. » La postérité tout entière a souscrit à ce jugement, et l'on ne peut douter que les *Commentaires* de César ne soient regardés sans cesse comme le plus parfait modèle de composition historique. Ils contiennent dans leur ensemble la *Guerre des Gaules* et le récit de la *Guerre civile :* l'histoire de la *Guerre d'Alexandre* et de celles d'*Afrique* et d'*Espagne,*

qui les complète, est d'Oppius, suivant les uns, et, suivant les autres, d'Hirtius, lieutenant de César, auquel on attribue l'achèvement du dernier livre de la Guerre des Gaules, laissé à l'état d'ébauche par César.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ces immortels récits le ton élevé, le tour épique d'une histoire travaillée dans le cabinet : ce sont des notes, rédigées à la hâte et sans art, au milieu du tumulte des camps et dans les rares loisirs d'une vie infatigablement active. Mais ce journal d'un homme, qui fut à la fois le plus grand capitaine et le plus grand politique de son temps, nous apprend à connaître pleinement le génie de César, le calme, la lucidité et l'immense étendue de vue avec laquelle il embrasse, sans les confondre, la multiplicité des faits qui se succèdent dans ses campagnes : il semble que dans chaque tour, dans chaque mot, dans chaque réticence même il y ait toute une révélation, tout un dessein, et c'est avec un art infini qu'il met un incident en lumière et qu'il en laisse un autre dans l'ombre : on sent partout l'ongle du lion.

Salluste est un écrivain d'un genre différent : il est loin de la spontanéité, du génie naturel de César, mais on ne saurait trop admirer la pureté, la correction de son style, l'art avec lequel il dispose les parties de son ouvrage en forme de drame et dans un habile mouvement de gradation : et puis quelle énergie dans son éloquence, quelle richesse dans ses tableaux, quel talent à peindre les hommes qu'il introduit sur la scène ! Nous ne lisons pas seulement chez lui le récit de la *Conjuration de Catilina,* nous voyons Catilina lui-même : le voilà qui passe « avec son teint hâve, ses yeux hagards, sa dé-

marche tantôt lente, tantôt précipitée, avec ses traits qui respirent l'égarement. Voici maintenant Caton et César.

Ils étaient à peu près égaux pour la naissance, l'âge et l'éloquence : même élévation d'âme, même gloire, mais dans des genres différents. César était devenu grand par sa munificence et ses bienfaits, Caton par la pureté de sa vie. Le premier se fit un nom par sa douceur et par sa clémence; la sévérité du second lui avait, en outre, valu le respect. César dut sa gloire à sa libéralité, à sa prévenance, à sa bonté; Caton à une rigueur étrangère à toute concession. L'un était le refuge des malheureux, l'autre le fléau des méchants. On vantait la facilité de l'un, la fermeté de l'autre. Enfin, César était, par système, laborieux, vigilant, dévoué aux affaires de ses amis, au préjudice même des siennes, ne refusant rien de ce qui méritait d'être accordé. Pour lui-même l'objet de son ambition était un grand commandement, une armée, une guerre nouvelle, où son mérite pût briller de tout son éclat. Caton, au contraire, était, par goût, modéré, ami de la décence, mais surtout de l'austérité : il ne rivalisait ni d'opulence avec les riches, ni d'intrigue avec les intrigants, mais d'activité avec l'homme énergique, de retenue avec le modeste, de désintéressement avec les plus intègres: il aimait mieux être homme de bien que de le paraître : aussi moins il cherchait la gloire, plus il en obtenait.

Dans sa *Guerre contre Jugurtha,* le roi numide n'est pas représenté avec moins de vigueur de touche et de vérité dans les traits; et de même la mâle éducation de Marius, ses manières brusques jusqu'à la rudesse, son dédain des lettres et des arts, son mépris des nobles, sa fierté plébéienne voisine de l'insolence, sont exprimés avec un rare bonheur dans le discours que Salluste lui fait tenir après qu'il a été élevé au consulat.

La biographie de Salluste n'est pas longue à raconter. Né l'an 86 avant Jésus-Christ, à Amiterne, ville de la Sabine, d'une famille plébéienne, mais honorablement

connue, il parvint, grâce à son talent, à la questure et au rang de sénateur; mais il fut exclus de l'ordre sénatorial, moins peut-être à cause de l'infamie de ses mœurs, que par la haine de ses adversaires politiques. Ayant une seconde fois obtenu la questure, il rentra au sénat, devint préteur, lieutenant de César en Afrique, et enfin proconsul de cette province. Dans cette magistrature, il se livra à deux tâches bien différentes : il pilla, rançonna le pays qu'il était chargé d'administrer, mais il y recueillit en même temps les documents les plus précieux pour composer l'histoire de la guerre contre Jugurtha. C'est en vain que les citoyens spoliés par Salluste l'accusèrent auprès de César de ses concussions et de ses rapines, Salluste jouit en paix de ses richesses mal acquises, et se construisit sur le mont Quirinal une habitation tellement magnifique, qu'elle devint, après lui, la maison de plaisance des empereurs. Il y mourut, l'an 35 avant Jésus-Christ, âgé de cinquante et un ans : mauvais homme, mais l'un des premiers parmi les grands historiens et les écrivains éminents de tous les temps et de tous les pays.

Pline le Jeune raconte, dans une lettre à son ami Népos, qu'un Espagnol, frappé de la réputation et de la gloire de Tite-Live, accourut de Gadès pour le voir, et s'en retourna après l'avoir vu. « C'était, sans doute, un fait bien extraordinaire, dit saint Jérôme à ce sujet, qu'un étranger venant à Rome pour y chercher autre chose que Rome elle-même. » On s'en étonne moins quand on lit l'admirable monument historique et oratoire que Tite-Live a élevé à sa patrie, et dans lequel il a égalé, par la noblesse de son génie, la noblesse du

peuple dont il écrit l'histoire. Né sous Auguste, à Padoue, d'une famille consulaire, Tite-Live ne laisse aucune trace dans les annales militaires ou civiles de Rome : on ignore les particularités de sa vie, passée dans la retraite, au milieu de travaux qui absorbèrent tout son temps, toutes ses pensées; mais ses immortelles *Décades,* composées de récits et de harangues, où se déploient l'étendue et la hauteur de son génie, lui assurent une part de renommée aussi glorieuse que celle des grands capitaines et des grands orateurs qu'il met en scène dans son ouvrage.

Ce qui frappe, en effet, dans la lecture de Tite-Live, à travers la majesté, quelquefois un peu solennelle, de son style, c'est la vigueur d'une imagination qui crée des tableaux vivants et dramatiques et qui redonne la vie aux hommes et aux faits du passé. Tous ses acteurs se meuvent et parlent avec une infinie variété de caractères, mais avec une parfaite unité d'intérêt. Triomphant, quand il raconte les victoires des Romains, impétueux et bouillant, lorsqu'il nous fait assister aux luttes tumultueuses du Forum, Tite-Live trouve des accents pathétiques, des couleurs tragiques et attendrissantes, quand il retrace les grandes infortunes et les événements déplorables de la vie humaine. Cependant l'émotion ne nuit point, dans cette vaste intelligence, à l'observation du réel et aux vues positives de la raison. Imitateur d'Hérodote, de Thucydide et de Polybe, il sait mêler aux descriptions vraies et frappantes des objets les réflexions morales et les enseignements politiques. Aussi habile que Salluste à graver des portraits, il ne les condamne point non plus à une immobilité

froide; il les anime et les fait agir : le patriotisme du vieil Horace, la fière indépendance de Brutus, la liberté soupçonneuse, inquiète, remuante et éloquente des premiers tribuns, la farouche impudeur d'Appius, le patriotisme généreux et dévoué de Camille, la vertu désintéressée de Fabricius, et puis les figures saisissantes d'Annibal, de Fabius, de Paul Émile, de Scipion, de Caton, apparaissent successivement dans ses écrits comme entourés d'une vive lumière et prenant vraiment part aux actions que leur nom rappelle.

Écoutons les frémissements de la foule répandue sur le Forum, lorsqu'on apprend, durant la seconde guerre punique, qu'Asdrubal est sur le point d'opérer sa jonction avec son frère Annibal :

Quels dieux seront assez propices à Rome et à l'empire pour assurer son triomphe sur deux ennemis à la fois? Jusqu'ici, les succès balançant les revers, les choses se sont traînées : abattue en Italie, à Trasimène, à Cannes, la république, au penchant de l'abîme, s'est relevée en Espagne par des victoires. Bientôt après, aux défaites essuyées coup sur coup en Espagne, à la perte de deux grands capitaines et de deux armées presque entières, a succédé, en Italie et en Sicile, une suite de prospérités, qui ont été un port après l'orage; et d'ailleurs, quand la guerre se faisait à deux bouts opposés du monde, la distance même des lieux avait du moins donné le temps de respirer. Maintenant, voilà deux guerres en Italie : deux généraux d'une haute renommée tiennent Rome captive et vont faire peser sur le même point toute la masse du danger, tout le poids de leurs forces : celui des deux frères qui le premier sera vainqueur pourra en peu de jours opérer sa jonction avec l'autre.

Cependant le consul Claudius Néron, placé devant Annibal au sud de l'Italie, intercepte la lettre d'Asdrubal : il conçoit alors le projet audacieux d'aller se

joindre avec ses meilleures troupes à son collègue Livius Salinator, qui campe dans le nord, et de l'aider à écraser l'armée carthaginoise. A Rome, quand on annonce cette nouvelle, la terreur est à son comble :

« Un camp, dit-on, se trouve sans chef, près de l'ennemi, et cet ennemi est Annibal, avec une armée dont on a ôté l'élite et la fleur. Le consul, feignant de partir pour la Lucanie, a pris en réalité la route du Picénum et de la Gaule, laissant son camp sans autre sûreté que l'erreur de l'ennemi, qui ne sait point le départ du général et d'une partie de ses troupes. Qu'arrivera-t-il, si le secret se découvre et si Annibal forme le dessein ou de poursuivre avec toutes ses forces Néron, parti à la tête de six mille hommes seulement, ou de fondre sur un camp laissé comme une proie, sans défense, sans chef, sans auspices? » Ainsi l'on exagérait les forces de l'ennemi, on diminuait celles de la république, et l'on n'écoutait que les suggestions de la crainte, qui ne montre jamais que le mal.

Lorsque Néron se croit assez loin pour pouvoir découvrir son secret en toute confiance, il adresse quelques mots à ses soldats :

Jamais général n'a formé un projet plus téméraire en apparence, plus sûr en réalité, que le sien. Il les conduit à une victoire certaine : cette guerre pour laquelle son collègue n'a pas voulu entrer en campagne avant qu'on lui eût donné à satiété des troupes d'infanterie et de cavalerie plus nombreuses et mieux équipées que s'il marchait contre Annibal lui-même, dès qu'ils ajouteront de ce côté le moindre renfort, ils feront pencher la balance. A peine aura-t-on su en bataille, et il aura soin qu'on ne le sache pas avant, l'arrivée du second consul et de la seconde armée, ils rendront la victoire certaine. A la guerre, l'opinion est tout, et le plus léger mobile tourne les esprits à l'espérance ou à la crainte. Ils auront aussi presque toute la gloire du succès : car c'est toujours le dernier poids qui semble entraîner le plateau. Ils voient eux-mêmes avec quel concours, quelle admiration, quelle faveur, la foule se porte sur le chemin qu'ils suivent.

Arrivé au camp de Salinator, Néron veut combattre sur-le-champ; Salinator hésite : Néron oppose à cet avis la persuasion et les plus vives instances.

Son projet, dont la promptitude seule fait la sûreté, un retard le rendrait téméraire. Une erreur, qui ne peut pas être de longue durée, paralyse en quelque sorte Annibal : il n'a encore ni attaqué le camp laissé sans chef, ni marché à la poursuite. Avant qu'il se meuve, on peut détruire l'armée d'Asdrubal et retourner dans l'Apulie. Donner par des délais du temps à l'ennemi, c'est livrer le camp à Annibal, lui ouvrir le chemin de la Gaule, de telle sorte qu'il rejoigne Asdrubal, à son aise et où il voudra : il faut donner à l'instant le signal et profiter de l'erreur des ennemis absents et présents, les uns ne sachant point qu'ils ont affaire à une poignée d'hommes, les autres à une armée plus forte et plus nombreuse.

Au sortir du conseil, le signal est donné : l'armée s'avance en ligne; Asdrubal est vaincu, et Néron, de retour dans son camp devant Annibal, qui n'a rien soupçonné, lui jette, comme gage de son triomphe, la tête de son frère, à la vue de laquelle le général carthaginois s'écrie : « Je reconnais la fortune de Carthage! » Les Romains décernent aux consuls les honneurs du triomphe. Seulement, comme la victoire a eu lieu dans la province de Salinator, il est décidé qu'il entrera dans Rome sur un char attelé de quatre chevaux, et que Néron le suivra sur un cheval. Alors la foule s'écrie sur le passage du cortége :

Voyez ce cavalier! En six jours il a traversé toute la longueur de l'Italie et il a livré bataille en Gaule, à Asdrubal, au moment où Annibal le croyait campé près de lui en Apulie. Ainsi un seul consul a tenu en échec, aux deux bouts de l'Italie, deux capitaines, deux chefs d'armée, opposant à l'un son génie, à l'autre sa personne. Le nom seul de Néron a suffi pour retenir Annibal

dans ses lignes; et Asdrubal, quelle autre cause que l'arrivée de Néron l'a écrasé, anéanti? Que l'autre consul s'avance donc debout sur un char attelé de tous les chevaux qu'il voudra : le vrai triomphe est porté sur un seul cheval, et Néron, marchât-il à pied, assure à son nom, par la gloire acquise dans cette guerre, ou dédaignée dans ce triomphe, un souvenir éternel.

Ces tableaux, où la narration et les discours s'enchaînent et se combinent avec un art merveilleux, peuvent nous offrir une idée du génie de Tite-Live et du tour particulier que son imagination sait donner aux faits qu'il vivifie par l'intervention passionnée des sentiments humains.

César, Salluste et Tite-Live semblent avoir épuisé les formes sous lesquelles l'histoire peut présenter les faits qui se succèdent sur le théâtre mobile du monde : la netteté, la concision et l'ampleur, ils les ont portées à leur plus haut degré. Ils ont cependant laissé une place à un écrivain, dont le génie, favorisé et développé par les circonstances où il a vécu, a su trouver, après ses illustres devanciers, un genre nouveau : l'histoire philosophique. « On a besoin, dit Madame de Staël, d'une plus profonde connaissance de l'homme pour être un grand moraliste que pour devenir un bon historien. Tacite est le seul écrivain de l'antiquité qui ait réuni ces deux qualités à un degré presque égal. Les souffrances et les craintes attachées à la servitude avaient hâté sa réflexion, et son expérience était plus âgée que le monde. Tite-Live, Salluste, des historiens d'un ordre inférieur, Florus, Cornélius Népos, nous charment par la grandeur et la simplicité des récits, par l'éloquence des harangues qu'ils prêtent à leurs grands hommes, par l'intérêt dramatique qu'ils savent

donner à leurs travaux. Mais ces historiens ne peignent pour ainsi dire que l'extérieur de la vie : c'est l'homme tel qu'on le voit, tel qu'il se montre; ce sont les fortes couleurs, les beaux contrastes du vice et de la vertu; mais on ne trouve chez eux ni l'analyse philosophique des impressions morales, ni l'observation approfondie des caractères, ni les symptômes inaperçus des affections de l'âme. » C'est cette vue intellectuelle, manifestée au dehors par un tour pittoresque, qui est la manière, le genre, le style de Tacite. Par un de ces priviléges qui ne sont le partage que de rares esprits, il possède, avec le don d'une raison vigoureuse et pénétrante, cette puissance de créer et de reproduire des êtres aussi vivants, aussi vrais que ceux que nous pouvons voir ou toucher. Dans Tacite, il y a deux hommes, l'historien et le poëte, confondus en un seul. Voilà comment, coloriste et philosophe, il excelle à mêler à la vérité toute réelle de ses tableaux des observations profondes, des réflexions de tous les pays et de toutes les époques. Peut-être son style, à force de concentration, étouffe-t-il quelquefois et obscurcit-il le jet spontané et lumineux de la pensée. Il pousse alors la concision à l'excès, il est tendu jusqu'à l'effort; son élégance dégénère en antithèses recherchées, en finesses de langage prétentieuses et subtiles, qui nuisent à la sincérité de son accent mélancolique ou indigné. Mais peut-on demander la sérénité du ton et le calme de la phrase à l'écrivain dont les yeux, au sortir de l'enfance, se fixèrent sur les horreurs de la cour de Néron, qui vit ensuite se succéder les règnes anarchiques de Galba et d'Othon, l'ignominie de Vitellius, et qui,

après avoir respiré un air plus pur sous Vespasien et sous Titus, fut obligé, dans sa maturité, de supporter la tyrannie ombrageuse et hypocrite de Domitien? « Dans cette douloureuse oppression, dit Thomas, Tacite, obligé de se replier sur lui-même, n'invective point en déclamateur; mais il peint avec des couleurs si animées tout ce que la bassesse et l'esclavage ont de plus dégoûtant, tout ce que le despotisme et la cruauté ont de plus horrible, les espérances et les succès du crime, la pâleur de l'innocence et l'abattement de la vertu; il représente si vivement ce qu'il a vu et souffert, que l'on voit et que l'on souffre avec lui. Chaque ligne porte un sentiment dans l'âme; il demande pardon au lecteur des horreurs dont il l'entretient, et ces horreurs mêmes attachent au point qu'on serait fâché qu'il ne les eût point tracées. Les tyrans nous semblent punis quand il les peint. Il représente la postérité et la vengeance, et je ne connais point de lecture plus terrible pour la conscience des méchants. »

On a peu de détails sur la vie de Tacite. On sait qu'il florissait cent ans environ après Jésus-Christ. Sous les empereurs Flaviens, il remplit pendant quelque temps plusieurs fonctions publiques. Consul sous Nerva, l'an 97 après Jésus-Christ, il semble être rentré dans la vie privée sous Trajan et n'avoir plus eu d'autre soin que d'écrire l'histoire. Ses principaux ouvrages sont l'*Histoire romaine,* en cinq livres, depuis la mort de Néron jusqu'à celle de Domitien, « époque, dit-il, féconde en catastrophes, ensanglantée de combats, déchirée de séditions, cruelle même durant la paix : quatre princes tombant sous le fer, trois guerres

civiles, beaucoup d'étrangères, et souvent des guerres étrangères et civiles tout ensemble; des succès en Orient, des revers en Occident; l'Illyrie agitée, les Gaules chancelantes, la Bretagne entièrement conquise et bientôt délaissée; en Italie, des calamités nouvelles ou renouvelées après une longue suite de siècles, des villes abîmées ou ensevelies sous leurs ruines dans la partie la plus riche de la Campanie, Rome désolée par le feu, voyant consumer ses temples les plus antiques; le Capitole même brûlé par la main des citoyens, les cérémonies saintes profanées, l'adultère dans les grandes familles, la mer couverte de bannis, les rochers souillés de meurtres, des cruautés plus atroces dans Rome. »

Les *Annales,* chef-d'œuvre de Tacite, s'étendent depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Néron, de l'an 14 à l'an 68 après Jésus-Christ. Les principaux épisodes qu'elles renferment sont les funérailles d'Auguste, le soulèvement des légions de Germanie, la mort de Germanicus et le procès de Pison, la conspiration prétendue de Libon, l'écroulement de l'amphithéâtre de Fidène, la chute de Séjan, le règne de Claude, la mort de Messaline, l'avénement de Néron et une partie de son règne, l'incendie de Rome, le meurtre d'Agrippine, la mort de Poppée, celle de Sénèque, de Lucain et de Thraséas. Deux écrits moins considérables, mais également excellents, sont la *Vie d'Agricola,* beau-père de Tacite, et *la Germanie* ou *Mœurs des Germains.* Ce dernier écrit, malgré quelques défauts partiels, est encore aujourd'hui la véritable source de l'histoire primitive de la nation allemande, le premier monument complet qui ait été publié sur les Germains et leur

constitution politique. Montesquieu l'apprécie ainsi : « Tacite a fait un ouvrage exprès sur les mœurs des Germains. Il est court, cet ouvrage; mais c'est l'ouvrage de Tacite, qui abrégeait tout parce qu'il voyait tout. » On trouve dans la biographie d'Agricola, dont l'avant-propos et la fin sont surtout remarquables, non-seulement la profondeur de pensée d'un philosophe qui connaît l'âme humaine, mais une foule de notions précieuses sur la géographie et l'histoire de la Grande-Bretagne. Enfin l'on attribue à Tacite un ouvrage plein de goût et de vues judicieuses sur l'éloquence, intitulé *Dialogue des orateurs*.

Parmi tant d'épisodes semés à pleines mains dans les livres de Tacite, prenons la mort de Britannicus :

On versa dans une coupe le poison, qui circula si rapidement dans ses veines, qu'il lui ravit en même temps la parole et la vie. Tout se trouble autour de lui : les moins prudents s'enfuient; ceux dont la vue est plus pénétrante demeurent immobiles, les yeux fixés sur Néron. Lui, toujours penché sur son lit et feignant de ne rien savoir, dit que c'est un événement ordinaire, causé par l'épilepsie dont Britannicus est attaqué depuis l'enfance : peu à peu la vue et le sentiment lui reviendront. Pour Agrippine, elle compose inutilement son visage : la frayeur et le trouble de son âme éclatent si visiblement, qu'on la juge aussi étrangère à ce crime que l'était Octavie, sœur de Britannicus. Et en effet, elle voyait dans cette mort la chute de son dernier appui et l'exemple du parricide. Octavie aussi, dans un âge si jeune, avait appris à cacher sa douleur, sa tendresse, tous les mouvements de son âme. Ainsi, après un moment de silence, le festin reprend sa gaieté.

Que dire du dernier coup de pinceau qui termine ce récit émouvant et dramatique? Ne fait-il pas bien comprendre pourquoi Racine appelle Tacite le plus grand peintre de l'antiquité?

CHAPITRE VI.

LE SIÈCLE D'AUGUSTE.

On a souvent comparé le siècle d'Auguste à celui de Périclès. Ces deux époques célèbres ont, en effet, plusieurs points de ressemblance. Comme Périclès, Auguste eut le bonheur de voir se grouper autour de sa personne ou de son nom celui des hommes les plus éminents qui se sont produits dans les lettres, dans les sciences et dans les arts, quelque temps avant sa naissance et quelque temps après. La postérité l'a fait, pour ainsi dire, le centre de la gloire partielle de Cicéron, de Lucrèce, de Virgile, d'Horace et de Tite-Live, au milieu de laquelle la sienne se trouve mêlée. Auguste eut aussi le mérite d'aimer les travaux de l'intelligence et d'en favoriser l'essor. S'il imposa silence aux orateurs publics, s'il pacifia l'éloquence, comme le dit Tacite, il donna des encouragements intelligents et libéraux à un grand nombre d'écrivains de tout genre, poëtes, historiens, philosophes, érudits. Auteur lui-même de *Mémoires,* d'*Exhortations à la philosophie,* d'un poëme sur la *Sicile,* d'*Épigrammes* et même de *Tragédies,* il assistait fréquemment aux lectures publiques, écoutant tout avec une courtoisie patiente, vers, narrations, discours, dialogues. Mécène, qui se piquait d'être littérateur comme Auguste, ne désignait jamais un écrivain à la munificence de l'empereur, que celui-ci ne le traitât en familier, en ami. C'est ainsi qu'il s'attira la reconnaissance élogieuse de Virgile, d'Horace, de Varius et d'Ovide. Avec les lettres, l'architecture prit alors un grand développe-

ment. Auguste avait dit qu'il voulait laisser de marbre la ville qu'il avait trouvée de brique : il fit appel à ses amis et à ses ministres pour atteindre ce but. De nombreux monuments s'élevèrent sous ses ordres, entre autres le temple de Mars Vengeur, sur le nouveau Forum, destiné à suppléer à l'insuffisance de l'ancien ; le temple de Jupiter Tonnant, sur le Capitole, et celui d'Apollon Palatin, avec une bibliothèque grecque et latine, dans laquelle on voyait les bustes peints ou sculptés des grands écrivains, couronnés de lierre. A l'extrémité de cette superbe galerie s'élevait une statue colossale en airain représentant Auguste sous les traits d'Apollon. Deux autres bibliothèques, celles d'Octavie et d'Asinius Pollion, furent également construites par les soins d'Auguste. Il engagea de toutes parts les principaux citoyens à orner la ville, chacun suivant sa fortune, soit en élevant de nouveaux monuments, soit en réparant et en embellissant les anciens. Ainsi furent érigés plusieurs édifices dont les architectes, excepté Saura et Batrachus, sont demeurés inconnus, mais qui portent, suivant l'usage, le nom des hommes opulents qui les ont fait construire : le temple d'Hercule guidant les Muses, par Marcius Philippus ; le temple de Diane, par L. Cornificius ; le vestibule de la Liberté, par Asinius Pollion ; un temple de Saturne, par Munatius Plancus ; un théâtre, par Cornélius Balbus ; un amphithéâtre, par Statilius Taurus, et le Panthéon, avec une foule de beaux monuments, par Marcus Agrippa. Du reste, le génie romain n'entrait que pour une faible part dans tous ces édifices. Ils étaient remplis de magnifiques tableaux décoratifs, mais

c'étaient des dépouilles grecques transportées à Rome, œuvres d'Antiphile, d'Artémon, de Zeuxis, de Théodore, de Pausias et de Polygnote. A peine y trouvait-on quelques peintures d'artistes romains, tels que Fabius Pictor, Pacuvius, Turpilius, Labéon, Plautius, Arellius, Fabullus et Ludius, paysagiste habile et ingénieux. C'étaient aussi des Grecs qui avaient fait ou qui faisaient les statues répandues à profusion dans Rome. Les Romains ne sculptaient point. Pasitélès, auteur d'un grand nombre d'ouvrages, notamment d'un Jupiter de marbre que l'on voyait dans la maison des Métellus, est qualifié citoyen romain; mais il était né dans la Grande Grèce, et l'on ne peut douter que la Grèce ne fût également la patrie du graveur Dioscoride, qui avait buriné ce portrait d'Auguste, dont l'empereur et après lui ses successeurs se servirent pour sceller leurs dépêches.

Cette absence de génies créateurs établit donc une très-grande différence entre le siècle de Périclès et celui d'Auguste. Est-ce à dire toutefois que le siècle d'Auguste fut inutile au mouvement progressif de l'intelligence humaine? Loin de là. S'il est juste de considérer, avec Herder, la nation romaine et la littérature latine comme un pont jeté par la Providence sur l'abîme des siècles pour porter jusqu'à nous les débris de l'antiquité, on peut dire que la brillante phalange d'esprits éminents qui, chez les Romains, semble s'être donné rendez-vous au même moment de la durée, a augmenté le précieux trésor que la Grèce avait transmis à l'Italie, et a ouvert à la postérité des voies nouvelles dans la poésie, l'histoire, la législation et l'éloquence.

CHAPITRE VII.

PRINCIPAUX ÉCRIVAINS DE LA DÉCADENCE.

SÉNÈQUE, LUCAIN, LES DEUX PLINE, JUVÉNAL et QUINTILIEN.

« Après les siècles de perfection, dit Voltaire, le goût se gâte. Les artistes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées ; ils s'éloignent de la belle nature que leurs prédécesseurs ont saisie. Il y a du mérite dans leurs efforts, mais ce mérite ne sert qu'à couvrir leurs défauts. » Ces défauts sont, en général, la déclamation, la recherche, l'enflure, la subtilité, l'envahissement du style poétique dans la prose et de la prose dans la poésie. Afin de réveiller le goût blasé des auditeurs et des lecteurs, les écrivains se laissent aller à l'affectation, s'emportent à la poursuite du bizarre et de l'étrange, qu'ils prennent pour le grand et pour le sublime, et ils descendent ainsi jusqu'à la puérilité, aux pointes, aux jeux d'esprit et aux bagatelles sonores. Cependant la nécessité de trouver des idées nouvelles, ou de donner un tour nouveau aux idées connues, a souvent l'heureux effet de produire des personnalités qui découvrent des combinaisons inconnues, des aperçus plus profonds dans le champ fécond et inépuisable de la réflexion, de la pensée et du style. « Il y a, dit Madame de Staël, plus d'idées fines et neuves dans le traité de Quintilien sur l'art oratoire que dans les écrits de Cicéron sur le même sujet. Quintilien a réuni ses propres pensées à celles de Cicéron ; il part du point où Cicéron s'est arrêté. La philosophie de Sénèque pénètre plus avant dans le cœur

de l'homme. Pline l'Ancien est l'écrivain de l'antiquité qui a le plus approché de la vérité dans les sciences. Il est permis de manquer de goût, comme Juvénal, quand on essaye de réveiller l'horreur du crime dans une nation engourdie : c'est l'excès du malheur qui retrempe les âmes. » Arrêtons quelque temps nos regards sur ces derniers représentants d'une littérature et d'un monde qui glissent sur le penchant de la ruine.

Une observation qui frappe d'abord en voyant la liste des principaux écrivains de cette période, c'est que plusieurs d'entre eux sont d'origine espagnole, et par conséquent portés de leur nature vers le tour pittoresque et le style imagé, mais aussi vers l'emphase. « Si nous comparons, dit Quintilien, le langage antique au nôtre, nous voyons que presque tout ce que nous disons n'est que figure. » C'est l'excès où sont tombés Sénèque, Lucain et Quintilien lui-même. Seulement, on ne peut nier que cette prédisposition et cette nationalité, qui les faisaient différents du monde grec et italien, n'aient donné quelque chose d'original à leur génie et à leurs ouvrages.

Né à Cordoue l'an 2 ou 3 après Jésus-Christ, Sénèque fut amené très-jeune à Rome par son père Marcus Annæus Seneca, l'un des rhéteurs les plus distingués de l'antiquité. Après de brillants débuts au barreau, il entra dans la vie publique, fut exilé par Claude et rappelé par Agrippine pour être le précepteur de Néron. On sait le peu de fruit que sa philosophie tira des dispositions de son élève, qui l'enveloppa dans la conspiration de Pison et lui envoya l'ordre de mourir. Sénèque se fit ouvrir les veines dans un bain, et

donna l'exemple d'une mort vraiment stoïque, l'an 65 après Jésus-Christ. Les opinions sont partagées sur son caractère, mais on ne saurait contester que, s'il n'a pas atteint lui-même à la perfection idéale de la vertu, il en retrace l'image dans ses écrits avec une chaleur si entraînante et une foi si convaincue, qu'on l'a cru initié à la religion chrétienne. Et de fait, le souffle de l'esprit nouveau semble animer sa *Consolation à Helvie,* ses traités *De la Providence, De la Clémence, Des Bienfaits, De la Colère, De la Constance du sage, De la Brièveté de la vie, De la Vie heureuse.* Une connaissance approfondie du cœur humain, une foule d'idées pratiques, des paroles généreuses en faveur des esclaves et des gladiateurs, des aspirations sincères vers la fraternité universelle, recommandent ses *Lettres à Lucilius* comme un de ses meilleurs ouvrages. Ses *Questions naturelles* révèlent un grand fonds de connaissances physiques, et donnent une haute idée de la richesse d'observations que les anciens avaient accumulées au sujet des phénomènes de la nature. L'*Apokolokyntose,* ou Métamorphose de Claude en citrouille, est une satire virulente, sinon spirituelle, du gouvernement de ce prince imbécile; mais on doute que Sénèque l'ait réellement composée. Ce qui lui appartient en propre, après ses ouvrages philosophiques, ce sont ses neuf tragédies, dont on lui a contesté la paternité sans raisons concluantes. Faites pour être lues, ces diverses pièces, qui sont des imitations libres de Sophocle et d'Euripide, et dont voici les titres, *Hercule furieux, Thyeste, les Phéniciennes, Hippolyte, OEdipe, les Troyennes, Médée, Agamemnon, Hercule au mont OEta,* offrent, malgré des défauts

choquants, des beautés de premier ordre, que Corneille, Racine et Crébillon se sont appropriées. Tel est, du reste, le caractère des écrits de Sénèque : imagination pleine de vigueur, ampleur dans les vues et vives couleurs dans le style, mais absence fréquente de mesure et de goût.

Lucain, neveu de Sénèque, naquit à Cordoue l'an 38 après Jésus-Christ. Formé à Rome dans les écoles des rhéteurs et des philosophes, il se livra exclusivement à la poésie, devint favori de Néron, fut enveloppé, comme son oncle, dans la conspiration de Pison, et forcé de s'ouvrir les veines. On sait que ce jeune homme, mort à trente-deux ans, avait composé plusieurs poëmes. Le seul qui nous reste de lui, la *Pharsale,* donne une haute idée de son talent, et fait regretter vivement qu'il n'ait pas eu le temps de l'achever et de le polir. Il est vrai que Lucain n'en eût pas effacé les défauts, qui tenaient à la nature même de son esprit, une exubérance d'imagination qui prend les mots pour les idées, le ton verbeux d'un rhéteur, la chaleur artificielle substituée au véritable feu de la poésie; mais il eût pu développer et conduire à leur point de maturité les nobles sentiments, les accents passionnés, les comparaisons originales, les descriptions heureuses, et ce dessin des caractères, qui donnent à son poëme une valeur sérieuse et une place à part dans l'histoire de la poésie épique. Lucain, en effet, a eu le mérite de comprendre que certaines périodes historiques sont du domaine de l'épopée, que la grandeur véritable de certains héros peut suppléer au merveilleux et aux inventions fabuleuses, et que, en pre-

nant pour sujet de récit les guerres civiles de Rome, on pouvait donner à César, à Pompée, à Caton, à Labiénus, une tournure, un genre de caractère différent de celui des divinités ou des héros que Virgile et Homère ont fait figurer dans leurs poésies. C'est par là que le nom de Lucain mérite d'être cité après celui de ses deux illustres devanciers. « Il n'y a dans son poëme, dit Voltaire, aucune description brillante comme dans Homère; il n'a point connu, comme Virgile, l'art de narrer et de ne rien dire de trop; il n'a ni son élégance, ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la *Pharsale* des beautés qui ne sont ni dans l'*Iliade* ni dans l'*Énéide*. Au milieu de ses déclamations ampoulées, il y a de ces pensées mâles et hardies, de ces maximes politiques dont Corneille est rempli. Quelques-uns de ses discours ont la majesté de ceux de Tite-Live et la force de Tacite; il peint comme Salluste; en un mot, il est grand partout où il ne veut point être poëte. Une seule ligne telle que celle-ci, en parlant de César :

Croyant n'avoir rien fait, s'il lui restait à faire,

vaut bien assurément une description poétique. »

Juvénal, né l'an 42 après Jésus-Christ à Aquinum, ville du pays des Volsques, était l'enfant ou le fils adoptif d'un riche affranchi. Élevé à Rome à l'école des rhéteurs, où il se distingua par la vigueur et par la force de ses œuvres déclamatoires, il ne se fit connaître comme poëte satirique qu'au déclin de sa vie, qu'il prolongea jusqu'au delà de quatre-vingts ans. On dit qu'il fut exilé en Égypte par Adrien, pour s'être moqué du comédien Paris, favori de l'empereur; mais

rien n'est moins démontré que cette assertion biographique. Il reste de Juvénal seize satires, dans lesquelles il flagelle d'une lanière sanglante les hypocrites, les femmes perfides, les parasites, les ambitieux, les parvenus, le luxe de la table, la superstition et la corruption éhontée de la triste époque dont il avait le spectacle sous les yeux, frappant indistinctement quiconque s'était écarté des voies de la morale et du sentier de l'honneur. « Juvénal, a dit son traducteur Dusaulx, n'est pas un poëte comme Horace, souple, variable, muni de cette indifférence philosophique qui s'amuse à persifler le vice, à reprendre quelques travers de peu de conséquence, et dont le style, voisin du langage ordinaire, coule au gré d'un instinct voluptueux : c'est un censeur incorruptible qui dit ce qu'il sent, ce qu'il pense ; c'est un poëte bouillant et qui s'élève quelquefois, avec son sujet, jusqu'au ton de la tragédie. » A un tel homme on ne saurait demander de la sobriété, de la réserve, de la mesure : la colère n'en garde point. Or, c'est la colère, l'*indignation qui fait le vers* de Juvénal ; disons mieux, c'est un zèle ardent pour la vertu, les mœurs et la liberté ; c'est la résolution courageuse de sacrifier, s'il le faut, à la vérité son sang et sa vie. De là ces écarts de goût, ces élans d'une fougueuse hyperbole, qui ne recule ni devant l'horreur des plus hideux tableaux, ni devant la crudité des mots qui les retracent ; mais aussi que de vers frappés avec une énergie de burin qui les inscrit dans la pensée ! que de tours d'une allure si franche et si virile qu'ils semblent se graver en relief dans le souvenir !

Pline l'Ancien, ou le Naturaliste, a le mérite d'avoir produit une œuvre unique dans la littérature romaine. « Son *Histoire naturelle,* dit Buffon, est un vaste recueil encyclopédique qui comprend, indépendamment de l'histoire des animaux, des plantes et des minéraux, l'histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages, enfin toutes les sciences naturelles et tous les arts humains; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie Pline est également grand. L'élévation des idées, la noblesse du style, relèvent encore sa profonde érudition. Non-seulement il savait tout ce qu'on pouvait savoir de son temps, mais il avait cette facilité de penser en grand qui multiplie la science; il avait cette finesse de réflexion de laquelle dépendent l'élégance et le goût, et il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau : c'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avait été fait d'excellent et d'utile à savoir; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières. » Il est difficile d'ajouter quelque chose à une pareille appréciation, à un si bel hommage rendu à Pline l'Ancien par un juge si compétent. Disons seulement quelques mots de sa biographie. Il naquit l'an 23 de notre ère à Côme, ville de la Gaule Cisalpine, qui fut aussi plus tard la patrie de Volta. Après avoir servi en

Germanie et écrit l'histoire des guerres des Romains dans ce pays, il fut chargé par Vespasien du gouvernement de l'Espagne, et placé plus tard par Titus à la tête de la flotte stationnée à Misène. Il occupait ce poste, lorsque eut lieu la première éruption du Vésuve, qui détruisit Herculanum, Pompéi et Stabies, l'an 79 après Jésus-Christ. Il voulut s'approcher de trop près pour étudier ce grand phénomène, et il périt asphyxié par la vapeur.

Élevé par son oncle, qui l'adopta pour fils, Pline le Jeune, né à Côme l'an 62 de l'ère chrétienne, avait dix-sept ans au moment où son oncle mourut. Il suivit avec succès la carrière du barreau, fut successivement préteur urbain, tribun du peuple, préfet du trésor, consul et proconsul. Bienfaiteur de Quintilien, son maître, ami intime de Tacite, protecteur de Suétone et de Martial, employant sa fortune à fonder des écoles et des bibliothèques, à bâtir des temples, à traiter généreusement ses esclaves, Pline le Jeune est un des plus grands hommes de bien de son époque; c'est aussi l'un des écrivains les plus aimables de l'antiquité et l'un des plus goûtés dans les temps modernes. Pourquoi? Parce que, dans l'abaissement de l'empire, il fut du petit nombre de ces esprits fermes qui demeurèrent fidèles à tout ce qui honore la vie : les lettres et la dignité du caractère. Peut-être serait-on fondé à lui reprocher des éloges outrés dans son *Panégyrique de Trajan;* mais il faut considérer qu'il était l'ami de l'empereur dont il faisait l'éloge, que ce panégyrique ne fut pas prononcé tel qu'il a été ensuite écrit et poli par Pline, et enfin que, si la forme est pompeuse,

solennelle, chargée d'antithèses et d'effets oratoires, le fond est réel et confirmé par la vérité de l'histoire. Cependant la véritable gloire littéraire de Pline le Jeune, ce sont ses *Lettres,* au nombre de plus de trois cents, recueillies en dix livres : correspondance singulièrement précieuse pour la littérature, causerie élégante, parfois maniérée, mais toujours intéressante, qui permet de suivre le mouvement intellectuel de cette époque, d'assister aux lectures publiques, où l'on admirait de brillantes renommées aujourd'hui tombées dans l'oubli; tableaux piquants, scènes d'intérieur, où les petits faits deviennent de grands événements, grâce aux charmes du style et à la magie du pinceau; mais par moments aussi coup d'œil philosophique jeté sur les maux et sur les douleurs de la vie, expression touchante de regrets sincères et de mélancolique pitié.

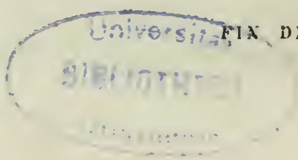
L'homme de goût par excellence à cette époque où le goût s'altère et se corrompt pour toujours, c'est Quintilien. Son influence fut telle, qu'il retarda, par la réaction que son bon sens opéra dans l'art oratoire, la chute précipitée des lettres latines. Sa naissance espagnole ne nuisit point à la pureté solide de ses doctrines, à la sûreté de sa critique, et, après avoir enseigné, avec un grand éclat pour sa renommée et un grand profit pour ses auditeurs, les préceptes de l'éloquence, il les formula dans son *Éducation de l'orateur,* qui est le meilleur livre en ce genre. On sait l'estime toute particulière que Rollin faisait de cet excellent ouvrage : la lecture du livre ne sert qu'à confirmer cette haute opinion. Quintilien commence presque dès

le berceau l'éducation du futur orateur, et comme Cicéron, le maître suprême de tout enseignement oratoire, exige, d'une part, que celui qui se livre à l'éloquence ne soit étranger à aucune science, à aucun art, et, de l'autre, qu'il soit avant tout homme de bien, il s'ensuit que le manuel de Quintilien est une vaste encyclopédie littéraire et morale, où toutes les questions d'instruction sont traitées avec une certitude de méthode et une clarté lumineuse de style que l'on ne saurait trop louer. On voit que l'auteur y a déposé la longue expérience d'un enseignement public commencé sous Vespasien, continué sous le règne des successeurs de ce prince, et fécondé par de profondes méditations et une lecture très-variée.

Après les grands noms que nous venons de citer, la littérature romaine s'abîme dans les ténèbres où s'était perdue avant elle la littérature grecque. Elles ne sont point mortes cependant; mais, semblables à ces flambeaux que Lucrèce nous représente transmis de main en main par ceux qui courent dans les jeux sacrés, elles rallumeront, à travers le moyen âge, la lumière intellectuelle chez les peuples barbares, et l'humanité, se façonnant de nouveaux idiomes, rentrera confiante et forte dans les voies de la pensée, qu'elle parcourt sans cesse sous le regard de Dieu.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE.